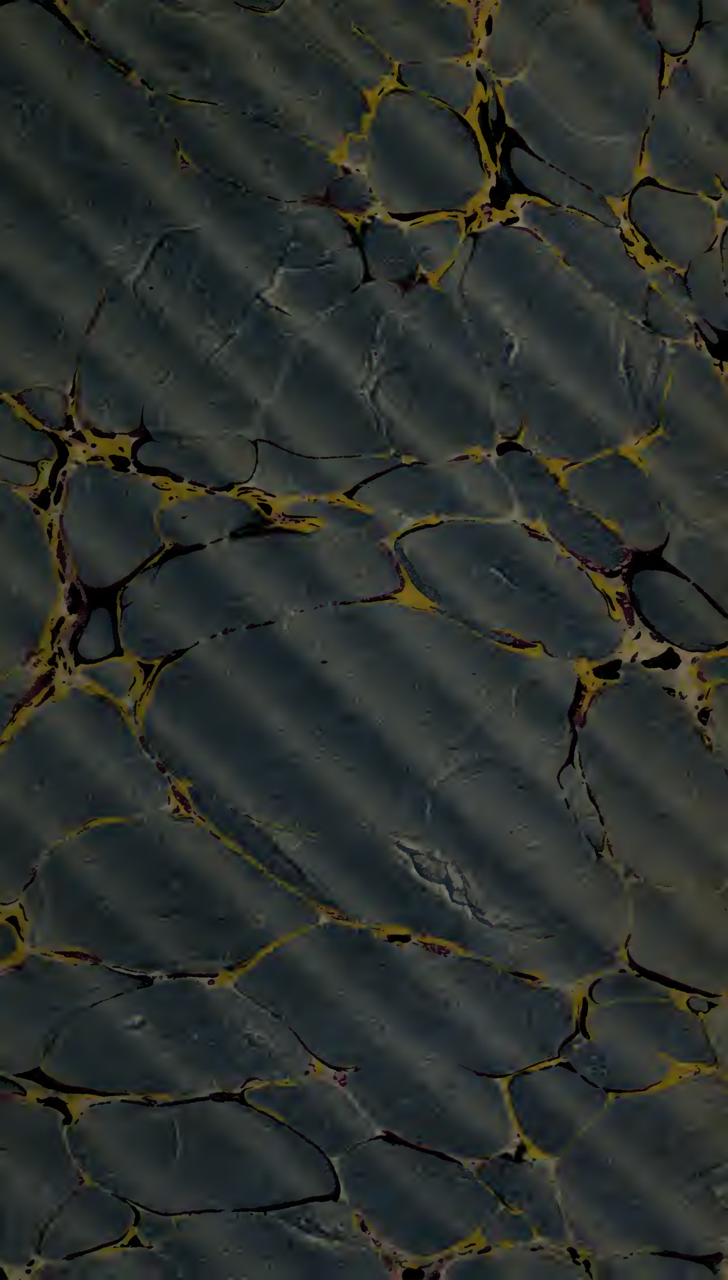






JEUNES AMOURS

— MÉMOIRES D'UN ADOLESCENT —

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

TOUT POUR L'HONNEUR	1 vol.
MARINS ET SOLDATS	1 —
LES MONDAINS	1 —
GLADYS	1 —
CONFIDENCES D'HOMMES	1 —
NOTES SUR LA NORVÈGE	1 —
LE FESTÉJADOU	1 —
JE DEVIENS COLON	1 —
Ô MON PASSÉ	1 —
LES AMANTS BYZANTINS	1 —
NOS FILS *(Que feront-ils?)*	1 —
NOS FILLES *(Qu'en ferons-nous?)*	1 —

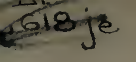
L'EPOPÉE DU SUD :

LE MAÎTRE DE L'HEURE	1 —
GENS DE POUDRE	1 —

En préparation :

LA RIVIÈRE CACHÉE	1 —

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9356-4-99. — (Encre Lorilleux).



HUGUES LE ROUX

JEUNES AMOURS

— MÉMOIRES D'UN ADOLESCENT —

> Je garde deux baisers dans mon âme
> Qui ne s'éloignent pas de moi.
> Le dernier de ma mère;
> Le premier que je t'ai donné.
>
> (MALAGUEÑAS).



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1899

JEUNES AMOURS

CHAPITRE PREMIER

LES PUISSANCES VOILÉES

Je viens de relire ces pages, encore fraîches, où, au hasard des souvenirs, j'ai repassé, mes chers amis, votre enfance avec la mienne[1].

Voici qu'il est fermé, le livre de pureté. L'histoire de nos premiers jours y était écrite en blanc, sur du blanc, — comme l'épitaphe d'un innocent sur un marbre. Et maintenant, c'est l'adolescence avec ses troubles, l'époque, où, mi-hommes, mi-enfants, nous fûmes des créatures monstrueuses. Oui, cha-

1. *O mon passé... Mémoires d'un enfant.*

cun de nous, quelque bête ailée, telle que, dans leurs songes de peur, en imaginèrent les primitifs.

J'ai gardé cette inoubliable révélation de l'agonie d'un cher enfant qui, au moment de choisir entre le jour et l'ombre, fit l'effort qu'il fallait et revint dans mes bras.

Il avait l'âge où un grand berceau vous enferme. L'éther, insinué dans ses veines, faisait battre faiblement son cœur. Un petit fichu de dentelle cachait la blessure de sa gorge ouverte. Il nous regardait avec des yeux qui, déjà, savaient le Secret. Or, comme l'artifice du médecin l'avait mis en dehors de la Loi du Temps, il consumait dans ces suprêmes minutes toute une existence qui ne lui appartenait plus. L'étrange phénomène qui, dans une longue croissance, fait passer un enfant d'une hérédité à l'autre, qui, un instant, esquisse des ressemblances empruntées ici là, — ce miracle, dans l'espace de quelques secondes, se tassa sous nos

yeux. Le mourant eut cinq ans, huit ans, dix ans, quinze. Il ressembla à telle aïeule maternelle, depuis longtemps effacée dans un cimetière d'Abbruze, — à tel ancêtre de son père qui dort, en face de la mer normande, entre la plainte du flot et le murmure des épis. Comme le reflet de nuages, poussés par quelque vent d'orage sur le miroir d'un étang, les ressemblances des siens apparaissaient, vite chassées par d'autres impatiences, qui, elles aussi, prétendaient se produire.

Ainsi, à travers cette pâleur de mon fils, j'aperçus la double procession de ses aïeux. Surprenante théorie de fantômes, quelques-uns inconnus, d'autres, fixés par d'anciens portraits ! Ils remontaient à la surface de la vie pour respirer, encore une fois, par cette bouche moribonde ; — telles ces ombres qu'Ulysse évoqua dans le champ d'asphodèles et qui vinrent boire un peu de force à la blessure de la victime.

L'enfant triompha d'eux.

Au soir, il avait repris sa petite figure de malade, blanche comme le drap, pourtant vivante. Il était toujours muet, puisque l'acier du chirurgien avait traversé sa voix. Mais ses yeux ne disaient plus que des désirs et des peurs d'enfant : l'inquiétude du remède qui approche, la joie de la belle image qui apparaît à la place où le livre usé s'ouvre de soi-même...

Depuis, je le regarde grandir, ce fils, conscient de ce qu'il sera demain, car, toutes les formes qui, successivement, le revêtirent en quelques minutes décisives, il les traverse aujourd'hui avec lenteur, marchant, d'un pas réglé, le long du cours des années. Il n'est plus qu'un enfant joyeux de vivre. Il ignore qu'un jour, pour moi, il fut l'Ange Révélateur et que sa main débile m'a soulevé la pierre qui nous cache le Secret.

Je le sais maintenant : ces Puissances Voilées qui, pendant la nuit de l'adolescence,

me prirent tour à tour par la main, ces fantômes dont je fus la proie et qui tous me voulurent pour eux, ces revenants qui essayèrent de m'imposer leurs visages, qui affublèrent mon jeune corps de leurs ombres trop hautes, qui élargirent mes gestes, qui pesèrent sur moi du poids de leurs actions jugées, c'étaient bien ces mêmes aïeux, pères et mères du Père, pères et mères de la Mère, que j'ai vus, se disputant comme un essaim, autour de mon fils.

Dix ans, je fus moi-même le champ de bataille de leurs compétitions et de leurs rancunes, la place de leurs tournois, jusqu'au jour où l'un deux vainquit et, d'une voix qu'au dedans de moi j'entends encore, par-dessus le tumulte de mon âme, s'écria :

— Il sera mien !...

L'enfance est un beau jour et la jeunesse en est un autre. Entre ces deux clartés, l'adolescence flotte comme une nuit de cauchemars et de rêves.

Ai-je tort de recueillir les songes que je fis durant cette nuit-là ?

L'orgueil serait grand de conter les étapes d'un cœur, si l'on n'était pas sûr d'en consoler d'autres, chaque fois qu'avec sincérité on découvre le sien.

CHAPITRE II

BACCALAURÉAT

Il y a tantôt vingt ans que j'étudiais la philosophie sur les bancs du collège et pourtant ce cauchemar qui pesa cruellement sur ma dix-septième année, me visite encore :

Je suis à la veille d'un examen quelconque. Ce n'est pas seulement mon succès, mais mon honneur qui est aux mains d'inconnus hostiles dont me sépare la largeur d'un tapis vert. Ils n'ont point de corps distincts. Dans le remous d'une redingote unique, ils forment un monstre polycéphale, une masse gonflée de brusquerie et de venin.

Qu'importent à ces gravités chauves, à ces ironies chevauchées de lunettes, ma bonne volonté, tant d'efforts qu'ils ne soupçonnent pas? Ils sont les champignons vénéneux du tapis vert et c'est du poison qu'ils distillent.

Le jour où j'abordai mes humanités, il me parut que ces spectres trônaient au sommet d'un calvaire que je devais gravir. Parfois, un tournant de route, la grâce d'un bouquet d'arbres m'empêchait un instant de les apercevoir; mais, d'année en année, le chemin vers eux devenait plus perpendiculaire, plus aride. Perchés sur cette crête comme des corbeaux en liesse, ils grandissaient d'heure en heure. A la fin, je distinguais leurs yeux, leurs becs, leurs griffes acérées.

De tout temps, la peur a fait l'homme superstitieux. J'avais cru remarquer, au cours de mes années d'étude, que certains objets exerçaient sur mes échecs et sur mes succès une influence décisive. Il y avait, par

exemple, dans ma commode, une chemise rose qui, infailliblement, me faisait réussir mes versions grecques. Le jour où ses poignets s'arrêtèrent à mes coudes et sa bannière au-dessus de mes jarrets — elle rapetissait à chaque lavage, et moi j'allongeais un peu chaque semaine — mes vertus d'helléniste commencèrent de décroître. A la veille du baccalauréat, elles étaient si notoirement rabougries que mon maître de rhétorique m'avait pris à vingt contre un dans la cote de ses horoscopes.

Dans cette occurrence, comme dans mille autres, j'éprouvai le consolant réconfort de la superstition : le rhétoricien qui croyait à la vertu des chemises roses dans les occasions de version grecque était excusable d'attribuer au suif bénit une influence salutaire sur l'aventure des baccalauréats. Dès notre débarquement dans la grande ville provinciale où nos juges nous avaient donné rendez-vous, je me précipitai vers la cathé-

drale dont des milliers de cierges étoilaient l'obscurité, et là, à la place où tant d'autres avaient pleuré sur de vraies souffrances, je suppliai qu'un miracle m'éclairât, pour une heure, sur les tyrannies du « style indirect » et les irrégularités infernales des verbes en « lô-mô-nô-rô ».

Je me hâte de dire que cette supplication eut tout l'effet que j'en espérais. Le saint protecteur du bon examen visita mes juges pendant la nuit. Et, dans un de ces songes dont Homère et Virgile ont fait de si beaux récits, il leur inspira de proposer à notre verve latine une matière qui servit en perfection les penchants de mon éloquence :

« Imprécations de Spartacus. »

Le « vocatif » était ici de saison. Je l'avais toujours choyé pour l'occasion qu'il donne de construire des phrases directes. Il m'évita les périodes, compliquées comme des toiles d'araignée, dont le solécisme est le cancer organique. Entre deux lignées de points

d'exclamation qui faisaient la haie, de « O » en « Heu ! », il me conduisit à une péroraison dont Caton l'Ancien eût été touché.

Je n'ose attribuer à une origine également providentielle l'inspiration que j'eus, à l' « oral », d'attendrir mes examinateurs par un artifice dont la moralité me semble aujourd'hui douteuse.

Je possédais de nature la faculté de produire, sans rhume de cerveau, une toux si caverneuse que les plus indifférents se retournaient avec pitié. Au moment où, des mains de l'examinateur de français, je passais à la question grecque, je fus pris d'une de ces quintes minables qui me secouaient la poitrine et inondaient mes yeux de pleurs.

Le séide de Burnouf me considéra avec surprise. Sans doute, il songea qu'il avait devant lui un phtisique arrivé à la dernière période de sa destruction pulmonaire. Mon douloureux visage indiquait assez clairement que je ne ferais pas longtemps un mauvais

usage du diplôme qu'on allait me conférer. Mon juge ouvrit un Homère, se contenta de vérifier que je déchiffrais les oméga sans ânonner; puis, d'un geste découragé, il rejeta le livre sur la table, — comme il aurait fait d'une pelletée de terre sur mon cercueil.

J'étais reçu !

La salle tourna, les portes s'élargirent, les pavés de la rue se soulevèrent pour me jeter — telle une balle de paume — sur le coussin d'un landau qui passait.

— Plus vite, cocher ! plus vite !

Un quart d'heure après, j'étais au pied de la cathédrale, une demi-heure après au sommet de la flèche...

De là-haut, l'horizon était rond, comme en mer. On régnait, on dominait, on pouvait choisir sa voie.

Si je ne songeais point à ouvrir mes ailes, ce fut sans doute que j'étais pressé de redescendre parmi les hommes pour jouir de leur

admiration. Tout de même, je fis un sacrifice à l'aquilon. Je sortis de ma poche le brouillon désormais inutile des « Imprécations de Spartacus ». Je le déchirai en petits carrés égaux, puis, d'un geste large, je le jetai dans le vent, pour que, jusqu'à l'horizon, au-dessus de la ville, au-dessus du fleuve, au delà des forêts, il éparpillât la plainte de l'esclave que je croyais à tout jamais affranchi.

CHAPITRE III

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

L'événement le plus remarquable des vacances qui suivirent ma réception au baccalauréat, fut un voyage à Paris, en compagnie de ma mère. Nous allions visiter un professeur de grec et de latin, très illustre, pour qui l'on nous avait donné une lettre.

Nous nous rendions là à peu près comme chez la somnambule. Vous savez que les demoiselles viennent lui poser cette question, dont la réponse — paraît-il — est écrite dans la main :

— Ferai-je un beau mariage ?

Nous autres, nous voulions savoir si j'aurais des chances d'être un jour reçu à l'École normale. J'avais demandé à tourner ma vie de ce côté-là, et mes parents n'avaient pas résisté.

Mon père avait eu tant de déboires avec ses navires! Il était entré dans un bureau par pieuse soumission à la volonté paternelle, alors que la netteté de son esprit l'attirait vers les belles études du droit, tout ce qui est probe et logique.

Certes, il aurait pris peur, si, de but en blanc, j'étais venu lui dire:

— Moi, je vivrai de ma plume...

Mais je ne m'étais pas découvert si maladroitement. Les grandes passions sont diplomates. Il me fallait Paris. — Pour le joindre, j'étais prêt à tous les sacrifices, voire à passer, tant qu'on voudrait, par la torture des examens.

Ma mère gardait dans une boîte une composition de style dont je m'étais donné le

sujet à moi-même, en mon âge de cinq ou six ans. L'orthographe en était, bien entendu, fléchissante, mais l'inspiration avait paru pleine de promesses à ceux qui m'aimaient.

Sous ce titre : « *Plainte du soldat mourant* », on y lisait :

« Les corbeaux tournent au-dessus de ma tête... Le drapeau royal est teint de mon sang... Je ne reverrai plus les yeux bleus de ma mère... »

La mienne, sage comme elle était, songea sans doute que, si mon rêve d'écrivain devait demeurer le mirage qu'on n'atteint pas, il m'embellirait du moins le chemin de la vie. Elle encouragea ma résolution.

En attendant, un frisson nous tomba sur les épaules à gravir l'escalier humide et noir du savant helléniste que nous allions consulter.

Ainsi, celui dont le nom brillait au-dessous des gloires attiques, l'illustre commen-

tateur que, dès l'enfance, mes lèvres avaient appris à citer avec respect, finissait sa vie de labeur comme un petit employé, sur la cour d'une maison vermoulue, avec des carreaux boiteux dans son antichambre, des casiers de sapin pour aligner ses livres !

Je cherchais des yeux quelque profil de la beauté grecque, un de ces gestes de marbre derrière lesquels on aperçoit un pan d'azur. Il n'y avait là que des dos brochés, cassés, poussiéreux de livres rébarbatifs, anglais, allemands ou philologiques, — toutes langues étrangères... Cet homme, qui s'était usé les yeux à lire les poètes de la Grèce, n'avait pas le culte de la beauté !

Cela me donna encore plus froid dans le dos que le vilain escalier, que les carreaux boiteux de l'antichambre, que les bizarres questions par où cet oracle m'interrogea :

— Êtes-vous ferré sur vos rudiments ? La grammaire ?... Les grammaires ?... Tout

est là !... Et, en province, on est si négligent...

Il me sembla que, ma mère et moi, nous recommencions de respirer seulement au bas de l'escalier de l'éminent helléniste. Sa rue était aussi vieille que sa maison ; l'air y était sans doute moisi ; pourtant, je me dilatai les poumons, et ma mère soupira :

— Tu vois comme il va falloir travailler !

J'achevai mentalement sa pensée :

« ... Pour arriver à si peu de chose ! »

Elle songeait à sa maison provinciale où, après les douceurs du début de la vie, elle avait connu tant d'heures tristes, mais qui, malgré tout, était chargée de glycines, et qui, par ses fenêtres larges ouvertes, regardait le soleil s'éteindre dans la mer.

Moi, je me disais :

— Voilà donc ce que les Muses font aujourd'hui pour ceux qui les aiment !

Et, pour la première fois, j'eus le pressentiment que l'École normale n'était peut-être

pas la porte par où il convenait d'entrer dans le Royaume de Beauté.

Depuis, j'ai su que cette vérité-là était dans le domaine public. Les écoliers parisiens, ceux — s'il en reste — qui jouent encore aux billes, la transportent dans leurs sacs. J'arrivais de province, niais comme Parsifal, et je devais tout apprendre à mes dépens.

Mes parents avaient décidé que, trop jeune pour être livré à moi-même dans une ville de perdition comme Paris, trop habitué aux douceurs de la maison paternelle pour m'emprisonner, à dix-sept ans, dans l'internat de l'Université, j'habiterais dans une maison tenue par des ecclésiastiques qui conduisaient leurs élèves aux classes d'un lycée célèbre.

L'institution était logée aux abords du boulevard Montparnasse, dans un quartier d'ateliers d'artistes. Les prospectus, que nous avions étudiés avec soin, annonçaient que

chaque élève aurait là sa chambre pour y dormir, voire pour y travailler.

On ne nous montra que des dortoirs logés dans le cadre d'un ancien café-concert. On avait installé des lits partout, dans le foyer, dans une sorte de lanterne où, jadis, les couples de cabinet particulier avaient une belle vue sur le jardin d'un hôpital. A la place des glaces où les amoureux écrivaient leurs noms avec des bagues, on avait établi des images pieuses; de la peinture à la colle, que l'on emportait à ses habits, avait badigeonné ce décor provisoire. Ici, là, ces sommaires peintures s'écaillaient. Alors, on distinguait d'étranges silhouettes, des petits « culs roses d'amours », des thyrses, des flammes de torche, dont les rameaux de buis bénit, accrochés un peu partout, en travers des crucifix de plâtre, conjuraient de leur mieux les provocations déplorables.

Plus tard, on m'a affirmé que j'avais été tout seul à apercevoir ces fantômes des galan-

teries passées. Les jeunes gens « qui avaient l'esprit de la maison » ne les distinguaient pas. Il faut donc croire que « l'esprit de la maison » me manquait en effet, car, dès cette première visite, je m'avisai que je souffrirais dans cette cage de verre et que je la traverserais sans grand profit.

La place de mon lit était marquée et je savais maintenant que tout l'avenir tenait dans les rudiments. Nous en avions fini avec les corvées, nous descendîmes vers la rivière, nous entrâmes dans le Jardin des Tuileries.

A travers les arbres, au-dessus des arcades, nous apercevions les maisons de la rue de Rivoli. Ma mère montra une fenêtre :

— La chambre qui est là derrière, me dit-elle, a été la mienne, quand j'avais le même âge que toi. Ma vie était sérieuse. Je ne prévoyais pas encore mon destin, mais, déjà, j'avais le sentiment que la force ne manque point à ceux qui abordent l'épreuve avec un cœur pur. Quand tu seras seul dans ce grand

Paris, ne passe jamais sous cette fenêtre, par où ta mère a regardé dans sa jeunesse, sans que tes yeux se lèvent, sans que ta pensée me visite...

Je promis ce qu'elle voulait. A présent, la vie me faisait peur, si loin de ceux qui m'avaient chéri. Je me disais tout bas :

— As-tu raison de les quitter?

CHAPITRE IV

PARIS ET MOI

Et pourtant, j'avais le cœur serré d'une joie délicieuse, ce matin d'octobre où le train s'ébranla, emportant ma jeune destinée vers le rêve d'avenir.

Par la vitre, je regardais glisser la campagne connue. La Seine tournait entre les falaises crayeuses et les prés toujours verts ; emprisonnés par des « chênées », les toits des châteaux familiers bleuissaient dans l'air. Je saluai en passant, une de ces demeures seigneuriales. Mes parents me l'avaient fait remarquer bien des fois. En eux qui n'en-

viaient rien, j'avais senti le regret que ce manoir ne fît pas, à la fin de leur vie, un cadre de repos. C'était cette « Madeleine » que le poète Delavigne pleura après sa ruine dans les vers les plus touchants qu'il ait composés :

Et qu'un autre qui te possède,
Soit heureux où nous l'étions tant !

La vue de cette belle campagne me ramena vers le souvenir de ceux que j'oubliais. Quel bon fils, partant pour Paris, n'a fait, le long du chemin, un songe de générosité et de gloire?

Je pensai :

— Cette « Madeleine » que leurs yeux ont caressée, qui sait, un jour peut-être, moi, je la leur donnerai ?...

J'eus la vision qu'ils avaient été vaincus parce qu'ils étaient trop purs. Je conclus en moi-même, avec une nuance de philosophique pitié :

— Ils n'étaient point adaptés à la vie !...

Et je me félicitai de la résolution que j'avais prise.

Ma mère qui m'aimait tant ne m'avait pas vu grandir. Une rupture était nécessaire, un nouveau déchirement pour briser ce lien mystérieux par où, tout adolescent que j'étais, elle prétendait encore régler mon cœur sur les battements du sien. Je ne voulais pas, je ne devais pas continuer à être hors d'elle, un simple prolongement de sa volonté. Le groupe familial où la voix de mon père, hélas ! ne s'élevait presque plus, était trop étroit pour ma curiosité de dix-sept ans. J'étais impatient d'entrer dans la vie du monde, de connaître des hommes qui, de l'existence, avaient une conception différente de celle qu'on vantait chez nous ; qui s'exprimaient librement sur tous les sujets, qui faisaient crédit aux audaces de l'art et de l'amour, enfin qui bousculaient d'un haussement d'épaules, les barrières où, jusque-là, on m'avait parqué.

Voilà le bagage de sagesse et de folie que j'emportais vers la grande ville. A l'entrée de Paris, les bruits des plaques tournantes que les roues font résonner, comme des enclumes, me dressa sur ma banquette.

Certes, je l'avais souvent foulé, le pavé de la capitale ; mais, cette fois, je ne débarquais point comme un passant. Je venais à Paris pour m'y fixer. J'y venais seul !

Je résolus de me donner tout de suite la sensation de cette liberté. J'étais mon maître pour toute cette première journée. Il convenait de la meubler avec quelque souvenir qui, par la suite, me vibrât dans l'âme, indéfiniment, quand j'en évoquerais les émotions évanouies.

Ah ! l'écho de ma voix tandis que je jetais au cocher ces mots fatidiques :

— Au Quartier Latin !

J'étais tombé sur un brave homme. Au lieu de me conduire tout droit à quelque brasserie, il s'arrêta sur la place de l'Odéon.

C'était une indication du destin. Je n'y résistai pas; je pénétrai sous les galeries.

Est-ce que j'allais m'approcher de l'étalage et feuilleter les livres nouveaux, tranquillement, comme un habitué, comme un Parisien *qui a le droit?*

Je l'osai et j'eus l'impression que, pour la première fois, je communiais à quelque table sainte.

Quand j'eus remué plusieurs volumes en fronçant les sourcils, un commis s'approcha afin de s'informer de ce que je désirais.

Je répondis spontanément, comme si j'eusse été à la recherche de ce livre :

— Donnez-moi *Candide*... *Candide*, de Voltaire!

L'homme voulait envelopper mon emplette. Je ne le permis pas.

J'entrai délibérément dans le Luxembourg, je m'assis sur un banc aux pieds des Reines de France, et j'ouvris le livre merveilleux.

Mes yeux glissaient sur les pages ; au fond, je me regardais feuilleter le *Candide* de Voltaire aux pieds des Reines de France, dans le jardin du Luxembourg. Il me semblait que les statues m'épiaient, et aussi les arbres, et les bassins, et ce Paris formidable que j'entendais bourdonner au delà des grilles... Mon attention en était grisée.

Cela fut cause que je lus trop distraitement ces premières lignes du roman de ma vie :

« Il y avait une fois un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son âme. Il avait le jugement assez droit avec l'esprit le plus simple : c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide... »

CHAPITRE V

MES NOUVEAUX CAMARADES

La ville cosmopolite où j'étais né, — ville de jeu, habituée à voir au matin dans l'ornière ceux qui s'étaient endormis au pinacle, — m'avait, à mon insu, façonné une âme libérale. Il se développe, entre gens exposés aux mêmes périls, un instinct de solidarité que nourrit l'égoïsme bien entendu, et qui, pourtant, a quelque chose de divin.

Donc personne, dans mon collège provincial, ne songeait à distinguer ses compagnons sur leur mine, sur leurs habits, sur les opinions politiques ou religieuses de

leurs parents. On vivait, entre fils de patrons et d'employés, sur un pied d'égalité parfaite.

Le matin même de mon réveil, dans mon école parisienne, je m'aperçus que ces jours de tolérance étaient passés. Mes nouveaux camarades n'étaient plus des jeunes gens quelconques, assemblés par le vulgaire hasard qui permettait à leurs parents d'acquitter, à la fin de chaque trimestre, le montant des charges universitaires : nous étions un troupeau de choix, les fils de parents « bien pensants ». On nous mettait à part, pour nous abriter contre les contagions du siècle, pour nous protéger contre les contacts qui souillent, pour nous séparer des camaraderies qui corrompent... Et il me parut qu'un des premiers effets de cette sélection avait été de développer chez mes futurs camarades un esprit aussi éloigné que possible de cette humilité et de cette charité que l'on nomme très justement chrétiennes.

Le premier soir, tout le monde était rentré avec des yeux lourds de sommeil. On s'était déshabillé à la hâte, sous les becs de gaz, baissés « au bleu ». Mais à la tiédeur du rayon d'automne qui versait dans le dortoir comme une dernière clarté de vacances, les amours-propres, les concurrences, les vanités, toutes nos petitesses d'adolescents, se réveillaient, alertes.

Il y avait parmi nous des écoliers qui déjà appartenaient à la classe des « gommeux » : on les reconnaissait à leurs raies admirables, à leurs cheveux soigneusement pommadés, à leurs moustaches naissantes, à leurs cols largement cassés, à leurs vestons à carreaux, à leurs pantalons sans faux plis, aux bagues-chevalières qu'ils portaient, comme un insigne distinctif, à leurs petits doigts.

Le mépris que ces beaux fils professaient pour le reste de notre gent écolière prenait sa source très élevée dans les particules, plus

ou moins authentiques, qu'ils attelaient devant leurs noms, dans les gants de peau de chien dont ils chaussaient leurs mains pour se rendre aux cours, dans les indulgences spéciales dont ils se savaient l'objet dans la « Maison », en somme, dans la fortune de leurs parents.

Un second groupe était formé par des jeunes gens beaucoup moins bien mis, beaucoup moins bien peignés, qui n'avaient pas de bagues aux doigts, pas de gants de peau de chien, mais de bons gros cache-nez autour du cou, d'excellents snow-boots en temps de neige, des pèlerines qui leur descendaient jusqu'aux genoux, le teint florissant, l'embonpoint précoce. Rien ne brillait en eux, ni les souliers, ni les chapeaux, ni les regards. Il semblait qu'ils fussent nés ternes, appliqués, dociles, un peu sournois, avec des cache-nez, des pèlerines et des snow-boots ; qu'ils eussent mérité un bon point, dès leur entrée dans le monde, par la

façon dont ils avaient tout d'abord tété leur nourrice. Ils étaient nés pour être inscrits au tableau d'honneur, pour observer les règlements, pour exercer les menues charges que l'on réserve dans les écoles religieuses aux élèves tout à fait méritants. Je ne sais s'ils s'aimaient entre eux : en tout cas, ils professaient pour le reste de l'humanité, pour les « gommeux » de moralité suspecte, pour le vil bétail dont je faisais partie, une morgue de disciples préférés à l'endroit des « gentils ».

On disait de ces jeunes gens :

— Ils ont l'esprit de la maison...

Je ne savais pas encore ce qu'il fallait entendre par cet « esprit »-là; mais, je le confesse, à la honte de ma médiocre philosophie, il me fut déplaisant, dès le premier jour, à cause de l'allure de ceux en qui il éclatait.

A cause aussi de la tournure de leurs mères. On les voyait apparaître réguliè-

rement, à toutes nos cérémonies, religieuses ou profanes. Les « gommeux » les désignaient, avec une bonne fortune d'expression dont ils n'étaient pas coutumiers, par ce sobriquet :

— Les mères de l'Église…

Ces « mères de l'Église » étaient, sans doute, dignes de tous les respects, mais leur vertu avait trop pris au pied de la lettre le dédain de toute coquetterie. Leurs pèlerines, leurs chaussures, leurs voilettes semblaient sortir des boutiques où elles avaient acheté les snow-boots, les cache-nez et les capuchons de leurs fils. Elles n'étaient que de noirs paquets de bonnes intentions, de pusillanimités et de neuvaines.

Je leur en voulais de leur manque de grâce, de leur fémininité disparue, de ce qu'elles mettaient de sombre, de fagoté, de laid, autour de la vertu.

Indifférent pour le dédain des « gommeux », décidé à ne pas faire le sacrifice de

mon indépendance aux jeunes gens qui avaient l' « esprit de la maison », je me tournai vers les écoliers qui, là comme ailleurs, représentaient le mortier indispensable dont on se sert pour assembler les différents morceaux d'une architecture.

C'étaient ces « quelconques » qui forment partout le corps d'une « maison », quels que soient son « esprit » et son programme, de ces jeunes fils qui ont des épis debout sur la tête, qui finissent les pantalons de leurs frères aînés, qui étudient dans des livres tachés d'encre, qui vont en retenue plus souvent qu'à la Saint-Charlemagne. Il leur manque des cases dans le cerveau et des boutons à leurs culottes.

Je m'attendais à être reçu à bras ouverts par ces compagnons de misère.

Ils m'accueillirent comme en usent les francs-maçons avec un compagnon suspect.

— Comment t'appelles-tu ?

— D'où sors-tu ?

Je dis mon nom et mon lycée normand.

— Alors, tu es un provincial ?

Eux, ils étaient « parisiens » — parisiens pur-sang pour la plupart. Cela suffisait pour qu'on me toisât avec un mépris souverain, comme un être de race tout à fait inférieure, un indigène du Congo, une espèce de Papou...

J'aurais pu me souvenir du temps où, en ma qualité d'enfant de la Colline, je dédaignais moi-même les jeunes gens que l'indifférence du sort avait fait naître dans la Ville Basse. Alors, ma souffrance n'aurait pas été perdue. Mais j'avais dix-sept ans, et j'ignorais encore qu'il faut faire la moisson de ses chagrins aussi soigneusement que la récolte de son blé.

CHAPITRE VI

CHÈRES LETTRES...

Au milieu de toutes les incertitudes de ma vie nouvelle, un réconfort ne me manqua jamais : les lettres que, deux fois chaque semaine, le mercredi et le samedi, ma mère envoyait à son enfant exilé.

Toujours, elles m'arrivaient avec le même cérémonial.

Nous rentrions du collège, en file indienne, déséquilibrés par le poids des livres entassés sur notre hanche. Du bas de la cour, sur le seuil des réfectoires j'apercevais M. l'abbé Testenoir. Il était chargé de nous distribuer

nos correspondances. Mission délicate entre toutes! car, parfois, nos « gommeux » recevaient des billets trop ambrés. L'excellent abbé hésitait à les ouvrir; il oscillait entre la crainte d'y lire de vilaines choses et le regret de constater que des « mères chrétiennes » écrivent sur du papier à lettre qui a un relent de galanterie.

L'abbé Testenoir n'eut point l'occasion d'hésiter en ce qui me concernait. Car les lettres que l'on m'envoyait, si régulières, ressemblaient à celle qui les avait écrites.

Pour beaucoup de mes compagnons, ces lettres familiales étaient plutôt une corvée. Longtemps, sans les ouvrir, ils les laissaient traîner dans la poche de leurs vestes, avec de la mie de pain et des tablettes de chocolat. J'ai cette preuve qu'à moi elles m'étaient une indispensable nourriture de l'âme : on ne me les avait pas plutôt remises que, pour les lire, j'éprouvais un impérieux besoin de me cacher. Ne dites point que c'était respect

humain; cette pire lâcheté m'a toujours été inconnue. Elle n'est pas enfilée dans le chapelet des remords que, parfois, j'égrène entre mes doigts, la nuit.

Je m'isolais pour lire les lettres de ma mère comme une bête à qui on vient de jeter une nourriture convoitée fuit pour la dévorer dans un coin, à l'abri des surprises. A ces minutes, le contact de mes camarades, leurs jeux bruyants me devenaient insupportables; il m'est arrivé de me cacher dans les soutes au charbon pour me mirer dans mes chères lettres.

Mirer. C'est le mot propre. Derrière cette petite feuille de papier blanc, j'apercevais le visage de ma mère, ses yeux purs où mon image, à moi, s'était si souvent réfléchie.

Ils ne se trompent point, ceux qui affirment que l'écriture est un geste vivant. L'écriture de ma mère disait sa vie. J'ai des livres qui datent presque de son enfance, du temps où elle venait jouer dans le jar-

din royal qu'était alors le parc Monceau. Déjà, sur les marges de ces cahiers, ma mère avait l'écriture que je lui connais — si fixe, dans son énergie presque intransigeante que, à quarante années de distance, deux de ses lettres se ressemblent comme deux de ses actions.

C'était cette écriture-là qui, durant d'interminables fiançailles, avait visité mon père dans les lointains pays d'Orient où on l'exilait. C'était cette même écriture qui, maintenant, apportait au fils les paroles dont il avait besoin pour panser la plaie de son cœur.

Et, ce qu'elle disait, cette écriture chérie, c'était la certitude que, par une loyauté qui ne dissimule rien, une transparence de pureté cristalline, on trouve sa pente à travers le pays de l'épreuve, jusqu'à cet océan de lumière qui est au bout des fleuves et du cours des vies.

Que de fois, portées sur cette force tran-

quille, mes résolutions ont vogué comme des voiles blanches. Elles savaient alors où était l'écueil, où était le port. Alors, je me sentais de taille à recevoir le choc même du mascaret. Je n'avais plus peur de ce mugissement de taureau qu'il pousse, quand il se rue dans le lit des rivières, les reins creusés par le désir, les yeux aveuglés d'écume.

Ce n'était pourtant pas de la joie de vivre qu'elles m'apportaient, ces lettres maternelles ! Elles notaient les étapes de cette agonie de mon père qui dura dix années et qui, à toutes nos pensées, à toutes nos entreprises, imposa cette certitude que demain serait pire qu'aujourd'hui.

Dans cette angoisse, jamais les chères lettres que je relis souvent avec des yeux pleins de larmes n'ont trahi une seconde de révolte. Jamais, non plus, je n'y ai vu poindre cette résignation passive, qui enlève aux âmes leur sonorité. Il semblait qu'il fût

normal qu'au milieu du voyage de la vie, entre le ciel et l'eau, le capitaine du navire reçût la foudre. Jamais cette parole qui, si facilement, jaillit de mes lèvres : « Ceci n'est point juste ! » n'est montée, des insondables profondeurs où l'on songe, à cette transparente surface de vie qu'est une lettre, écrite dans la communion complète des cœurs, par une mère à son enfant.

Ce qu'elle m'expliquait en filant le récit de la vie de chaque jour, c'était ce que devait être l'adolescent désigné par le destin pour une tâche virile. Elle ne prêchait pas; elle ne faisait point de morale. Sans le vouloir, elle me donnait la sensation de ce qu'elle-même elle eût été, à ma place, si le sort qui avait trempé cette volonté de diamant eût permis qu'avec une autre figure elle soutînt un rôle d'homme.

Toutes les dix lignes, je m'arrêtais de lire pour effleurer de mes lèvres la place où les mains de ma mère avaient passé.

Je les voyais si clairement, si matériellement, avec les deux bagues au quatrième doigt de gauche, l'alliance pâle, le diamant des fiançailles, limpide comme de la rosée. Je notais la coupe régulière des ongles, certains traits sur la peau, surtout un geste des doigts joints et des paumes, l'une contre l'autre frottées, qui, chez ma mère, accompagnait toutes les expansions de ses joies innocentes.

Peu de jours encore, et ce sera moi qui, au fils aîné, écrirai les paroles par où l'on forme le cœur. Toujours, j'aperçois la trace des chères mains au-dessous des lignes élégantes et nettes qui, chaque semaine, continuent de m'apporter la pensée de ma mère.

Cela commence comme autrefois :

« Mon petit enfant... »

Et quand sur moi je sens peser tant de responsabilités lourdes, quand parfois je me débats avec tant d'angoisse parmi les erreurs

de la justice, de l'amitié et de l'amour, ce m'est une infinie douceur de penser qu'en ce monde il y a encore une âme pour qui je suis un « petit enfant ».

Les fleurs continueront-elles toutes les années à embaumer le printemps ? Dans le cœur des chers fils que j'élève, ai-je su me faire une place dont nul ne me détrônera ? Dieu le sait ! Je suis sûr que, chaque semaine, la poste du samedi m'apportera la petite enveloppe, — à jamais bordée de noir, — que, depuis tant d'années, la mère envoie à son écolier pour lui dire qu'il faut être un frère aîné sur qui les plus faibles s'appuient, que l'épreuve est bonne, que les morts sont tout près de nous, que les yeux à jamais fermés voient la lumière.

D'avance je sais, je sais par cœur ce qu'elles vont me dire, les chères lettres ! Je sais que si quelque nouveauté fleurit maintenant entre leurs pages, c'est la certitude que le devoir a été pleinement, longuement

rempli. Que nul en ce monde n'a plus le droit de demander des comptes à qui supporta vaillamment la fatigue du jour. Les responsabilités sont finies pour elle. Elle est arrivée à ce point d'où l'on aperçoit toute la vie à vol d'oiseau comme un paysage qui, dans le lointain, s'efface.

Dans cette douceur de crépuscule, une épaule lui manque où elle aurait aimé d'appuyer sa tête pour refaire, à deux, avant l'obscurité complète, le songe de la vie.

Laisse ton fils s'asseoir dans cette place vide, mère, et parle, parle comme si l'Absent te tenait la main.

L'écolier a grandi dans des routes difficiles. Il a passé par des chemins que tu lui avais défendu de suivre. Tout de même, il est parvenu où tu voulais le conduire, à ce tournant où Augustin s'arrêta, autrefois, à côté de Monique, pour écouter la voix qui lui parlait du Ciel.

CHAPITRE VII

L'ALLÉE DES VEUVES

L'appellent-ils toujours ainsi, les adolescents qui, quatre fois le jour, alignés deux par deux, ainsi qu'un convoi de prisonniers, entrent, — comme nous autrefois, — par la grille orientale du Luxembourg, descendent les degrés de la terrasse, longent le bassin, l'ancienne orangerie, et, après cette traversée d'air, d'arbres, de fleurs, d'eaux jaillissantes, de marbres, ce côtoiement d'enfants libres, d'étudiants, bruyants comme des affranchis, de jeunes femmes mystérieuses, sortent par la grille de l'ouest et vont s'enfermer dans

leurs prisons, pour faire parler en vers latins un stoïcien qui aurait connu les doctrines de Port-Royal.

En ce temps-là, j'ai pensé qu'un détenu, dont la cellule n'a d'ouverture que sur le préau de la prison, souffre moins que le malheureux qui, à travers des grilles étroitement scellées, voit onduler des prairies, cheminer des êtres libres dans la poussière de la grande route, et, vers les châteaux de l'horizon, le soleil pousser son char.

— Quand vous habiteriez les cités bruyantes, quand vous vivriez de la vie des hommes mondains, affranchis du devoir, que connaîtriez-vous dont vous ne puissiez vous former une idée ? dit, ou à peu près, accoudé à la fenêtre de sa cellule, le solitaire de l'*Imitation*.

Il se peut que cette fleur de sagesse s'épanouisse tout en haut de l'Arbre du Renoncement. A dix-sept ans, on est encore trop près de la terre nourrice pour ne pas sentir

le cœur se gonfler de désir et d'incertains espoirs quand les abeilles bourdonnent autour des lilas.

Au temps que je dis, l'Allée des Veuves commençait à la grille Médicis. Elle finissait au bord de cette Terrasse d'où, de leurs yeux de pierre, les Reines de France contemplent des parterres d'enfants, plus blancs, plus roses que les roses, rieurs et pâmés d'aise aux bras des nourrices.

Suivant à mon rang d'écolier la « chaîne » qui, à travers les tentations du grand jardin, cheminait de notre pension au lycée, je n'apercevais pas alors le regard d'envie qui, du haut des trônes, tombe sur ces tendresses de lait. Toute ma curiosité allait aux surprenantes créatures que je voyais rôder sous le plafonnement des marronniers.

Il y avait des mois où elles se réunissaient toutes là, les « Petites Veuves ». Elles s'empilaient sur les bancs comme ces oiseaux des Iles, éclatants et frileux, créés pour les

caprices du vol, dans des rayons de lumière, et qui, chez nous, ne sont plus que de la plume ébouriffée, de la souffrance blottie, aile contre aile, sur le perchoir des volières.

C'était après le grand isolement des vacances, à l'heure où, plus paresseuses que les collèges, les Quatre Facultés prolongent encore leur loisir. Alors, le Quartier Latin est vide, et, par les couchers d'octobre, sanglants entre les arbres dénudés, dans le frou-frou des feuilles tombées qui suivent les traînes mélancoliques de leurs robes, elles venaient, les « Petites Veuves », pleines de regrets d'amour ou seulement affamées, apporter sur les bancs de l'Allée Médicis leur attente à bout de forces.

De quels regards elles nous fixaient au passage, nous, les enfants qui n'étions pas mûrs pour elles !

Avant que l'expérience de mes compagnons me renseignât, j'avais deviné qui étaient ces jeunesses lasses, vêtues de robes fanées,

immobiles, dans des poses de regret. J'avais bien plus pitié d'elles que des pauvres qui mendient aux portes des églises. Elles me faisaient un peu peur, puisqu'elles étaient impures; elles me touchaient l'âme, puisqu'elles avaient l'air de souffrir. Je sentis bien, dans ce temps-là, que la vertu farouche ne serait jamais mon fait; que toute la vie je me sentirais des indulgences illimitées pour les fautes d'amour.

Je n'aurais pas osé m'approcher d'elles pour leur dire :

— Est-ce que je ne peux pas vous consoler ?

Je souhaitais que le courage me vînt de leur toucher l'épaule et de murmurer près de leur oreille :

— Patience... IL reviendra !...

Mais nous passions, deux à deux, pris dans la « chaîne » ; nous passions sans nous arrêter. Il me fallait dissimuler le chagrin que me causait les mépris de mes camarades

« bien pensants » au frôlement des « Petites Veuves », — l'indignation que soulevaient en moi les réflexions injurieuses ou cyniques par où nos « gommeux » s'imaginaient affirmer une supériorité virile.

Qui donc avait doté ces promeneuses d'octobre de leur surnom de « veuves » ? Il ajoutait à leur langueur la grâce d'un deuil. Beaucoup de ceux qu'elles avaient aimés, sincèrement, éperdument, tout un jour, tout un mois, voire une année, étaient retournés dans leurs provinces. Ils s'y disposaient à devenir de graves médecins, de parfaits notaires. Ils avaient pris ces jeunesses-là sur leur route comme un relais de plaisir. Déjà, ils avaient oublié — quitte à les retrouver plus tard dans la cendre des souvenirs — tant d'heures joyeuses, tant de querelles vaines, tant de folles brouilles, tant de réconciliations qui avaient été l'histoire amoureuse de leur jeunesse.

Et, sans doute, les « veuves » qui appor-

taient là, fanées, presque en loques, les robes de la dernière partie de campagne, ne devaient pas regretter éternellement ces disparus.

Les plus fidèles songeaient dans leur attente :

— Pourvu que la rentrée me ramène un garçon aussi gentil que Lui!...

D'avance, elles étaient résignées à remplacer un blond par un brun, un Normand par un Valaque. Elles étaient prêtes à sourire au premier passant qui serait venu s'asseoir à côté d'elles et qui leur aurait dit avec l'accent de Toulouse ou de Lille :

— Bonjour, Olympe... ou Thérèse. Tu ne me reconnais pas?... C'est peut-être que nous ne nous sommes jamais vus!... Viens donc dîner avec moi... On fera connaissance au dessert...

Elles étaient toutes disposées à nommer mon « chéri » le débarqué du matin, impatient de dépenser en mauvaises œuvres le

billet glissé dans sa main à l'heure du départ, par une marraine provinciale.

Comment résister à qui vous propose :

— Veux-tu un chapeau neuf, ou une paire de bottines ?...

Une nuance de mélancolie aussi vague que l'écharpe de brouillard qui, par ces couchants d'octobre, s'effilochait aux squelettes des marronniers, descendait sur les bancs de la Terrasse de Médicis. Elle versait dans les cœurs, avec le parfum des regrets, la contrition sincère et fragile.

Hélas ! combien faut-il en accumuler autour de l'adolescent de ces défaillances de « petites veuves » pour que son désir, avec le temps, s'épure et se change en amour ! Elles sont les pauvres feuilles mortes qui, après avoir eu leur vie frissonnante, un jour, dans la lumière, vont nourrir de leur décomposition le rosier à la fin choisi.

Le Bon Dieu des braves gens règle tout cela. Et Lui qui tient les balances où les

mérites se pèsent, Lui qui sait que nous arrivons à l'idéal de l'amour unique par l'allée des marronniers défleuris, j'ai comme une idée qu'il sera indulgent pour ces Petites Veuves qui, tous les octobres, en robes déteintes, viennent s'asseoir sur les bancs vermoulus de la Terrasse Médicis, afin d'écouter les reproches que, de sa voix meurtrie, l'Automne adresse à la folie de leur Printemps.

CHAPITRE VIII

L'AMIE

Quand je me demande quels furent les bénéfices les plus nets de mon éducation si chrétienne et honnêtement provinciale, je songe :

— J'ai appris de ma mère que toute la vie il me faudrait respecter les femmes que j'aimerais.

C'était, dans le milieu où j'ai grandi, une aventure inconnue qu'un scandale causé par la faute d'une femme. J'ai beau chercher dans ma mémoire, je n'en trouve nulle trace.

Comment, je vous prie, l'amour défendu eût-il glissé dans le cœur de ces honnêtes épouses qui fréquentaient chez nous, qui avaient des maris laborieux, préoccupés de grandes affaires, des enfants blonds et roses, frais comme des bouquets de mai, des jardins aux barrières toujours ouvertes, des maisons transparentes comme du verre et, par-dessus tout cela, de pieuses habitudes d'église ou de temple? Je les apercevais, protégées contre la Tentation, par le triple circuit d'une rivière où se réfléchissaient la paix de leur vie, les paysages de leur tendresse, la noblesse de leurs devoirs, l'éclat d'un ciel qui, sûrement, dans ma jeunesse, était plus éblouissant que le ciel d'aujourd'hui.

Les amantes dont je lisais les aventures tumultueuses ne me paraissaient pas se mouvoir dans la vie réelle; elles habitaient ces portiques où, entre des larmes et des poignards, errent les touchantes héroïnes de

tragédie. Les romanciers avaient beau dresser autour d'elles des décors de boudoirs, les vêtir à la mode de notre temps, — tout cela, pour moi, se tournait en propylées, en flottantes tuniques. Je tenais l'amour qui fait oublier les devoirs pour un philtre médéen.

Je l'aperçus donc à travers ce nuage qui élève les apparitions au-dessus des atteintes du désir, la créature de grâce par qui devait s'achever l'éducation de mon cœur d'amour, cette œuvre que ma mère avait commencée.

Ce fut dans la chambre de l'infirmerie que je la vis pour la première fois. Elle était venue visiter les religieuses pour leur recommander son fils, — un enfant qui suivait les cours du Petit-Collège.

L'air de Paris m'avait fait mal. Habitué que j'étais, depuis l'enfance, à respirer le grand vent de la mer, j'étouffais de sentir sur ma tête le plafond du ciel si bas. Cela

m'avait jeté dans une délicatesse qui faisait hocher la tête au médecin. Je le crois bien : j'avais surtout le mal du pays, le regret de la liberté et des tendresses lointaines. Et ce sont de ces souffrances qu'une femme lit avec émotion dans un regard triste.

Ce qu'Elle me dit, ce jour-là, sans me connaître, je l'ai oublié. Je me souviens seulement qu'en l'apercevant je sentis :

— Voilà un cœur tendre.

Et, de son côté, elle devina :

— Voici une âme qui souffre...

Dès que je fus rentré dans la vie commune, je demandai que l'on me montrât son fils.

C'était un enfant de huit ou neuf ans. Il avait sur lui la languissance des êtres trop aimés. Ses grands cols étaient surprenants de blancheur, ses vêtements nets, ses souliers brillaient comme des miroirs. Ses camarades l'appelaient « la fillette ». Ils le bousculaient à cause de sa politesse ; ils raillaient sa

gaucherie d'enfant trop surveillé qui avait peur de s'échauffer dans les jeux, qui se faisait prendre dans les parties de barre, qui ne s'attirait aucune observation à l'étude, et qui, à la chapelle, priait sans lever les yeux.

Il se plaça tout de suite sous ma protection. C'était chose mal aisée : nos « directeurs » regardaient de travers les intimités qui nous inclinaient du côté du Petit-Collège. On épiait les coups d'œil; on notait une main affectueusement posée sur une épaule. Pour moi, qui avais grandi au milieu de frères plus jeunes, ces défiances étaient incompréhensibles. J'étais bien décidé à les heurter. Et comme mes façons, à tout prendre, n'étaient point suspectes, on se contenta de marquer qu'elles déplaisaient, sans les contrarier davantage.

Il y a, dans ces amitiés protectrices d'un adolescent pour un enfant, un charme inexprimable. Je l'imagine, les chevaliers

qui parcouraient le monde en redressant les torts, ont dû connaître ces délices d'âme que, sûr de sa force, l'on éprouve à protéger une chère faiblesse.

Bien que de grandes précautions fussent prises pour empêcher tout contact entre « grands » et « petits », je retrouvais mon ami d'adoption tous les jours, à l'heure de la récréation, dans un spacieux vestibule. Un poêle monumental l'emplissait de sa chaleur lourde. Là, il y avait des banquettes où venaient s'asseoir les parents qui profitaient de l'heure des jeux pour visiter leur fils. Quand le froid, au dehors, était trop vif, les éclopés et les tousseurs avaient le privilège de se réfugier sous cette voûte chaude.

Depuis longtemps, mes bronches ne me brûlaient plus, mais je continuais à fréquenter le vestibule. C'était pour le plaisir d'apercevoir parfois cette mère qui venait embrasser son fils. Après qu'elle était partie,

elle laissait sur lui un reflet qui persistait longtemps. A travers l'enfant, j'apercevais son front poli, — si blanc, entre les bandeaux noirs. Et au milieu, au-dessus des sourcils, le baiser brillait comme une étoile.

Un jour, mon petit ami me prit par la main, me conduisit vers elle. Les joues me brûlaient; mon cœur était serré comme si elle avait pu distinguer la cause du trouble qui me faisait balancer entre le respect où la parole même s'étouffe, et ces élans où, soudain, on découvre un secret.

Elle me dit :

— Je sais comme vous êtes bon pour Édouard. De tout mon cœur, je vous en remercie. M. le Supérieur déclare que j'élève ce fils trop doucement... Peut-être il a raison et son père le conduirait autrement que moi... Mais il est bien loin, ce père! et je fais de mon mieux...

Elle avait l'air de demander un encouragement, et je m'enivrai de la pensée que,

maintenant comme protecteur de son fils, je jouais un rôle dans sa vie.

Quand elle ajouta :

— Ned m'a dit que vous aviez de jeunes frères... des garçons très dégourdis. Il faudra que vous me contiez comment madame votre mère s'y prend avec eux. Vous sortez les dimanches ?... Venez nous voir un jour...

Je brûlais de lui répondre :

— Dimanche prochain ?...

Je n'osai pas. Si elle avait désiré ma visite si prochaine, elle aurait précisé sa volonté. Le vague de son invitation imposait des délais : je n'avais ni le droit, ni l'audace de les franchir si vite. Ceux qui n'ont point connu ces délicatesses et qui, tout de suite, profitèrent du bonheur qu'on leur offrait, je les plains : ils n'ont pas aimé.

Elle avait prononcé ces paroles de promesse un mercredi, et bien que j'eusse décidé de laisser passer dix jours avant d'aller à elle, je brûlais de le tenir ce premier dimanche,

où, si je l'avais voulu, j'aurais pu user de la permission.

Verrait-elle, dans ce sacrifice, l'hommage que j'y mettais ?

Je n'en doutais point, tandis que mes yeux distraits lisaient un horrible traité de métrique. Elle passait, entre mon livre et mon visage, si soyeuse que j'avais presque une caresse de son effleurement.

Depuis, je me suis demandé quel âge elle pouvait avoir alors, cette gracieuse mère de mon ami Ned ?

En vérité, je l'ai ignoré toujours.

Elle avait l'âge où la femme tente l'adolescent comme un fruit, où toute la richesse de sa vie s'épanouit en elle. Rose d'août, merveilleusement formée, chaude des ardeurs de midi, pure des rosées que lui versent les nocturnes.

Aussi bien, ce n'était point « une » femme que j'étais près d'adorer dans mon amie, c'était « la femme », dont j'avais la subite

révélation. Elle paraissait sur ma route à la minute du premier isolement douloureux pour me servir de guide, pour me conduire jusqu'au carrefour où, librement, je choisirais mon destin. Elle portait, dans la mélancolie maternelle de sa tendresse, le pressentiment de mon ingratitude ; elle lui souriait à travers un voile de larmes, comme à une épreuve qui était nécessaire pour que la virilité de l'adolescent s'achevât.

Il y a de précieux flacons où l'on emprisonne, en une seule goutte, le parfum de mille fleurs. Encore aujourd'hui, je conserve le souvenir cristallisé de mon « amie », dans l'émotion d'une chanson recueillie, un jour de rêve, sur une plage déserte d'Andalousie :

Je garde deux baisers dans mon âme
Qui ne s'éloignent pas de moi,
Le dernier de ma mère,
Le premier que je t'ai donné.

CHAPITRE IX

PREMIER RENDEZ-VOUS

Il faut beaucoup de temps aux provinciaux qui ont joui de la maison isolée, pour s'habituer à la tristesse des étages dans l'ancien Paris. Ils reculent devant les escaliers gluants, les murailles écornées, toute cette vieillesse vermoulue qui, souvent, sert de péristyle à des décors de luxe.

Rien qu'au son incertain de la petite cloche qui tintait au bout du fil de fer avec un douloureux grincement, j'eus le pressentiment de ce qui me choquerait chez mon amie. La sonnette avait la même voix fêlée

que ce portier qui, rageusement, m'avait indiqué l'étage. J'aurais voulu arriver jusqu'à Elle par un chemin de sourires ; j'étais blessé que, dans la demeure qui était la sienne, il ne suffît pas de prononcer son nom pour être bien accueilli.

Une femme de campagne, qui avait gardé son bonnet de nourrice, vint m'ouvrir. Souvent Édouard m'avait parlé d'elle : il l'appelait Nanou. Elle ne savait pas lire ; elle ignorait si l'on pouvait se rendre à pied en Algérie, où son fils était soldat ; mais elle adorait la maîtresse, autrefois nourrie, d'une tendresse de lait plus jalouse qu'une maternité.

Explique qui pourra les incertitudes d'un cœur amoureux. Depuis huit jours je vivais de cette pensée :

— Elle sera chez elle quand je me présenterai...

Je ne la trouvais pas dans sa maison au bout de cette attente anxieuse et j'étais prêt de m'en réjouir !

Depuis, j'ai pensé qu'il faut des degrés aux initiations. C'était déjà exquis de l'attendre ainsi dans son salon, de respirer, même en son absence, l'air où elle avait l'habitude de vivre.

Je me l'avouai pourtant : cet appartement haut de plafond, ces boiseries d'autrefois, ces meubles aux lignes sévères, ces étoffes fanées, formaient une contradiction presque blessante avec la grâce de vie qui sortait d'elle. Il me sembla qu'elle devait se mouvoir au milieu de cette raideur avec plus de respect que d'affection. Ces meubles semblaient de vieux parents intransigeants dans leurs opinions, un peu avares, durs d'oreille. Ils devaient juger sévèrement la mère de Ned. Par principe, ils résistaient sans doute à ce charme qui, pour moi, se dégageait d'elle.

J'allai vers son piano tout ouvert. L'oreille aux aguets, — comme si j'étais sur le point de commettre une indiscrétion grave, — je

feuilletai la musique. Elle était jetée sur le casier dans une nervosité d'inconstance qui, des sonates de Beethoven, passait aux valses de la *Belle Hélène*.

Dans ce que j'avais épié, de ses gestes ou de ses paroles, rien ne m'avait révélé ce besoin de gaieté qui se trahissait là. Je ne parvenais point à accorder cette disposition cachée avec l'image que je me formais d'elle. Il me sembla que je venais de découvrir un secret qui n'était pas mien. Je m'efforçai de replacer la musique dans le désordre exact où je l'avais surprise, et je vins m'asseoir près de la fenêtre.

Un panier à ouvrage se trouvait à portée de ma main. J'étais sûr de distinguer à temps l'approche de Nanou, dont le pas de villageoise faisait gémir les vieux planchers. Je mis les doigts dans le fouillis des rubans, des pelotes, des fils de soie et de laine. Il y avait là de larges boutons en corne que je me souvenais d'avoir remarqués sur une veste

d'Édouard. C'était Elle qui les avait cousus. J'en pris un ; je le glissai dans ma poche comme un talisman.

Un crochet était encore engagé dans la maille d'une petite bourse. Les premiers rangs, déjà décolorés, indiquaient suffisamment que cet ouvrage gracieux était depuis longtemps en route. Pour qui travaillait-elle ainsi, à ces minutes oisives où une femme qu'un rêve tourmente a besoin d'occuper son inquiétude au profit de quelque absent ?

Mes yeux se levèrent vers un portrait d'homme que, jusque-là, j'avais évité de regarder.

Je savais que le père d'Édouard était magistrat. Quelque part, aux colonies, il avait voulu partir en avant-coureur, afin d'étudier les ressources du pays, les traîtrises du climat. J'avais deviné qu'il aurait cette figure énergique. Le petit rabat blanc et la robe noire du juge y ajoutaient une sorte de rigidité janséniste. La résultante de ce visage

avait vraiment le caractère inquiétant de la Loi.

C'était lui, j'en étais sûr, qui, dans la maison, avait apporté ces meubles aux dossiers droits. Les siens, gens de robes, s'y étaient autrefois accoudés dans des attitudes de réflexion. Rigide comme eux, il me regardait avec ses yeux de portrait. Ils n'étaient qu'un reflet déjà ancien de sa pensée ; je le sentis pourtant : si, un jour, cet homme me forçait à l'estimer, jamais je ne l'aimerais sans contrainte. Je devinais nos natures trop différentes pour que, entre nous, toute la vie il ne subsistât pas un mur de mésintelligence.

Ceci m'apparaît comme le sceau des sentiments de complète pureté que j'apportais dans cette maison : je n'éprouvai nul mouvement de jalousie à la première vue de ce mari dont mon amie me parlait avec une humilité d'admiration que, de bonne foi, elle tenait pour de l'amour. Je me contentais

de cette certitude qui m'assignait entre eux une place harmonieuse : elle ne se haussait à la gravité de son mari qu'avec un élan d'effort dont son âme était parfois un peu lasse. Avec moi, elle se détendait. J'avais le côté de son sourire, sa gaieté, ses enfantillages, — cher bouquet dont le parfum m'enivre encore, dans le recueillement du souvenir !

Avait-elle oublié sa première invitation ? Je ne puis le croire. Même aujourd'hui, que j'ai perdu ma naïveté d'autrefois, je me refuse à l'accuser de coquetterie. Elle me manqua de parole parce qu'elle y fut obligée par quelque devoir. Peut-être n'avait-elle pas cru que je lui sacrifierais une de ces rares « sorties » qui, pour un instant, me rendait l'illusion de la liberté.

Six heures du soir approchaient et j'attendais toujours.

Soudain, sans cause apparente, sans nul autre motif que ce secret avis qui, jamais,

ne m'a manqué dans les angoisses du sentiment, j'eus cette certitude nette :

— Aujourd'hui, je ne la verrai pas...

On s'étonne que, sans se briser, le cœur supporte certains assauts du chagrin. J'en appelle à ceux qui, un jour, se sentirent descendre entre deux vagues de mélancolie, et se dirent dans l'angoisse de la suffocation :

— Tout à l'heure, quand je serai au fond, je ne donnerai pas ce coup de talon qui fait remonter à la surface.

L'entrée de Nanou portant la lampe apaisa cette tempête où je m'en allais en perdition.

— Elle ne saurait beaucoup tarder à présent, dit la vieille nourrice; le dîner est commandé pour sept heures... C'est vous, monsieur, qui êtes bon ami pour Édouard!... Il ne tarit pas sur votre compte, vous savez bien?... Et madame aussi m'a parlé de vous... C'est un gentil enfant, Édouard?... Tout à sa mère!... L'autre côté de la famille, c'est des gens d'orgueil!

Je ne pris pas garde à ce qu'il y avait de malveillant dans cette critique pour des inconnus que je me sentais disposé à juger témérairement. Je retins seulement cette assurance que me donnait la bonne Nanou : on avait parlé de moi dans la maison de mon amie, la mère, le fils, la nourrice, tous trois ensemble, leurs têtes rapprochées comme sous les ruches d'un seul bonnet.

Ah ! comme je comprends ces solitaires des Thébaïdes, dont l'amour se nourrissait de quelques grains de mil apportés par les oiseaux du ciel ! Cette parole de la bonne Nanou me rendit les forces dont j'avais besoin pour prendre une décision virile. Je décidai que je n'attendrais pas le retour de mon amie. Je pouvais la gêner, si près de son repas du soir; mon obstination aurait l'air d'un reproche. Qui sait? peut-être elle penserait :

— Il a compté que je l'inviterais à s'asseoir avec nous à notre table...

Les amoureux sont diplomates par droit

divin. Je pris congé de Nanou avec les paroles qui pouvaient me concilier sa bonne grâce. Je descendis l'escalier quatre à quatre… J'avais si peur maintenant de rencontrer mon amie et Ned !

… Comme je franchissais le seuil de l'école, le garde-porte me tendit deux lettres : l'une de ma mère, l'autre de mon amie.

La mère d'Édouard m'avait écrit le matin même. Elle m'avertissait qu'à son regret il lui faudrait sortir ce jour-là. Elle m'invitait, au premier congé, à venir dîner chez elle.

Vingt fois je relus ce billet; j'en baisai l'écriture. Le lendemain, comme je le tirais de ma poche pour m'en réjouir encore, la lettre de ma mère tomba. Je la relevai avec une rougeur de honte.

J'avais oublié de l'ouvrir !…

CHAPITRE X

FANTOME DE VIERGE

Ce ne fut pas seulement de la pensée de ma mère que mon esprit se détourna au profit de la tendresse nouvelle : mon « amie » couvrit tout d'un coup de son ombre une jeune et gracieuse image que, jusqu'à elle, j'avais portée dans mon cœur. En vile prose, cela signifie qu'à l'abri des curiosités de mes maîtres, de mes camarades, des valets du collège, je cachais sur moi un portefeuille où une photographie de jeune fille était enchâssée. Cette petite image m'a suivi à travers les aventures de ma vie comme une

de ces reliques qui, d'elles-mêmes, semblent s'attacher à nous. Parfois, quand dans un déménagement, le hasard d'une recherche fait remonter à la surface de mon existence actuelle les cendres du passé, je le retrouve, ce pur portrait de jeune fille qui, pour l'écolier que je fus autrefois, enferma, dans des jours défunts, tout l'espoir et toute la beauté du monde.

Est-ce que mes yeux auraient perdu le don divin de distinguer l'invisible à travers les apparences, toujours incomplètes, de réalité ?

J'ai beau fixer ce portrait de jeune fille jusqu'à l'éblouissement, je ne perçois plus le charme unique que mes regards y découvrirent jadis. Ceci n'est que le visage d'une enfant qui avait de la grâce. Le mystère qu'elle enfermait n'était que le secret de sa destinée. Les perfections que nous espérions pour elle, jamais, étant humaine, elle n'a pu les conquérir. L'énergie, qu'il lui aurait fallu

pour franchir les obstacles qui me séparaient d'elle, n'habita jamais son âme, doucement résignée au destin. Se reconnaîtra-t-elle seulement dans ces lignes, si ses yeux les lisent? Aura-t-elle un soupir de regret vers ces possibilités que nous conçûmes, à côté l'un de l'autre, autrefois, sans oser les définir, et qui restèrent imprécises et vaines, comme ces combinaisons de nuages où, sur la fin d'un jour d'été, on s'efforce de distinguer le plan d'une architecture?

Elle me plaît mieux ainsi, flottante dans le recul du souvenir. Car, si vague et générale, elle n'est plus que l'image même de ma jeunesse. Telles ces petites figures de terre que, sans autre souci que l'indication de l'âge et de la beauté de la race, les potiers de Tanagre modelèrent en séries anonymes. Auprès de l'urne funéraire, ils plaçaient ces statuettes délicieuses et fragiles; ils voulaient que le rêve subsistât à l'effacement de la forme qui en avait été le soutien. Dans cette pieuse pen-

sée d'artistes peut-être, ils ont formulé le symbole même de l'amour : le songe d'une beauté qui n'exista jamais, à propos d'un petit tas de cendres.

Et aussi bien se précisa-t-il, même une heure, entre la jeune fille et moi-même, ce vertige mystérieux qui oblige deux âmes à chercher l'une dans l'autre la paix d'un complément?

En y réfléchissant, je crois bien que nous fûmes seulement deux jeunesses qui se regardèrent et sourirent. Si, un instant, nous reflétâmes deux aspects de la même pensée, ce fut à la façon dont l'image, apparue dans l'eau, correspond au visage qui se penche sur le cristal liquide. Entre nous, il n'y avait pas de duperie, il y avait mirage, illusion ; j'étais peu de chose, elle n'était point.

Je me trompe. Déjà elle existait par un instinct de coquetterie dont, au moins une fois, j'avais souffert.

C'était à l'occasion d'un de ces bals qui, dans les villes de province, imposent une courte trêve aux méfiances de quartiers et de caste. Elle eut l'occasion de rencontrer là un jeune homme, mon aîné, qui ne l'approchait guère et qui s'était contenté, jusqu'à ce jour, de la saluer d'un peu loin dans les occasions indispensables. Ce fat était beau danseur et trop sûr de l'éclat de ses dents. Ses mérites s'arrêtaient là... En vérité, il me semble, que, aujourd'hui encore, je parle de lui avec une nuance de jalousie! Il s'arrangea pour accaparer celle que je croyais « mienne ». Elle eut la faiblesse ou l'astuce de ne point lui marquer, par quelques nuances de sévérité, que cette audace était déplaisante.

Moi, qui n'étais pas un bon danseur, je regardais tourner le couple avec une douleur froide. Dieu m'est témoin qu'entre cette jeune fille et moi, jamais ne s'était glissée cette sournoiserie dont les lecteurs de Daph-

nis et Chloé se régalent sous couleur d'innocence rustique. Mais à cette minute, je m'avisai que, seule entre les jeunes filles qui dansaient là, la « mienne » portait déjà dans les courbes de sa taille cette grâce de gorge qui est fleur de féminінité. Et du coup une souffrance aiguë me perça à la vue de mon rival qui, dans ses mains, tenait cette coupe de jeunesse où j'avais décidé qu'un jour je rafraîchirais ma soif.

Le matin de mon départ pour Paris, comme j'arrivais tout chargé de reproches, l'infidèle valseuse avait cru se racheter de sa félonie en me remettant son portrait. Mille fois je l'avais sollicité sans l'obtenir.

— Plus tard, disait-elle. Vous n'avez point besoin d'une image de moi puisque vous pouvez me voir quand cela vous plaît. Il vous faut réserver une consolation pour l'absence...

J'ai pensé depuis que son indulgence avait été, cette fois encore — ô femme ! —

moins profonde que sa coquetterie. Au moment où je partais pour ce lointain Paris qu'elle pressentait pavé d'occasions séduisantes, à son tour elle se prenait à trembler. Qui sait ?... Elle m'aima peut-être à cette suprême minute où son instinct l'avertit que je lui échapperais ?

Le petit portrait que je regarde conserve les traces d'une longue sincérité de dévotion. J'avais lu dans quelque journal qu'un habile homme avait trouvé une méthode pour colorier les photographies. On en disait merveille. Je me laissai prendre à cette séduction. J'apportai au barioleur ma chère image ; je demeurai bouche bée quand il me posa des questions de garde champêtre sur les couleurs respectives des yeux et des cheveux de ma bien-aimée. Je dus m'avouer que chez elle tout cela était imprécis. De ce doute sortirent trois strophes, les seules que j'aie rimées en ma vie. — Les dieux ne m'ont pas fait poète ! — Je les donne ici comme

un modèle d'une candeur qui risque de durer autant que moi :

Ni bleus, ni noirs, ni bruns, ni gris :
De tous les tons de sa palette,
L'Amour, un jour qu'il était gris,
Fit les yeux de cette coquette.

Ni blonds, ni bruns, ni roux, ni noirs,
Ne sont ses cheveux de déesse.
Et, lorsque devant ses miroirs
La belle enfant peigne sa tresse,

Un rire ni gai, ni moqueur
De sa lèvre s'envole et passe...
— Dis-nous, Ninon, quel est ton cœur ?...
— Ni vrai, ni faux... ni feu, ni glace...

Je ne suis pas sûr que j'aie jamais osé adresser cette belle poésie à la personne qui me l'avait inspirée. Mais, par une délicatesse d'amoureux, j'en avais enveloppé son portrait.

La main me trembla au moment d'enfermer dans le même portefeuille mes vers d'amour, le portrait de ma jeune coquette et le doux billet de ma nouvelle amie.

Je rouvris brusquement le petit carnet de maroquin pour regarder ma photographie peinte. Je pensai tout bas :

— Nous verrons bien si elle proteste !

Toute ma vie j'ai espéré le miracle comme le jeu d'un ressort naturel. J'aurais été si peu surpris de voir remuer les lèvres peintes sur la feuille glacée du portrait, qu'à cette minute décisive je fus froissé de leur immobilité.

Je me dis, avec une conviction bourrue, loyale suffisamment :

— Cela lui est bien égal !

Et je fus tout de bon choqué qu'elle ne s'insurgeât point contre la rivale que je lui présentais.

Elle pouvait supporter mon courroux après mon infidélité : elle était une jeune fille, et je n'étais, moi, qu'un adolescent.

Le jour où, craignant encore de la faire souffrir, j'étendis le bras pour l'écarter de moi, elle rit sans doute, la Vierge, de l'éclat

ironique des Génies, avec ces paroles de défi évaporées dans l'air :

— Ne t'acharne pas davantage... J'étais, sur ta route, une ombre vaine !...

CHAPITRE XI

LE CHEMIN D'UN CŒUR

Ce fut dans le grand jardin du Luxembourg — toute la vie, je l'aimerai pour la magie de verdures et de marbres dont il encadre ces chers souvenirs — que mon amie et moi nous causâmes une heure, en liberté, la première fois.

Bien sûr, nous n'étions pas venus là en tête à tête furtif. Elle m'avait invité à me joindre à la promenade de son fils, en ce jeudi de février, qui réchauffait la pépinière d'un rayon prématuré de printemps.

Enivrés par cette tiédeur d'haleine, les

enfants blonds et roses que des nourrices portent comme des bouquets, essayaient, sur le sol brusquement séché, leurs souliers blancs. Édouard était tout occupé des évolutions d'une flottille en miniature dont le courant d'air inclinait les voiles, du côté où un frisson de moire rompait la glace du bassin. Inquiète comme une poule couveuse de canards, Nanou avait quitté sa chaise pour surveiller « son fils ». Nul ne nous épiait. Et, autour de ma joie tremblante, entre les silences de notre innocente causerie, j'entendais chanter la joie complice des choses : le jet d'eau, qu'irrisait la lumière, la sève, qui montait aux branches des marronniers.

Elle me parlait comme si elle eût été l'être de faiblesse, et moi, l'être de raison dont elle attendait un conseil.

— Une mère, disait-elle, est bien inhabile à former le cœur d'un fils !... Elle ne résiste pas au désir de lui faire une âme

sensible, sonore, pour vibrer à l'unisson de tout ce qui tressaille en elle... Pauvres femmes que nous sommes ! Inconsciemment, nous travaillons à façonner un être, tout pareil à nous, alors que justement ce qui nous charme dans l'homme, c'est cette force intérieure qui subordonne la tendresse au vouloir.

Puis, s'interrompant, avec un sourire, — il m'enchante encore quand je l'évoque — elle demanda :

— Au moins, je ne vous ennuie pas trop avec mes bavardages de femme ? Les hommes, je le sais, préfèrent les causeries autour des idées ; ils nous abandonnent les radotages sur le sentiment. Nous leur donnons à railler avec nos appréhensions, nos pressentiments, tout ce que nous prétendons deviner au delà du cercle où les yeux de la raison distinguent... Et pourtant, ne riez pas de moi ! Je vais risquer une prédiction...

Elle me regarda en face, avec une espèce

d'ardeur qui me fit monter la rougeur aux joues :

— Vous serez, dit-elle, un de ces hommes de volonté... Vous trouverez votre pente comme l'eau, sans violence, mais avec une persistance infatigable... Bien des gens s'y tromperont. Car, chez vous, cette force sera enveloppée de beaucoup de politesse. Sans rien céder, vous voulez plaire... On vous aimera et l'on vous détestera... A la fin, vous vous imposerez. En tout cas, vous serez un homme.

De sa prophétie, je ne retenais que ce mot-là. Il m'enivrait comme un vin très fort : j'étais un homme pour Elle !

Jouait-elle avec moi le jeu de coquetterie où la femme la plus innocente naît experte ? Après ces audaces où elle me prenait le cœur aussi facilement que Don Juan conquérait ses paysannes, il parut que, tout de suite, elle s'effrayait de m'avoir donné une importance si virile. Pour sa propre sécurité, elle

me rabaissa à un enfantillage qui n'était plus de mon âge :

— Parfois, dit-elle, quand je venais voir Ned, pendant la récréation, j'ai lu de la mélancolie sur votre figure... Savez-vous ce qui vous manque?... Votre mère... Je n'ai point l'espoir de la remplacer près de vous.. mais, si vous voulez, je deviendrai votre confidente... Nous mettrons nos chagrins en commun, les petits sur les gros... Je connais la douleur de l'absence, l'inquiétude que cause la froideur de ceux qui vivent autour de nous!... Chaque être a besoin qu'on le gâte... Vous avez été choyé, autrefois?... Cela vous manque. Avez-vous chaud, seulement, dans votre lit?... Vous laisse-t-on changer vos bottines, quand vous rentrez du collège, en hiver, tout humide d'avoir foulé les feuilles mortes?... Je parlerai de cela aux religieuses de l'infirmerie... Elles vous ont bien soigné, quand vous aviez votre bronchite?...

Je l'écoutais dire avec une volupté désolée. Il m'était doux — dans les moelles, — qu'elle s'intéressât à toutes les misères de mon dépaysement, qu'elle lût dans mon âme, qu'elle tâtât mon pouls, qu'elle eût froid à mes pieds, brûlure à ma gorge. Mais cette suavité avait un envers d'amertume. Évidemment, pour mon « amie », je n'étais qu'un Édouard grandi. C'était le fantôme de ce que son fils serait demain, qu'elle considérait en moi, qu'elle câlinait avec des paroles maternelles, voilées d'une intangible coquetterie ? Mon chagrin était si fort que j'avais envie de sangloter à l'unisson du jet d'eau, dont les gouttes éparpillées faisait chavirer les voiles.

Nous quittâmes nos sièges pour circuler un peu sous les marronniers de la terrasse.

Insensiblement, nos pas nous avaient conduits vers cette Allée Médicis où, à la sortie des cours, les « Petites Veuves » venaient s'empiler sur les bancs, comme des oiseaux

des Iles. J'étais bizarrement fier de passer sous les yeux des « Petites Veuves » en conversation sentimentale avec mon « amie ».

Je pensais :

— Elles verront du reste que celle-ci n'est ni ma mère, ni ma sœur; elles comprendront que, si je détourne les yeux d'elles, chaque jour, quand je les frôle, ce n'est point par niaise pudibonderie de séminariste, mais parce que je ne puis aimer des femmes qui sont à tous, et parce que je mets du prix à l'offrande de mon cœur.

Sans doute, nous avions excité la curiosité de quelques-unes des « Petites Veuves », car mon « amie » qui marchait les yeux attachés à la terre, s'avisa soudain que nous étions cernés par d'effrontés regards.

— Où m'avez-vous conduite ? fit-elle d'un ton de reproche.

Puis tout de suite, se reprenant, pour prier avec une inquiétude qui n'était point jouée, elle murmura presque tendre :

— Dites-moi ?... Vous ne passez pas souvent par là ?... Jamais vous ne vous asseyez sur ces bancs ?...

— Elle est jalouse ! pensai-je un peu bien vite. Jalouse de moi !... On n'est pas jalouse d'un enfant ?...

Et, du haut des piédestaux, les Reines de France, raides dans leurs collerettes de pierre, me parurent répondre, avec leur expérience souveraine :

— Jalousie est levain d'amour...

Depuis, j'ai souvent pensé que l'intolérance des femmes régulières pour les Mimi Pinson leur enlève à mes yeux un charme. A travers leur sévérité je crois flairer un peu d'envie pour cette folle liberté qui est le seul privilège des « Petites Veuves »... Mais, ce soir-là, l'indignation de mon amie me fit boire une coupe d'hydromel :

Entre son fils, qui babillait comme un bouvreuil, et la vieille Nanou, qui, sans

lassitude, ressassait son chapelet de nourrice, parfois mon amie souffrait de ne pas sentir à côté de sa pensée le contrepoids d'une volonté virile.

Ce rêve que toutes les femmes ont caressé : vivre une vie d'homme, se décider, sans limites de pudeur ou de foi, elle le voyait sur le point de se faire vivant pour moi. Elle se penchait sur mon existence comme sur un livre dont le premier chapitre intéresse; plus clairement que moi-même elle percevait cette énergie qui émergeait des brumes de l'enfance et qui, demain, serait l'armature de l'homme.

Mais déjà, elle touchait à l'âge où, après avoir souhaité la domination virile, rêvé à ce héros qui vient du fond des songes, rayonnant comme le Chevalier du Cygne, fougueux comme le Maure de Venise, la femme se décide à trouver en soi-même un idéal qui n'est pas de la terre. J'entrais dans sa vie à

la seconde où il faut qu'après avoir demandé la femme donne; — à la minute où celle qui voulut être protégée, aspire à défendre; — à l'heure où la maternité et l'amour se fondent pour former cet amalgame unique dont nous faisons des coupes à boire des larmes.

Si j'étais venu à elle avec l'assurance de l'homme conscient de sa domination, préoccupé d'obtenir comme un gage cette preuve qui, dans les plus pures tendresses, est la finale rançon du désir, elle se serait effrayée à mon approche. Jamais mes mains ne l'auraient touchée, jamais ses lèvres n'auraient prononcé mon nom avec la divine douceur.

Mais j'apparaissais comme un enfant dont on n'avait pas de défiance, comme un grand fils dont la mère était loin, comme une âme en détresse que l'on pouvait secourir.

Devant elle, je n'étais que respect et ignorance, tendresse sans calcul, pureté sans

ombre, amour sans désir. Et cette parfaite vertueuse me laissa entrer en son cœur, — à voix basse, mes yeux baissés, — ainsi que dans une chapelle.

CHAPITRE XII

MON AMI JEAN

Je ne saurais tarder davantage à nommer dans ces Mémoires celui qui fut mon premier ami.

Rappelez-vous comme vous avez aimé le vôtre, le confident de votre dix-septième année, le seul être devant qui vous osiez mettre à nu votre âme encore pétrie avec des moitiés d'enfant et des moitiés d'homme?

« Vis avec tes amis du jour, dit le sage Plutarque, comme s'ils devaient être tes ennemis du lendemain. »

Il y a une époque de la vie où cette fleur

mélancolique d'expérience répugne comme de la ciguë présentée par la main du bourreau.

Cet ami qui, avec nous, pas à pas parcourra les étapes de l'adolescence, nous le choisissons seul; rarement, parmi les camarades du collège; jamais dans les rangs des compagnons que notre père et notre mère donnèrent de bonne heure à nos jeux. Ce serait pourtant une injustice de noter ce parti pris des adolescents comme un instinct de fronde : sans doute, un jeune homme de dix-sept ans est capable de goûter dans l'opposition systématique un charme de révolte; mais, je le crois, il ne fait pas effort, et suit seulement sa pente, quand il cède à l'attrait d'une camaraderie que son père eût écartée de lui.

D'une génération à l'autre, les goûts se reposent, les répulsions s'atténuent. Un peu d'irrévérence loge volontiers chez le fils du dévot; le prodigue engendre un avare;

le casanier, un coureur des bois. Ainsi, au profit du Monde, se rétablit cet équilibre que chaque individu rompt un instant pour peu qu'il ait du relief. Et, vers la Vie Meilleure, l'Humanité progresse — comme une frégate qui, en roulant d'une joue sur l'autre, avance vers le port.

Il s'appelait Jean. Tout de suite je l'avais aimé pour ses allures de fierté. Dans le règlement de l'école, il choisissait ce qu'il estimait juste; il négligeait le reste. On avait noté que nous tournions, tout en causant, dans la cour, lui, les mains derrière le dos, moi, exubérant de paroles, heureux de me soulager l'âme. On avait jeté des coups d'œil obliques à notre « amitié particulière » ; on avait fini par l'interpeller avec un froncement de sourcil.

Il avait répondu non sans hauteur :

— Vous ne prétendez pas que nous jouions aux barres, comme des écoliers ?

Il était à la veille de passer l'examen qui

devait lui ouvrir les portes de la Faculté et le faire libre. On ne voulait pas que, dès ce jour, il rompît avec nos Directeurs. On ne nous inquiéta plus.

— Nous reprendrons ces causeries, m'avait-il dit avec un dédain qui sentait sa race, quand je serai installé dans ma chambre, au Quartier Latin. Alors personne ne nous dérangera plus. Tu pourras suspendre ta pipe à mon râtelier et venir la fumer, tous les jeudis, si c'est ton plaisir.

Il nous avait quittés et je n'avais plus reçu de ses nouvelles. Occupé moi-même par ma nouvelle tendresse, je n'avais pas souffert de son oubli. Toute mon amitié pour lui se réveilla à la réception du petit billet qui m'invitait à venir partager un prochain dimanche la « côtelette de la liberté ».

Je n'eus garde de manquer à ce rendez-vous.

Mon ami m'attendait dans le salon de l'hôtel. Renversé dans un fauteuil à bascule,

il était tout couvert de journaux rédigés en plusieurs langues, et la politique que nous suivions alors en Extrême-Orient lui barrait le front d'une ride de souci. Il me consulta sur ces maladresses. J'eus honte de m'apercevoir que, tandis que je boitais en vers latins, que je rêvais mélancoliquement à la mère de Ned, d'autres jeunes hommes, à peine plus âgés que moi, portaient déjà, comme un fardeau volontaire, le poids des responsabilités publiques.

A table, entre deux bouteilles de vin dont les toiles d'araignées étaient peut-être bien aussi artificielles que les préoccupations de mon ami Jean, la conversation prit un tour plus enjoué. Elle nous paraissait à l'un comme à l'autre exceptionnellement brillante, et nous étions secrètement au regret qu'elle eût le garçon pour unique témoin. Les personnes, qui en même temps que nous déjeunaient dans la grande salle, servaient de cible à nos lazzis. Elles nous semblaient appartenir

à une humanité inférieure. Elles avaient été créées et mises au monde pour servir de têtes de Turc à des sujets d'intelligence supérieure « affranchis » comme nous croyions l'être.

Quand la stupidité de ces malheureux — qui peut-être n'était que bonhomie— nous arrivait enchâssée dans quelque banalité de causerie, nous étouffions le fou rire en levant nos verres. Notre bonne humeur croissait à chaque épreuve, de sorte que nous montâmes à la chambre de Jean avec des jambes un peu lourdes.

Certes, le soleil et la poussière avaient décoloré les tentures de ce petit réduit jusqu'à des tonalités de vinasse ; sous nos talons, le pavé était inégal, et mon ami Jean n'avait pas eu le loisir de répandre de sa main les innombrables encriers qui maculaient les sofas, les rideaux, le tapis... Pourtant, il me sembla que j'entrais dans un paradis défendu. La désinvolture avec

laquelle je me jetai dans un voltaire sauva mon amour-propre, et dissimula fort à propos mon admiration d'écolier qui tirait sa chaîne.

Jean était décidé à me pousser jusqu'au respect. D'un râtelier sculpté, il détacha une pipe en terre, encore neuve, que, tout en parlant, il bourra avec l'habileté distraite d'un fumeur consommé. J'en étais aux cigarettes qui tirent bien et enveloppent de paille de riz quelques cheveux d'or. Cependant je ne laissai paraître aucun étonnement puéril devant cette manifestation de virilité incontestable.

— J'ai mes habitudes, dis-je, en tirant de ma poche un humble paquet du Levant dont, par précaution, je m'étais muni.

Puis, afin de couper court, j'avisai sur la cheminée une photographie de femme que Jean avait installée à la place d'honneur. Et je demandai en la montrant du doigt :

— Tiens... *Elle* est de tes amies ?

Elle, c'était une comédienne, aujourd'hui, un peu fanée, dont tous les collégiens d'alors connaissaient le nom et qui emplissait les vitrines des grands boulevards de ses décolletages hardis.

Comme je retournais ce portrait entre mes doigts, j'aperçus au verso une dédicace. C'était l'écriture déguisée de Jean.

J'interrogeai mon ami du regard.

Il dit avec un sourire forcé :

— Une excellente plaisanterie ! C'est moi qui ai griffonné cette dédicace... Il s'agissait d'ébouriffer deux dévots de province, ma sœur et mon beau-frère, qui, la semaine passée, sont venus me faire visite...

J'avais trop de goût pour ne pas me contenter de cette explication. Jean m'en récompensa en ouvrant un cahier où, d'une main enthousiaste, il copiait des extraits de ses poètes favoris.

C'était, pour lors, Musset qui tenait la corde. Non pas le Musset de *l'Espoir en*

Dieu, mais celui des comédies, le magicien de *Marianne* et du *Chancelier*. Jean avait choisi ce monologue du troisième acte où Fortunio, assis sur l'herbe, analyse la perfidie de Jacqueline et sa propre candeur :

« Elle voit que je souffre et elle ne pense qu'à en profiter ! Elle me trouve sur ses traces, l'amour dans le cœur, le désir dans les yeux, jeune et ardent prêt à mourir pour elle, et, lorsqu'elle me sourit et me dit qu'elle m'aime, c'est un calcul, rien de plus ! Rien, rien de vrai dans ce sourire, dans cette main qui m'effleure la main, dans ce son de voix qui m'enivre ! O Dieu juste ! S'il en est ainsi, à quel monstre ai-je donc affaire et dans quel abîme suis-je tombé ! »

Jean s'arrêta sur cette apostrophe pour replacer sa pipe entre ses lèvres. Il lança vers le plafond une spirale épaisse, puis, posant le cahier sous son coude, il me demanda :

— Trouves-tu que je l'imite bien ?

— Qui donc ?

— Delaunay...

Et, de nouveau, par son nez, il fit passer la phrase qu'il venait de déclamer :

« — ... Dans cette main qui m'effleure la main... »

Je dus confesser que je n'avais pas encore mis les pieds à la Comédie. Jean me considéra avec une commisération sincère.

— C'est vrai ! dit-il. Tu es encore prisonnier !

Puis, se levant, et appuyant son bras pesamment, paternellement, sur mon épaule il ajouta :

— Du moins, es-tu à l'abri de certaines épreuves...

Il ne s'expliqua pas davantage sur ce sujet délicat, mais j'en conclus qu'il faisait une amère allusion à l'indifférence de cette comédienne dont je voyais là le portrait.

J'étais plus heureux dans mes amours

pourtant, je quittai Jean avec mélancolie sans en aborder la confidence.

Qu'est-ce donc qui me faisait triste ?

Le regret de retourner à ma prison après ce coup d'œil jeté sur la vie libre ? — ou l'écho de la plainte de Fortunio :

« Elle me sourit et me dit qu'elle m'aime... Si c'était un calcul et rien de plus ?... »

CHAPITRE XIII

LES SECONDES MÈRES

« ... Je serai pour vous une seconde mère... »

Je viens de relire cette promesse au bas d'une des lettres que mon amie m'envoya, un matin, par les mains de son fils. J'ai gardé pieusement ce petit trésor d'innocents billets, car il fait partie de l'histoire de mon âme. Beaucoup de pensées qui, à cette heure, me sont habituelles, ont leur origine, pure ou troublée, dans ces émotions de jeunesse.

Pourtant, il m'est difficile de ressusciter

les impressions que provoquèrent en moi ces mots surprenants :

« ... Je serai pour vous une seconde mère... »

Avais-je donc jamais laissé voir à mon amie que ma vraie mère ne me suffisait plus ? Lui avais-je indiqué qu'à des états d'esprit et de cœur tout nouveaux, il me fallait une confidente nouvelle ?

Jamais je n'avais abordé, avec la mère de Ned, ce chapitre délicat. Bien au contraire, si elle m'avait permis de nommer l'objet de mes tremblantes aspirations j'aurais affirmé :

— Ce n'est pas une seconde mère, que je veux...

Par contre, Elle avait besoin d'un « second fils » ; et avec cette ténacité qui est au fond des femmes, qui (dans le dévouement, d'apparence le plus complet,) les porte à nous faire le bien qu'elles rêvent, au lieu de nous secourir comme nous aimerions à être assistés, mon amie me proposait d'être

pour moi une autre mère, parce qu'il lui était doux de trouver en moi un autre enfant.

J'entends bien que des femmes, qui se croient à l'abri de toutes les surprises du cœur, jugeront cette entreprise avec sévérité.

Elles diront :

— Un second fils ? Pourquoi faire ? Est-ce qu'elle n'en avait pas un ?... Ce petit Ned que vous nous avez peint comme une créature charmante ? Cet enfant lui mettait les bras au cou, pour elle il représentait l'image du mari absent ; il était le gage d'un amour honnête. La nature sait ce qu'elle fait quand elle n'a pas permis qu'une femme de trente ans eût un fils de dix-huit ! L'amour maternel est un sentiment, l'amour en est un autre. Entre les deux, il y a un fossé : le bon sens, la pudeur défendent que ces rives de tendresse soient reliées l'une avec l'autre.

Celles qui pensent ainsi n'ont pas été des jeunes filles romanesques. Il ne faut pas dire : « Tant mieux ! » En ce monde, où l'estime des réalités les plus basses finit par s'imposer à tant de cœurs, que deviendrions-nous, si le beau feu du rêve n'était pas entretenu par ces mystérieuses vestales qui vivent du culte de la lumière, qui aperçoivent des formes divines dans les contours de la fumée, qui, au cœur des ténèbres, à la minute où la cendre envahit le foyer, s'agenouillent, fraîches et blanches, pour relever la flamme avec leurs souffles chastes ?

Bien des fois, dans ces galeries d'exposition où les femmes et les jeunes filles d'aujourd'hui envoient si volontiers des portraits et des bustes d'hommes, je me suis arrêté devant ces figures, modelées dans la terre ou dans la cire, par des femmes artistes qui livrent leur rêve. Toujours j'ai été frappé de l'impuissance où est la femme à saisir le caractère individuel d'un homme. A propos

du modèle qui est sous ses yeux, elle se forge un songe : c'est une créature chimérique qu'elle sculpte ou qu'elle peint. Et ceci est instructif : tous ces rêves de femmes portraitistes se ressemblent. Tous ces hommes peints par des femmes et des filles ont, entre soi, un air de consanguinité ; ils ne sont que les reflets d'un idéal commun à toutes les femmes, à toutes les jeunes filles qui rêvent. C'est un divin héros qui unit en sa personne la grâce avec la force. En lui, il y a de la langueur du ténor et de l'énergie musclée du toréro. Il ressemble à don Juan et à l'archange Gabriel ; il réconcilie le ciel avec l'enfer ; il est tendre et il est fort ; il est doux et il est cruel ; il est sultan et il est esclave, — surtout il est irréel. Il assemble en lui des disparates, il est un effort de l'âme féminine vers l'Absolu.

Qu'arrive-t-il de ces jeunes filles (artistes ou non, elles se forment les mêmes songes), quand le mariage vient à les faire compagnes

des hommes qu'elles avaient idéalisés, parés de toutes les richesses de leurs imaginations?

Quelle chute le jour où elle les voient réduits à leur taille réelle, où il leur faut s'avouer que devant soi elles n'ont ni Gabriel, ni don Juan, mais des hommes de chair et d'os, qui sont bons et qui sont méchants, tour à tour, avec médiocrité, selon leurs forces humaines et les provocations du destin.

Oh! comme les femmes devraient nous faire pitié à cette minute! La meilleure bat de l'aile et, aux barreaux de la cage, se froisse comme un oiseau blessé. Traitez-la doucement dans cette épreuve. C'est du regret du ciel qu'elle souffre. Son bonheur et le vôtre dépendent de la tendresse avec laquelle vous lui faciliterez ce passage du plein vol à la captivité de volière, du songe à vous.

Avait-il jamais compris ces délicatesses, ce père de Ned dont j'avais vu le portrait

dans la maison de mon amie et qui, du haut de son petit rabat blanc, dans les plis de sa robe de magistrat, semblait juger les hommes et les choses avec une rigidité janséniste ?

Il y avait de la crainte dans le regard d'admiration voulue que, parfois, mon amie élevait vers ses yeux sévères. Tendre et romanesque comme je l'ai connue, je me demande quel rêve elle avait bien pu former, au temps de ses fiançailles, à propos de cet homme austère qui, sur toute sa personne, portait le sceau de la Loi.

Sans doute, — les jeunes filles ont tant d'imagination, — il lui était apparu sous les traits d'un moderne chevalier qui avait voué sa vie bienfaisante au triomphe de la Justice. Elle se l'était représenté défenseur des pauvres, des orphelins, des veuves, attaquant le mensonge en face... Quelle déception, quand elle avait vu que c'était le « Droit », et non la Justice, qui était l'idéal

de son mari! Il avait dû la bannir en souriant de son arsenal de procédure.

Un jour, dans le bois de Meudon, je vis avec la mère de Ned un liseron qui avait essayé de grimper autour d'un hêtre. Mais le soutien était trop fort, trop haut pour son enveloppement. Au premier tour d'écorce, la plante s'était découragée. Devant sa déception, mon amie eut une de ces secondes d'émotion qui découvrent la détresse d'une âme. Et, à voix basse, elle murmura :

— J'ai connu une personne qui a eu le destin de ce petit liseron...

A la minute où je la rencontrai, elle avait renoncé à s'appuyer sur cette force qui se dressait à côté d'elle, sans crainte des orages. Incapable d'atteindre ces hauteurs, elle ne voulait pas non plus ramper sur la terre. Pour rendre de l'essor à son rêve, elle imagina de découvrir, à côté d'elle, une créature humaine à qui, — faible comme elle était, — elle pût cependant servir de support.

Ned, qu'elle couvait, ne lui fournissait pas l'occasion de s'attrister à deux sur les déceptions du sentiment. Il n'avait encore que des joies, des désirs, des inquiétudes d'enfant, — rien d'illimité.

Moi, je naissais à la vie d'amour et, quand il est pur, un cœur d'adolescent ressemble au cœur d'une jeune femme. Déjà, peut-être, elle prévoyait que mon destin serait pareil au sien, car tous ceux qui sont tendres connaîtront la même aventure. Du moins, elle serait là, pour me faciliter ce passage du songe à la réalité que personne n'avait adouci pour elle !

Vous étiez de bonne foi, chère amie, quand, au bas de la petite lettre qui m'arriva, toute froissée, dans la poche de votre fils, vous écriviez :

« Je serai pour vous une seconde mère... »

Il vous semblait que, par un miracle, nous nous étions rencontrés, vous et moi, deux créatures d'exception, dans un de ces carre-

fours de vie où des millions d'indifférents se bousculent. Et vous imaginiez une intervention divine dans ce fait que nous nous étions reconnus. Comme vous auriez été révoltée, à cette minute, si quelque philosophe des choses du cœur vous était venu dire avec ce sourire d'ironie qu'ils ont tous :

— Votre vertige ne fut pas un miracle, mais une loi.

— Eh quoi donc ! auriez-vous répondu. Une loi !... Une loi encore !...

Une loi. Et pourtant celle-là, mon amie, vous auriez eu tort de la maudire. Car de toutes les fatalités dont la femme porte le fardeau dans l'amour, celle-ci peut-être est la plus divine qui fait sa souffrance féconde. Vous vouliez ressusciter vos rêves agonisants au profit de celui que vous commenciez d'aimer afin de lui épargner de la douleur.

CHAPITRE XIV

UNE SOTTISE

Mon amie et moi, nous étions devenus jaloux — tous les deux : elle, de cette jeune fille dont j'ai déjà parlé ; moi, de son mari.

Vous direz :

— Jalouse d'une ombre ?... jaloux d'un rival qui jugeait des hommes jaunes au delà des mers ?...

Je n'avais point tort ; car si cet adversaire, coiffé d'une toque de magistrat, ressemblait plus à la Loi du Devoir qu'à l'Idéal Époux, il devait m'écraser, un jour, du poids de son

droit. Et moi-même, si vraiment je n'avais pas une pensée qui ne fût à mon amie, je lui donnai pourtant, par inconséquence juvénile, au moins une occasion de souffrir.

Un beau jeudi de février, vers quatre heures, nous traversions, bras dessus, bras dessous, le jardin des Tuileries. En effet, elle avait pris confiance. Et s'il arrivait que Ned préférât garder la chambre pour jouer avec ses soldats de plomb, elle disait très bien, la première :

— Soit ! tu ne sortiras pas... Mais il faut que mon grand fils prenne l'air... Il passe toute sa semaine penché sur des livres !...

Le « grand fils » ne protestait point.

Nous sortions d'ordinaire à la chute du jour et nous avions du goût pour les endroits vides.

Jamais, ni elle ni moi, n'avions pensé tout haut :

— A cette heure-là, on est plus libre. Les gens ne vous reconnaissent point...

C'était d'instinct que nous cherchions la solitude et la pénombre. Le spectacle du monde devient vite blessant à ceux qui découvrent un univers dans leurs cœurs.

Ce jour que j'ai dit, il y avait dans l'air une espérance de printemps, cette douceur qui fait croire que, soudain, la terre va se boursoufler et les feuilles, comme dans une féerie, jaillir au bout des branches. Mais les arbres étaient encore rigides, bien gris, si dénudés, sur le ciel rose, que, de la terrasse, à travers leurs branches sans oiseaux, nous apercevions les maisons de la rue de Rivoli.

— Venez par là, lui dis-je, j'ai quelque chose à vous montrer.

Elle céda, car, bien que toujours mon bras fût placé sous le sien, c'était moi qui la conduisais.

Au troisième étage, au-dessus des arcades, je lui montrai une fenêtre :

— Aux dernières vacances, lui dis-je, j'ai passé par ici avec ma mère. Nous nous

sommes arrêtés devant cette éclaircie d'arbres ; elle m'a désigné la maison que je vous montre ; elle m'a dit : « La chambre qui est là, derrière, a été la mienne lorsque j'avais le même âge que toi. Quand tu seras seul, dans ce grand Paris, ne passe jamais sous cette fenêtre par où ta mère a regardé le monde avec les yeux de sa jeunesse, sans que ton cœur se souvienne, et sans que ta pensée la visite. » Le soir de septembre où je recueillis cette parole-là, la sensation de l'abandon s'abattit soudain sur mon cœur, si lourde, que je fus sur le point de répondre : « Ma chère maman, ne me laisse point à Paris, ramène-moi avec toi !... Je renonce à mes rêves... » Jamais, depuis, je n'avais passé sous cette fenêtre sans lever vers elle un regard qui se troublait... D'où vient qu'aujourd'hui je lui souris ?... C'est sans doute parce que vous êtes là !... Et voici que je n'ai plus froid, que je n'ai plus peur... Je distingue le printemps sous cette terre

encore gelée... Si au temps où, par cette fenêtre de sa jeunesse, ma mère regardait passer les apparences de la vie, elle avait aperçu de là-haut ce couple que nous sommes, croyez-vous qu'elle aurait souri ?

C'était la première fois que j'interrogeais ma « seconde mère » sur la jalousie que l'autre, la première, la vraie, pouvait bien ressentir, en trouvant si souvent, dans les lettres que lui écrivait son fils, une préoccupation qui le détachait d'elle.

Il y a sans doute une merveilleuse diplomatie dans la spontanéité d'une femme amoureuse. Celle-ci trouva moyen de répondre sans répondre, par un mouvement de grâce qui devait calmer mon scrupule.

— J'ai souvent pensé, dit-elle, que vous devriez porter sur vous les images de votre mère et de votre père. Quelle protection de saints vaut, pour un cœur filial, la présence de ces chers visages toujours à portée du regard ? Jamais je ne vous ai donné rien.

Je veux que vous teniez de moi ce petit porte-cartes ; il ne vous quittera plus. A travers les tentations de la route, il vous sera un passeport victorieux.

Elle n'était point riche, pourtant elle savait où l'on trouvait toutes les choses rares. Du côté de la place Vendôme, elle me conduisit chez un marchand de maroquineries qui, en ce temps-là, avait les faveurs des élégants.

Elle demanda :

— Je veux un porte-cartes... pour trois photographies...

J'étais debout, devant le comptoir, à côté d'elle, et, sans respect de l'assistance, sur ce mot de « trois », je saisis sa main et je la serrai.

Quand nous fûmes dans la rue, avec notre emplette soigneusement enveloppée dans un papier de soie, je ne cédai point à l'irrésistible envie d'élever jusqu'à mes lèvres ses doigts que je tenais emprisonnés.

— Ainsi, lui dis-je, je l'aurai cette chère photographie de mon amie que toujours elle

m'a refusée! Sa vue m'aidera à prendre patience pendant les longues heures que je passe loin d'elle!

Elle secoua sa tête charmante.

— Non, dit-elle. La troisième place restera longtemps vide... jusqu'au jour...

— Achevez!...

— ... Jusqu'au jour où le destin me séparera de vous!...

Mon cœur se serra à crier.

Je dis :

— Pourquoi gâchez-vous mon bonheur?... Je ne soupçonnais point qu'on eut tant de joie à recevoir un don de la main qu'on aime...

Le plaisir enfantin d'installer dans ce beau porte-cartes en cuir de Russie les très chers portraits de mon père et de ma mère, me fut, dès le soir, une distraction au chagrin que mon amie m'avait causé. Mais, chaque fois que pour satisfaire la dévotion de mon cœur j'étalais ma relique, cette case vide me

blessait davantage. Je soupçonne aujourd'hui que, par cet artifice, elle avait voulu m'imposer cette constante pensée !

— Un jour, elle partira... Je ne la verrai plus...

J'étais trop jeune pour mêler une si mélancolique inquiétude à la joie présente que j'avais de la voir. Peut-être j'étais trop naïvement amoureux pour imaginer qu'une force humaine interviendrait jamais pour nous séparer l'un de l'autre. Très vite, — et je m'en accuse humblement devant le souvenir de la chère disparue, — la case vide de mon porte-cartes ne m'offensa plus que comme un péché contre la symétrie.

Si bien que, un soir, je sortis de ma boîte à secrets la photographie de cette jeune fille inconstante, dont j'avais fait colorier le portrait par un artiste ingénieux. Je le glissai dans la case inoccupée. Je me dis, avec une perversité très inconsciente, mais digne de Valmont :

— Elle fera bien là... *en attendant*...

Plus je réfléchis à cette erreur de délicatesse sentimentale, plus elle m'apparaît comme un symbole très exact du réel état de mon cœur à cette époque de ma vie. Sûrement, les images de mon père et de ma mère y étaient gravées avec tous les souvenirs de l'enfance, qui leur faisaient un cadre, et qui les éclairaient d'une lumière précieuse. Entre eux, il y avait une case à louer où, tour à tour, et presque indifféremment, je pouvais enchâsser le portrait d'une jeune fille et celui d'une «seconde mère». L'une et l'autre n'en étaient que des locataires de passage. L'heure n'était pas encore venue où le choix conscient de l'amour emplirait définitivement ce vide.

Le mal n'aurait pas été grand, après tout, si la Providence, qui voulait me punir, n'eût fait tomber le porte-cartes précisément entre les mains de mon amie.

Jamais je n'avais aperçu sur son visage un

signe de fâcherie. Il semblait qu'à ma vue elle sourît naturellement, parce que ses yeux me rencontraient. Et sa voix faisait comme son regard : elle s'adoucissait, elle voulait câliner.

La dureté inconnue de ses yeux et de sa bouche me troubla.

Je murmurai :

— C'est un enfantillage... Je ne tiens pas du tout à ce portrait... Voulez-vous que je l'enlève?... que je le déchire?...

Elle dit fièrement :

— Je ne vous demande pas de me le sacrifier !...

Puis, avec une nuance de mépris, elle répéta :

— L'enlever... le déchirer... cela vous ressemble bien !

Valmont eût été ravi de la voir si sûrement atteinte. Moi, j'avais été malicieux sans malice. Je me désespérai de penser que je l'avais blessée jusqu'à la rendre cruelle.

Je crois bien que j'en pleurai sur ses mains. En tout cas, le soir, j'en rougis dans mon lit.

J'avais reçu un coup dont je ne me remettais pas. Elle avait dit :

— « Cela vous ressemble... » comme si elle s'était attendue à cette trahison, comme si d'autres négligences de tendresse l'avaient déjà blessée !

— Hélas ! pensais-je, il n'est donc plus intact entre nous, ce trésor d'illusions qui, à ses yeux, m'enrichissait, l'empêchait d'apercevoir les ombres de mon visage ?

Les nervosités, les secrètes délicatesses de la femme s'étaient révélées tout d'un coup. J'étais plongé dans la stupeur d'un cavalier sans expérience qui s'est laissé prendre à l'apparente douceur d'une bête de sang, et qui, au premier changement de pied, roule à terre.

CHAPITRE XV

JALOUSIE PITOYABLE.

S'il est vrai que la jalousie est un empoisonnement du sang, un vertige du cerveau, une maladie comme une autre, elle évolue de façons bien différentes ! Rappelons avec exactitude la nature de mon cas :

Nous avions donc, moi, dix-sept ans, et mon amie trente à peu près. Son mari était séparé d'elle par des milliers de lieues. J'avais l'intuition qu'elle le respectait et le craignait, plus qu'elle n'avait vers lui d'entraînement de tendresse... Et pourtant j'étais jaloux des lettres que mon amie lui écrivait.

Quand les gens sont si loin, au delà des mers, il ne suffit plus, pour qu'une lettre arrive à bon port, de la jeter à la boîte. Il convient de se préoccuper des courriers, des paquebots qui vont « *viâ* par-ci... *viâ* par-là... », d'interroger les journaux; enfin, d'avoir les yeux fixés sans cesse sur cet invisible point du monde où l'absent respire et pense à nous.

Mon amie, qui faisait tant de concessions à mes tendres caprices, me sacrifiait impitoyablement à cette nécessité d'écrire à son mari aux dates fixes. Cela passait avant tout. Avant moi.

Que pouvait-elle donc mettre dans ces lettres si volumineuses, si fiévreusement écrites?

Si elle y racontait sa vie, elle y parlait de moi. Avec quelle figure me dépeignait-elle à ce mari inquiet? Je craignais d'être, entre eux, l'occasion d'un redoublement de tendresse : de la part de l'exilé qui, sans doute,

devait flairer le péril ; de sa part à elle, que je sentais trop fine pour ne point masquer d'amour sa défaillance d'amour.

Ma pensée les suivait, ces lettres de mon amie, depuis le moment où elles étaient sorties de ses mains, jusqu'à la minute où son mari les décachetait avec une impatience fiévreuse. Pour elles, en route, je souhaitais le naufrage, les abordages, les cambuses qui éclatent, les incendies tragiques de la mer.

Sans doute, lui aussi, le long des pages, il baisait le frôlement adoré de ses doigts ; il lisait, il relisait, il se nourrissait de ces lettres comme de pain ; d'un paquebot à l'autre, il les conservait pliées sur son cœur.

Je ne me disais point :

— Il a le droit...

Mais :

— Il me vole !

Un jeudi d'avril, nous étions réunis tous

les quatre dans le jardin du Luxembourg; je veux dire elle, moi, son fils et sa vieille nourrice. Nous regardions l'enfant courir après son cerceau. Soudain, je lui demandai :

— Si nous allions finir cette journée à la campagne, dans les bois?... La gare est proche... Cela fera du bien à Ned...

Elle semblait tentée :

— Mais, dit-elle, j'ai promis à de vieux parents que j'irais les visiter vers cinq heures...

— Vous leur enverrez un télégramme pour vous excuser...

Nous entrâmes tous quatre dans le bureau de poste. Sa dépêche était déjà lancée, quand, au-dessus du guichet, un avis imprimé en grosses lettres attira ses regards. Elle poussa un cri : le départ du courrier d'Indo-Chine était avancé de vingt-quatre heures.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle... nous ne pouvons pas partir pour cette promenade...

Il faut que je rentre... que j'écrive à mon mari...

Je la regardai.

Elle céda.

Je ne crois point que dans toute la durée de notre tendresse elle m'ait fait une concession qui lui ait tant coûté. Sûrement, à la minute où elle télégraphiait à ses vieux parents un de ces mensonges bien attifés dont toute femme qui aime est adroite habilleuse, elle considéra comme un avertissement d'en haut cet avis qui la rappelait au devoir. Et pourtant, elle passa outre.

J'aurais dû profiter de la première obscurité de tunnel, de la joie que Ned avait à regarder par la fenêtre, de la simplicité de la bonne Nanou, pour me jeter sur les mains de mon amie et pour les couvrir de baisers. Je n'y pensai pas. Je lui en voulais un peu. Moi, à elle !

Immédiatement, j'avais éprouvé une pitié irrésistible, immense, pour ce mari qu'elle

venait de sacrifier, qui, à l'arrivée du bateau, accourrait pour chercher sa lettre, qui ne recevrait rien et qui s'en retournerait avec l'inquiétude. Je sentais la jalousie passer de mon cœur dans ce cœur. Et plus il semblait que j'aurais dû éprouver de joie de mon triomphe, plus j'avais de chagrin à songer qu'il faisait un malheureux.

J'entends bien qu'une telle pitié semblera à beaucoup de gens monstrueuse.

Les femmes vont dire :

— Voilà bien les hommes! On leur sacrifie ce qu'on a de plus cher, ce qu'ils considéraient comme un obstacle à leur bonheur, et, dans la minute même où on se fait une si cruelle violence, ils cessent d'être amants, ils redeviennent seulement un homme, le premier venu, l'associé de celui qu'on trompe! On leur donnait sa place, ils se mettent à la sienne. Les liens de maçonnerie qui les unissent entre eux contre nous, sont si forts, que, lorsqu'on préfère l'un d'eux,

celui-là même songe tout d'abord au tort qu'en le distinguant nous faisons à son rival.

D'autre part, les Chevaliers de la Liaison Dangereuse refuseront de croire à la sincérité de mon étonnement :

— Comme si vous ne saviez pas, diront-ils, que pour un raffiné, l'amour n'est qu'un jeu de malice ! Ce qui nous attire dans le vertige qu'une femme a pour nous, c'est la facilité qu'elle nous offre de la faire souffrir. Tout le beau de la passion disparaît si les amants sont heureux. Après la joie de voir que celle-ci avait eu de la souffrance à vous céder, vous ne pouviez plus accroître votre plaisir qu'en lui démontrant l'inanité de son sacrifice.

Enfin, les amateurs pratiques du dénouement de l'instinct, ceux qui trouvent que le meilleur chemin de l'amour est le plus court vers le don anonyme que la femme fait de soi-même, hausseront les épaules :

— Votre pitoyable jalousie prouve seule-

ment, mon cher monsieur, *que vous ne désiriez pas réellement* cette femme. Allez voir si un beau cerf qui vient d'ensanglanter ses cornes dans le flanc d'un rival, s'arrête à pleurer sur le vaincu? Il ne prend même pas le loisir de lécher ses propres blessures. Il est victorieux : il profite.

Ces impitoyables se considèrent assurément comme les parangons de l'amour. Ils raillent la cruauté morale des raffinés, sans s'aviser que la leur, pour être brutale et toute physique, n'en est pas moins perverse. Ils parlent de désirs et de victoire; ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont incapables de se hausser au-dessus du plaisir et de l'amour propre. Si, dans un premier choc où l'on n'a pas le temps de se reconnaître, leur décision fait un instant illusion à leurs amantes, avec quelle mélancolie ces femmes abusées ne rédigeront-elles point le second chapitre du roman ?

Je l'avouerai donc : aujourd'hui que mon

adolescence est loin et qu'entre ces naïvetés et ma présente sagesse, j'ai connu d'autres jalousies plus viriles et, sans doute, trop justifiées, la pitié du premier jour a persisté longtemps chez moi pour ceux que je voyais tomber dans le tourment dont on venait de me faire sortir. Acteur de la tragédie, j'en demeurais, par certains côtés, le spectateur. Une de mes mains a toujours été prête à panser les blessures que l'autre avait faite à un adversaire digne d'estime. Est-ce niaiserie incurable ou chevalerie ? Est-ce dédain de l'amour ou prodigieuse estime de ses douceurs ? Laissez-moi faire le choix qui m'est le plus doux.

Choix viril, — quoi que vous en décidiez, — car, sur ce chapitre, je n'espère pas plus convaincre les femmes de notre temps qu'avec ma mélancolie je ne consolai la mère de Ned de m'avoir sacrifié le devoir. Qu'il s'agisse de joies ou de larmes, de brutalités ou de délicatesses, de jalousies ou de désirs,

il est écrit que les hommes et les femmes ne s'entendront sur rien dans l'amour.

Nous errâmes dans le bois de Chaville, tous quatre, avec des cœurs différents. La vieille Nanou, née aux lisières d'une forêt, était ravie de retrouver des arbres ; Ned découvrait le printemps.

Elle et moi, nous marchions un peu loin, derrière. Pourtant, je ne profitai pas des tournants du chemin. Ce n'était point le jour d'oser, car nos âmes étaient mal accordées. Tous les deux, nous lui reprochions l'oubli de son devoir, et, si elle souffrait de s'entendre condamnée dans sa conscience, quelle dut être sa déception, lorsqu'elle sentit que ce jugement éveillait une approbation dans la mienne! Elle était plus brave que moi, et ce fut elle qui finit par prononcer la parole dont nous pouvions être soulagés :

— Cela prouve, dit-elle soudain, — comme si nos muettes pensées avaient dialogué au cours de cette triste promenade, que, — ni

vous ni moi, nous ne sommes faits pour la tromperie...

J'aurais voulu protester. Il me semblait qu'elle m'accusait d'une insigne faiblesse.

Elle secoua la tête :

— Vous, pas plus que moi... Ne nous mentons pas !

CHAPITRE XVI

SON MARI

Où est l'amoureux, — je ne dis pas l'amant, — qui jamais n'a eu peur du mari de celle qu'il aimait ?

Je le sais, il court sur ce chapitre des mensonges qui s'habillent bien :

— Un amoureux qui a peur ?... Peur d'un mari !

Certainement. Car un mari, cela s'appelle tout d'abord « le droit », c'est-à-dire une force morale terrible, appuyée sur les gendarmes, les juges, l'opinion publique... Et cela s'appelle encore « le passé », c'est-à-dire

un secret qui, sur la nouvelle tendresse, pèse de tout le poids des œuvres commencées. Et cela s'appelle encore « les intérêts de la femme qu'on aime », toutes ces tyrannies du pain, du vêtement, du toit, dont ne se rit pas longtemps l'amour tout nu. Un mari, enfin, c'est le « mensonge nécessaire d'une femme adorée », son mensonge envers lui, son mensonge envers nous... N'y a-t-il pas dans tout cela de quoi frémir, au moins par contre-coup ? Les cavaliers les plus hardis vous diront qu'à cette minute où la peur, entrée par les yeux de leur monture, passe comme un éclair entre leurs genoux, il leur faut une seconde pour se rasseoir. De même, l'inquiétude de celle qu'on aime vous effraie. Sa subite pâleur pour un pas dans l'escalier, son angoisse pour un doigt qui a heurté la porte... Si jamais rien de tout cela ne vous a ému une seconde, croyez-moi, ce n'est point parce que vous étiez des modèles de

bravoure, c'est parce que vous ne l'aimiez pas.

Le mari de celle qui régna sur mon cœur aux jours de ma dix-septième année, ne pouvait pas venir nous troubler. Des semaines, des lieues de mer, le séparaient de nous. A supposer qu'un jour on manquât le courrier des mers d'Indo-Chine pour me consacrer une heure qui lui appartenait, il ne pouvait pas connaître l'occasion de cette négligence, si mon amie elle-même ne lui avouait pas son péché.

Elle le confessa et cela lui valut en réponse une lettre qu'elle me montra.

Les termes en subsistent dans ma mémoire, plus profondément gravés que tant de pages de moralistes qu'on me fit ânonner au collège. Oui, toutes les petites circonstances de cette lecture sont incrustées dans mon souvenir. Je sens la légère odeur d'éther qui flottait dans la chambre à coucher où elle était souffrante, allongée sur une chaise

longue et où j'entrais pour la première fois. Je vois le Christ janséniste, aux bras élevés au-dessus de la tête, dont l'ivoire jaunissait sur une croix de velours fané; j'entends le bruit que Ned faisait dans une pièce voisine en tapant des dominos sur une table; j'ai chaud de la tiédeur du feu que l'on avait rallumé auprès d'elle, à cause de la bise de mars.

— On dit, fit-elle en me tendant sa main très blanche, on dit que j'ai pris froid...

— Et on défend que vous vous fatiguiez à parler, gronda sévèrement la vieille Nanou.

— Ce ne sont pourtant pas, dit-elle dès que nous fûmes seuls, les giboulées qui m'ont donné la fièvre... Voilà ce qui m'a fait du mal.

De dessous un coussin, elle tira une lettre. Elle me la tendit.

— Lisez...

Je connaissais l'écriture. Mille fois, j'avais dû me rappeler aux plus élémentaires notions de la délicatesse pour résister au

désir de jeter à la dérobée un coup d'œil dans ces lettres que son mari lui écrivait. Cette fois, l'enveloppe me pesa dans la main comme une grosse pierre.

Je murmurai :

— Épargnez-moi ce supplice...

Mais elle voulait. Il fallut obéir.

Raisonnablement, sans excès de mots, l'absent disait la déception qu'il avait éprouvée en ne recevant pas à l'arrivée du paquebot ce message accoutumé qu'il nommait « sa manne ». Il avait hésité entre la certitude que la lettre avait dû se perdre et l'appréhension de quelque brusque malheur :

« Enfin, » disait-il, « dix jours plus tard, je l'ai reçue, cette lettre tant espérée! — par la voie anglaise. Faut-il vous avouer quelle ne m'a pas consolé ? »

« Ma chère fille... »

Tout le long de cette longue épître, il l'appelait ainsi, « ma chère fille », comme

pour souligner cette fragilité d'enfance, que j'aimais ainsi que le plus rare de tous les charmes et que lui, le mari, il considérait avec inquiétude.

« Ma chère fille, je devrais tout d'abord vous remercier de cette sincérité qui une fois de plus témoigne que vous n'êtes pas née pour les compromis de conscience où l'on voit tant de femmes se complaire. Je croirais vous manquer si je vous en louais. Mais vous n'avez plus l'âge où l'aveu d'une erreur l'efface entière, et ceci m'attriste : vous ne vous confessez pas seulement dans votre lettre, — à votre insu vous plaidez ! Vous voulez que ce soit moi qui mette votre conscience en repos. Vous attendez que je vous écrive : « Vos scrupules sont enfantins. Continuez à voir ce jeune garçon librement, ne vous défendez pas contre la tendresse qu'il vous inspire. » Et cette parole-là, ma chère enfant, je ne la prononcerai pas.

» Quand un homme quitte son foyer, comme j'ai fait, il ne donne pas seulement l'exemple de l'amour, mais de la foi dans sa femme. Je le savais : si, en mon absence, une voix tentatrice prononçait à côté de vous des paroles trop douces, vous ne les entendriez pas. Vous étiez prévenue contre ce péril. Vous vous doutiez du reste que plus d'un chercherait à profiter de votre solitude, à vous surprendre dans une de ces minutes, — vous étonnerai-je en vous disant que je les connais ? — où l'âme est bien bas et où l'on est près d'accueillir, sans méfiance, l'amour qui se présente avec le visage de la consolation. Votre cœur d'épouse était fermé à toute entreprise de l'homme, mais pourquoi vous seriez-vous défiée d'un enfant ?

» Vous m'écrivez que vous êtes la « seconde mère » de celui-là, que lui-même se considère comme « votre fils... » Mais vous avez un fils, il a une mère, et cette nouveauté que vous cherchez, l'un et l'autre, doit vous

être une preuve que, sans le vouloir, vous vous dupez avec des mots trop rassurants.

» Pour Dieu, ne m'obligez pas, ma chère amie, à vous apprendre, moi, votre mari, que ce sentiment qui vous charme, qui comble le vide de votre vie est un amour naissant. Vous en instruire est sans doute une maladresse insigne. Je ne veux pas, je ne peux pas être habile avec vous. C'est la banale expérience de l'univers entier qu'en tremblant je vous apporte.

» Vous rappelez-vous cette vieille gravure qui un jour nous fit tant rire dans le salon d'une de nos cousines ? Cela représentait une jeune femme de votre âge ; sur ses genoux, elle tenait un de ces fades Amours qui semblent moitié Cupidons, moitié Séraphins. La légende, au bas de la page, disait : « Il grandira. »

» Comme je lisais votre lettre, cette plate estampe a reparu devant mes yeux. Elle ne me faisait plus rire avec ses grâces manié-

rées. Sa vue me serrait le cœur ; elle rendait témoignage, et contre qui, grand Dieu ? Contre vous.

» Je pourrais vous dire :

» Renoncez à un jeu qui me fait mal... L'absence est un verre grossissant, elle change un écolier en don Juan, en danger un innocent plaisir. Vous ne refuseriez certes pas de m'entendre, et à supposer que votre épaule se soulevât avec un peu de malice, vous diriez sans colère : « Il est jaloux ! C'est l'air de Cochinchine... »

» Je n'aurai pas l'indélicatesse de spéculer sur l'indulgence de votre cœur ; aussi bien est-il entendu dans l'association de notre tendresse que ce n'est pas moi qui ai droit aux enfantillages... Je suis condamné à remplir les emplois moins séduisants de la Règle, de la Loi, et sans doute ils me conviennent mieux qu'à vous-même.

» Vous remarquerez que je ne m'étends pas d'avantage sur le péril que vous allez

courir. Vous avez dans le caractère une grande bravoure, elle est capable de vous inspirer les actions qui vous rapporteraient le plus d'honneur et celles qui vous feraient juger avec le plus d'injustice. Il ne faudrait pas trop vous pousser là-dessus. En tout cas, on ne vous arrêterait guère en agitant devant vous le fantôme du danger. J'aime mieux vous convaincre par l'argument dont il semble que, dans l'état d'esprit où vous êtes, vous serez le plus sûrement touchée :

» C'est dans l'intérêt même de ce jeune homme, que vous devez cesser de le voir.

» Ce n'est point pour qu'il se grise l'imagination de tendresse que ses parents l'ont enfermé dans un collège : ils s'imposent des sacrifices — vous me dites qu'ils sont lourds pour eux — afin que ce jeune homme prépare un examen difficile dont sans doute dépend son avenir. Prenez garde de vous placer trop souvent entre lui et son livre. Vous serez un obstacle à ses progrès en

« métrique », — car si je ne suis pas trop renseigné sur les devoirs de notre petit Ned, je sais que votre « second fils » est mal doué pour les vers latins.

» Surtout, ma chère enfant, si c'est vraiment du bien que vous voulez faire à cet adolescent, ne lui apprenez pas qu'une honnête femme peut cultiver une tendresse qui l'oblige au mystère envers son mari. Il n'est pas indispensable qu'un jeune homme entre à l'École Normale : il est nécessaire qu'il estime les femmes en attendant qu'il ait le droit d'en aimer une. »

J'avais lu avec stupeur. Je n'osais plus lever les yeux sur mon amie. Je murmurai :

— Qu'allez-vous faire ?

— Obéir...

Déjà, j'étais sur la porte.

Elle dit d'une voix que la douleur brisait :

— Puisque je vous fais du mal...

CHAPITRE XVII

LA PREMIÈRE FOIS

Qui dira où finit la sincérité, où commence le mensonge dans le cœur des adolescents? A supposer que, plus tard, l'intégrité de leur âme se rétablisse, tous traversent une minute trouble : l'enfant qui subsiste en eux regarde avec admiration l'homme qui naît; l'homme qui commence à naître sait que, pour spectateur, il a l'enfant émerveillé.

Quand, si fiévreuse sur sa chaise longue, mon amie me déclara qu'elle cédait au devoir, qu'elle obéissait aux conseils de son

mari, que désormais elle me cacherait sa tendresse, de peur « de me faire du mal », je pris la porte de sa maison comme un acteur irrité qui vide la scène.

Je ne jouais pourtant point la comédie pour une galerie qui n'était pas là, mais pour elle et pour moi-même.

C'était mon premier différend d'amour, et, je le sentais, les amants d'aujourd'hui ne sont plus libres d'agir comme s'ils étaient des primitifs, un couple de paradis terrestre gouverné par ses instincts. Depuis le temps que l'on aime, qu'on raisonne de l'amour, qu'on en discute dans les poèmes, dans le livre, sur le théâtre, il s'est formé en la matière une espèce de loi. Tout amant est tenu de s'y conformer; il n'est pas seulement le serviteur de ce code, il en est le gardien.

J'étais donc très persuadé qu'en reculant brusquement dans le scrupule et dans l'obéissance, après s'être si délibérément

avancée vers moi, mon amie ne manquait pas seulement à moi-même, mais à ces convenances de l'amour que je sentais planer au-dessus de notre idylle. Elle n'avait plus le *droit* d'invoquer le devoir envers son mari, puisque volontairement, elle s'était créé un *devoir* nouveau envers moi. Certes, à cette minute, l'enfant que j'étais encore aurait souhaité tomber à ses genoux et lui dire en sanglotant avec un désespoir sincère :

— Pitié!... Ne m'abandonnez pas si vous ne voulez pas que je meure!...

Mais ce ne fut pas cette lâche sincérité qui eut la parole. Je n'étais pas seulement un écolier aux pieds de sa seconde mère, j'étais l'amant devant l'amante. Il me fallait faire le geste des amants. Je devais défendre leurs droits avant mon bonheur. S'il y eut, dans mon cas, quelque cabotinage, ce fut cette illusion que, volontiers, se forgent les acteurs tragiques.

Je fis comme ces illustres artistes ; je n'entendis point la voix qui, peut-être, me rappelait. Je poussai devant moi comme un fou, drapant la sincérité de ma douleur dans la défroque de mon rôle. Je m'étonnais vraiment qu'on ne se retournât point au passage. J'allais, les tempes bourdonnantes ainsi que dans une ivresse. Et aussi bien encore aujourd'hui, je ne saurais dire où je me trouvais au juste, quand le hasard me fournit cette porte tragique que je cherchais pour sortir de mon angoisse avec l'auréole de l'héroïsme…

… De fait, les bonnes gens entrés dans la pharmacie où l'on m'avait transporté sans connaissance m'instruisirent, un quart d'heure plus tard, de ce que j'avais fait tout au juste :

— La carriole, disaient-ils, était bien emballée… Le cheval avait dû prendre peur pendant que le laitier était entré dans la maison pour livrer sa marchandise… Ce

jeune homme là s'est jeté à la tête de l'animal avec beaucoup de décision... Il a été traîné sur une douzaine de mètres... Il a dû recevoir un coup de brancard dans les côtes...

Je me sentais très faible, mais heureux délicieusement. Le superstitieux que j'étais et qui, bien des fois, s'était forgé une Providence moitié Dieu, moitié Diable (comme j'étais moi-même moitié homme, moitié enfant), ne pouvait imaginer que cette occasion de tenir l'emploi d'un héros m'eût été fournie si à propos, sans quelque complicité divine.

Et les sensations qui suivirent, mêlées de fièvre, de torpeur et d'un peu de délire, m'ont laissé le souvenir d'un chapelet de voluptés égrainées.

... A présent, je suis dans mon lit, tout blanc. Comme l'infirmerie est pleine, on m'a couché dans un dortoir vide. Je bois une potion très rafraîchissante. Le gaz est baissé « au bleu ». Vaguement j'aperçois la statue de

sainte Anne à qui le dortoir est consacré. De temps en temps, des ombres bienveillantes s'approchent de mon lit. On murmure pour ne pas troubler mon somme. Et je savoure cette jouissance du malade qui ferme les yeux pour s'épargner la fatigue des remerciements.

Comment a-t-elle été prévenue? Comment a-t-elle quitté sa chaise longue? Comment est-elle là?

Elle a dû s'approcher de mon lit à pas muets, car, si bas que sa voix eût chuchoté, je l'aurais reconnue. Tout justement je suis plongé dans une phase de torpeur. L'opium qu'on m'a fait prendre me transforme en une inconscience heureuse. Dans le dortoir à demi obscur, elle a pu se pencher sur mon visage, tout près, tout près, sans que son souffle m'avertit. Ses lèvres se sont posées sur les miennes quand je m'éveille.

J'avais dix-sept ans et c'était la première fois.

Je le reçus, ce baiser, comme une jeune fille qui, au soir de ses noces, défaille en sentant que les autres et elle-même l'ont livrée à l'Amour. Bénies soient les contraintes de pudeur, les règles sévères du Nord qui, jusque-là, si tardivement, avaient écarté ce baiser de mes lèvres ! Il a fleuri mon adolescence d'une blanche étoile. Il devait porter un fruit précieux : il m'enseigna que le bonheur, qu'il faut poursuivre, cueillir sur la femme qu'on aime, n'est point l'ivresse anonyme de l'espèce, mais le contact avec une âme. Pour toujours, ce baiser a fait de moi l'Amant du Baiser.

Elle me le versa longuement, comme si elle avait voulu m'emplir le cœur. Je le reçus et je ne le rendis point. Elle n'était pas venue demander : elle m'apportait. Elle se penchait sur ma léthargie pour m'éveiller à la vie divine. Elle venait au-devant de moi sur le seuil du Temple comme au-devant du néophyte, pour m'initier.

Chères lèvres qui, — si les destins s'accomplissent selon le vœu de ma prière, — me donnerez un soir le dernier baiser, ne soyez point jalouses de ce premier-là. Il vous annonçait comme l'aurore annonce le jour. A jamais, il devait m'imposer le goût des âmes. Après ces premières ivresses où il est fatal que tombe celui qui touche au vin encore inconnu, il m'a éduqué au goût de votre âme à vous, calice chaste et sonore, où j'ai bu la Certitude. Soyez indulgente pour celle qui fut l'échanson du banquet où vous deviez vous asseoir. Des amours d'autrefois, comme des feuilles du dernier automne, surgit à la fin la rose mystique que l'on apporte à l'autel...

Maintenant, elle s'était relevée près de mon chevet. La sœur infirmière était debout au pied du lit. Par-dessus sa cornette, j'apercevais vaguement sainte Anne, la branche de buis béni et le gaz baissé « au bleu ». Elles parlaient de moi ensemble, mais leurs

paroles m'arrivaient comme un bourdonnement, je ne cherchais pas à les comprendre.

Je me souvenais.

Il me semblait que je venais de passer une immense rivière. Derrière moi j'entendais comme un murmure de grandes eaux; de ce côté-là de la rive, c'étaient les Paysages du Passé. A présent que le secret de la vie m'était révélé, je m'étonnais d'avoir cru à la réalité de ces ombres.

... Elle m'avait vu fuir désespéré. Sur mes pas, elle avait envoyé sa vieille nourrice. Elle avait su que je m'étais jeté dans le péril comme si la vie, désormais, m'était à charge... Quels scrupules après cela, quels conseils de mari, quelles défenses de médecins, quels soucis de sa réputation auraient pu la retenir sur sa chaise longue?

Elle m'aimait et je l'aimais.

Elle était venue, elle s'était dit:

— A cette minute, il est plongé dans la

froidure et dans l'obscurité de la douleur... Je me pencherai sur son visage... Je rallumerai son souffle... Je rouvrirai ses yeux sur des étoiles.

CHAPITRE XVIII

FAUT-IL OSER?

Il n'y a pas bien des années, je possédais encore une chère grand'mère dont jamais je n'ai parlé dans ces pages. Elle était née dans l'autre siècle, elle en avait la tradition. Comme elle touchait à la fin de sa vie, ma mère aurait souhaité qu'elle s'orientât vers la piété. Elle lui apportait des livres où l'on parle des âmes. Elle, la chère vieille, n'aimait que les histoires d'amour, les romans qui finissent par le bonheur des amoureux, voire sur l'herbe et sans le consentement de la loi:

C'était moi qui étais chargé de lui fournir ces livres-là. Elle les lisait en secret, dans sa chambre, au coin de son feu. Si quelque bruit de pas l'avertissait qu'on allait la surprendre, bien vite elle cachait sous un petit tablier de soie noire le livre pernicieux. Elle ouvrait l'autre, le bon livre, au hasard, parfois la tête en bas, toujours trop tard, car elle avait l'oreille un peu paresseuse.

Je me souviens donc qu'un jour — c'était la première fois que des vacances me ramenaient à la maison provinciale, après mon exil — elle me fit monter chez elle avec beaucoup de mystère, et, quand nous fûmes seuls, en face l'un de l'autre, elle me demanda :

— Eh bien ! mon petit garçon ?

— Eh bien ! grand'maman ?

— Qu'est-ce que tu dis de Paris ?

Je ne voyais pas où elle en voulait venir. Je répondis par une tirade sur les monu-

ments, les ressources des bibliothèques, l'activité intellectuelle. Elle m'interrompit d'un léger haussement d'épaules :

— Bien sûr... Mais ce n'est pas cela que je te demande...

Puis, coupant court, et allant à son but avec une grâce sans détour, elle soupira :

— Vois-tu, mon petit garçon, je suis bien vieille, et, quand on me l'offrirait, je ne voudrais pas recommencer la vie... Pourtant, il y a une chose que je regrette : c'est le baiser...

Je dus lui répondre comme un niais, car le jour où, avec cette sincérité affranchie, elle me dit si simplement le fond de son cœur d'octogénaire, je n'avais encore touché de mes lèvres que la main de mon amie. « Si vieillesse pouvait », dit la classique lithographie. Et le « pendant », répond avec un autre soupir : « Si jeunesse savait ! »

Ma jeunesse à moi, ne savait pas encore. Mais le jour où elle sut !

Ce fut comme les débuts faciles d'une première promenade que l'on fait en barque, par une belle brise. Il semble que la poitrine s'enfle avec la voile. On est ravi aux fatalités coutumières; on devient soi-même un être ailé. Et, en même temps que cette aisance est délicieuse, elle enferme une peur secrète. On se dit :

« Cela va si bien qu'il faut en rester là. Rentrons au port... Débarquons. »

La volupté jaillit de la même source que la douleur. Au début de l'expérience d'amour, on les sépare à peine l'une de l'autre; il faut du temps pour que le palais s'éduque et apprenne à distinguer leurs crus.

Ce premier baiser que mon amie m'avait mis sur les lèvres, — comme un sceau qu'on appuie sur de la cire brûlante pour lui donner une forme de beauté, — m'avait laissé tremblant. Il me semblait que tous devaient l'apercevoir, qu'il se lisait sur moi comme un

cachet sur une lettre, qu'il me transfigurait, qu'il m'avait fait homme. Et, pourtant, j'aurais voulu l'effacer. Par quoi ? Par un autre baiser de la même bouche... Hélas ! me le donnerait-elle ? Et si elle le refusait, faudrait-il le lui arracher par la force ?

Je ne savais que résoudre. J'avais besoin d'un conseil. Je résolus d'aller le demander à mon ami Jean.

Il avait déménagé et son nouveau logis ne valait pas l'ancien. Mais il s'y plaisait davantage à cause de la liberté totale dont il jouissait dans ce garni médiocre :.

— Imagine-toi, me dit-il, que là-bas j'étais surveillé. Le patron de l'hôtel a osé me déclarer, un soir, que si je continuais à rentrer au milieu de la nuit, il avertirait ma famille. Ah çà ! pour qui me prenait-il ? Je lui ai demandé s'il préférait que j'amenasse dans sa maison les dames qui m'honorent de leur sympathie. Ça m'a fait une sortie brillante. Sa femme n'était pas remise de la

crise de nerfs où elle est tombée quand on a chargé mes malles sur la voiture.

Jean avait acheté deux râteliers de bois pour y installer ses pipes. Il en possédait maintenant tout un jeu, merveilleusement culotté. Mais je remarquai que le portrait de la grande actrice, qui autrefois trônait sur la cheminée, avait disparu du cadre. Jean l'avait remplacé par une feuille de papier blanc, sur laquelle, de sa main nerveuse, il avait écrit : *Ci-gît.*

Évidemment, cette inscription était de nature à provoquer la curiosité du visiteur et ses questions. Je me proposais bien d'interroger Jean, mais seulement après que nous aurions raisonné de mon cas. Et il nous passionna si bien, que nous nous séparâmes sans que j'eusse demandé des nouvelles de la décédée. Elle se porte d'ailleurs encore assez bien à l'heure qu'il est, et, j'en ai conclu qu'au temps où Jean avait cessé de l'aimer elle n'était défunte qu'en effigie.

Bien entendu, j'avais présenté mon cas sous une forme quasi schématique et je n'avais pas dit un mot qui pût désigner, — du moins, je me l'imaginais, — la mère de Ned.

Jean fit preuve, dans l'occasion, d'une clairvoyance admirable :

— Sortons des cachotteries, dit-il. C'est de toi qu'il s'agit ?

Je gardai le silence.

Jean était trop galant homme pour faire violence à ma délicatesse. Seulement, il sourit avec un air d'indulgence et prononça :

— Allons, raconte...

Je relatai tout ce qui pouvait militer en faveur de l'audace que je voulais me faire conseiller : la câlinerie naturelle de mon amie, le tendre romanesque de son esprit, la froideur de la famille qui l'entourait, l'éloignement de son mari.

Jean m'interrompit :

— Et tu dis, fit-il, que l'initiative est venue d'elle ?

Il fronça le sourcil avec une expression de mécontentement qui m'inquiéta :

— Sacrédié ! Voilà une affaire bien mal engagée !

Je sentis qu'il fallait plaider les circonstances atténuantes au profit de ma naïveté :

— Comment aurais-je pu deviner, lui dis-je, qu'elle finirait par m'aimer ? Je la voyais bonne mère, pieuse, assidue aux offices, vivant retirée, écrivant régulièrement à son mari... J'aurais craint...

— Que craignais-tu ?

— Mon dieu ! lui dis-je, il me semble qu'il y a dans l'audace de l'homme qui, en pareil cas, ose dire à une femme vertueuse : « Je vous aime et je prétends que vous soyez à moi », un amour-propre grotesque, tout à fait haïssable. Or, je le constate, le premier effet de l'amour, c'est de diminuer à nos propres yeux toutes les pauvres qua-

lités qui peuvent avoir quelque relief en nous...

Jean ôta sa pipe de ses lèvres. Il demanda brusquement :

— Tu l'aimes donc cette femme? Là... Pas de blague?...

Je répondis avec une indignation contenue :

— En doutes-tu ?

Il soupira :

— Hélas! mon ami, voilà le mal. Jamais les femmes ne sont possédées par ceux qui les aiment vraiment. Ceux-là seuls les conquièrent qui osent beaucoup avec elles et, précisément, ces audacieux sont les hommes qui les méprisent.

Il y eut un silence. De tout leur poids, sur notre jeunesse, nous sentions peser les malentendus de l'amour.

— Alors?... demandai-je avec mélancolie.

Jean m'affirma qu'il avait beaucoup réfléchi sur ces questions. Conduite par lui,

notre conversation prit des allures balzaciennes dont l'élévation nous consolait un peu par le sentiment qu'elle nous donnait de la vigueur de la pensée et du courage avec lequel nous regardions le mal en face.

— Tiens, me dit Jean, je viens de lire un roman de Feuillet qui répond à toutes tes questions. La scène se passe, bien entendu, dans un château. Un homme du monde fait la cour à une femme du monde ; lui, aime vraiment, au moins, il désire. Le soir venu... (tu sais comme Octave Feuillet est romanesque) ce Roméo escalade le balcon de sa Juliette, sans la prévenir. Il pousse la fenêtre, il la trouve dans un déshabillé de nuit. L'heure, le décor, la surprise qui bouleversent la jeune femme, tout est favorable à l'exécution de ses projets. Il s'avance, il tend les bras, il va la saisir, l'emporter vers le lit... Elle se précipite à ses pieds, elle le supplie, elle le conjure, elle plaide... avec

quelle éloquence! Le malheureux est ébranlé (je t'ai dit qu'il aimait). Il songe : « Je ne peux pas abuser de ma force!... Ce serait une lâcheté! un crime! » Il a honte de son audace... Il demande pardon à son tour... Il bat en retraite... il recule vers la fenêtre. La femme outragée le repousse... le remercie... Le voilà sur le balcon, elle, derrière la fenêtre qu'elle referme... Et, au moment de pousser l'espagnolette, sais-tu quel mot elle prononce, cette femme outragée? Sais-tu de quelle épithète elle salue ce départ, la vertueuse qui se tordait, qui demandait grâce?...

Une seconde, il me tint en suspens, sans doute pour mieux m'asséner le coup; puis, il prononça :

— Un mot... un seul mot : « Imbécile! »

Je me levai :

— Conclusion? demandai-je.

La flamme de mon regard indiquait que ma résolution était prise :

— Conclusion ? reprit Jean avec autorité. Puisque tu aimes cette femme et que tu veux lui plaire, comporte-toi avec elle comme si tu ne l'aimais pas.

CHAPITRE XIX

NE TE MÉPRENDS PAS!

Ce premier baiser que mon amie m'avait donné dans la fièvre, fut suivi d'innombrables baisers. Ils devaient se grouper comme des gouttes d'eau, jusqu'à former ce grand lac d'amour où, pour quelques semaines, je vécus, suspendu entre mes rêves et sa tendresse, comme un nageur matinal qui, au-dessus de sa tête, voit l'aurore et l'aperçoit aussi dans l'eau empourprée que ses bras remuent.

Quel scrupule de pudeur aurai-je à vous parler de ces choses ?

Comme la mienne, votre jeunesse a tourné autour du baiser. Il a été la lumière qu'au matin de la vie vous aperceviez devant vous. A votre occident, il sera la dernière flamme qui brûlera derrière vous, lorsque devant vos pieds votre ombre se couchera pour vous avertir que l'heure du sommeil approche.

Dans le tête-à-tête avec mon ami Jean, j'avais affirmé que le baiser m'apparaissait comme le péristyle de l'amour, une porte qu'au besoin je forcerais, puisque imprudemment on l'avait entre-bâillée. Dès que je me retrouvais seul, cette belle audace tombait. Je ne me sentais aucune fringale de pousser plus avant ma conquête, mais je voulais m'installer dans ce qui était à moi. Je voulais jouir à nouveau des délices dont le souvenir me brûlait, sans cette peur de surprise qui les avait accompagnées. Je ne soupçonnais point que c'était précisément cette angoisse qui donnait tant de saveur à ma volupté et

que le jour où elle s'évaporerait, je toucherais la satiété au fond de la coupe.

— Elle ne peut plus te refuser, m'avait affirmé Jean...

Il ne voulait pas dire :

— A présent que ton amie a goûté tes lèvres, elle n'est plus maîtresse de sa faim.

Il pensait, et j'entendais avec lui :

— A présent qu'elle t'a fait cette avance, elle ne peut plus reculer sans félonie !

Dans ce cas de reprise, de quelle morale eût relevé sa faute ?

L'un comme l'autre, nous aurions été bien embarrassés de le dire, mais, nous le sentions, ces préceptes devaient être écrits en lettres capitales sur ce code d'amour qui flotte dans l'air, reflet des mœurs de la vie des parfaits amants dont, avec piété, l'humanité entretient le souvenir.

J'arrivai donc chez mon amie très sûr de mon « droit ». Ma confiance dura pendant toute la montée de l'escalier. Elle était à

peine ébranlée au moment où je tirai le cordon de la sonnette; elle se pulvérisa comme une cloche de verre sous un choc de marteau, dès que je fus en présence de celle que j'aimais.

Ma visite avait un motif naturel : à ma première sortie de convalescent, je lui apportais mon merci pour sa sollicitude. La vieille Nanou était sortie avec Ned. Nous étions seuls, en face l'un de l'autre, au milieu de la chambre.

J'étais démoralisé. Pourtant j'avançai mes bras (comment se fait-il qu'il n'y ait pas un tribunal d'honneur pour récompenser de tels héroïsmes !) afin d'emprisonner en même temps sa taille et ses épaules.

Elle fit un pas en arrière comme si je l'offensais. Sûrement, dans mes yeux trop brillants, elle avait lu ma pensée : « J'ai le droit ! » et son amoureuse honnêteté en était révoltée.

Comme je fus prompt à jeter à ses pieds

mon audace et mes armes! Si jamais elle eut besoin d'être encouragée par cette pensée que j'étais un enfant, la sincérité de mon amour m'inspira, pour l'attendrir, la plus corruptrice des habiletés. Je lui découvris dans un geste de mes mains ramenées vers ma poitrine l'abîme de mon désir et de mon désespoir. Ce qu'elle avait devant elle, ce n'était pas un comédien qui préparait une sortie tragique : c'était une âme affamée d'amour qui venait à son baiser comme au banquet de vie et qui, repoussée par elle, allait vraiment défaillir.

C'était bien là ce qu'il fallait pour lever les derniers scrupules de son âme. La pitié pour ma souffrance physique qu'elle avait eue deux semaines auparavant lui remonta dans le cœur pour ma souffrance d'amour. Mais cette fois, elle ne pouvait plus l'ignorer, la blessure me venait d'elle. Il était juste, alors, qu'elle aggravât la réparation. J'en jurerais devant vous autres qui souriez :

toute sa bonté de cœur, toute sa droiture instinctive, le sens qu'elle avait de la justice, sa culture religieuse de charité, tout cela concourut à la rejeter dans mes bras.

La première fois, j'avais reçu. Plus tard, il arriva que je lui donnai. Mais, ce jour-là, personne ne reçut ni ne donna. Il n'y avait plus « elle », il n'y avait plus « moi ». Après avoir un instant vacillé autour de nous, la chambre avait disparu comme un vain décor. Sans commencement, sans fin, nous étions rentrés dans ce baiser qui crée toutes les apparences du Monde et soutiendra les œuvres de la vie jusqu'au triomphe de la mort.

Elle rouvrit les yeux la première. Elle se sentait rappelée à la réalité par une inquiétude qui n'était pas née en elle, mais qui lui venait de moi. Ainsi doit se troubler la neige, quand le sillon qu'elle a couvert de sa blancheur, le sillon pour qui elle a quitté le ciel, tressaille soudain dans son étreinte, soulevé par la verdeur du printemps. Alors, dans

un déchirement, elle aperçoit son destin. Elle prévoit que la loi d'amour va changer sa candeur en boue. L'espoir de la fécondité ne la console pas encore ; aussi son éclat fond dans des larmes.

Il y en avait sur le visage de mon amie, quand, brusquement, elle s'arracha de mes bras, et, par la main, m'attira vers le canapé. Je voulais me jeter à ses genoux ; elle m'obligea de m'asseoir à côté d'elle :

— Je vous en supplie, dit-elle, ne vous méprenez pas sur le sentiment que j'ai pour vous.

Voulait-elle me tromper ou se tromper soi-même ?

Je le prévois, encore la plupart de nos railleurs vont bafouer ma naïveté.

Ils diront :

— Est-ce sérieusement que vous posez une pareille question ? Quand vous étiez un jouvenceau de dix-sept ans, on conçoit à la rigueur que ce point d'interrogation vous

ait barré la route. Mais à cette heure ! Quand vous avez derrière vous plus de la moitié de votre vie !... Le cas de votre amie était clair. Vous nous avez dit qu'elle avait dans les trente ans ? qu'elle était tendre ? involontairement coquette ? que son mari était absent depuis plus d'une année ? qu'elle s'était penchée sur votre bouche sans malice ?... A la rigueur, nous voulons croire à cette innocence dernière, mais le crédit qu'on peut vous accorder s'arrête là. Quand votre amie soupira : « Ne vous méprenez pas »... elle vous criait : « Grâce ! » C'est-à-dire elle vous avertissait qu'elle était à votre merci.

Je le sais pour les don Juan qui se croient sanguins, cette vérité est évidente comme deux et deux font quatre. Ne me demandez pas si, par la suite, je partageai leur croyance, si, en de pareilles occasions, je me déterminai, comme ils en usent. Les « succès » qu'aurait pu me rapporter l'application de leur méthode, ne prouveraient rien, sinon

que la force et le vertige de l'instinct ont des chances de l'emporter souvent sur la faiblesse de la défense et sur les délicatesses individuelles de l'âme.

J'aime mieux m'en rapporter aux inspirations de mon adolescence. Elles prenaient leur source dans la tendresse que j'avais pour elle et l'amour illuminait ma route comme un flambeau que l'on élève au bout du bras.

Je me demandai donc avec elle :

— A-t-elle raison ?... Est-ce que tout cela serait de la tendre amitié ?...

Une voix répondit (peut-être celle de Jean) :

— Et si elle se trompe ?

Je répliquai d'une voix ferme :

— Alors, je ne dois pas la détromper, car, de l'amour, elle aurait peur et, peut-être, elle me retirerait ce qu'elle m'a donné.

Dans la crainte de ce malheur qui, en une seconde, aurait fait la nuit sur ma vie, je répondis ce qu'elle voulut pour la rassurer. J'accueillis presque comme une

délivrance le retour de Nanou et de Ned. Il m'était précieux que l'impossibilité de lui désobéir vînt, non de ma soumission, mais des circonstances extérieures. Je sentais que rassurée sur le vertige de mes initiatives, elle se reprendrait moins, elle s'éloignerait moins de moi, dans cette réaction de conscience qui succédait en elle à l'abandon du bonheur.

Délicieuses Inquiétudes ! Elles sont le vrai cortège de l'amour. Elles l'annoncent comme ces processions murmurantes de vierges voilées sous des mousselines, qui, le long des rues tendues de blanc, décorées de roses, préparent l'approche du fulgurant soleil qu'on ne peut contempler sans incliner la tête. Ceux-là seuls railleront qui ne croient point au Mystère, ceux pour qui toute hostie est du pain, et qui, fermés à l'Adoration, ne connurent nulle chair sacrée.

CHAPITRE XX

LE FARDEAU DU DEVOIR

J'ai toujours subi, comme un enivrement, le charme de la parole. Il me détache du monde extérieur, de mes angoisses intimes. J'étais donc heureux, pendant ces belles classes de rhétorique, où, avec une chaleur d'âme qui faisait de lui un maître incomparable, notre professeur commentait les scènes de beauté que l'on aperçoit au tournant des livres antiques. Mais, dès que nous étions en étude, dans la torpeur des veillées interminables, avec la chanson du gaz susurrant, au-dessus de nos attentions indéfiniment

tendues, ce qu'il y avait de factice dans la vie d'écolier qu'on me faisait vivre, dans les idées que l'on m'inculquait, dans les sentiments que l'on m'invitait à feindre, tout cela, ainsi que dans l'illumination d'un éclair, m'apparaissait sous des couleurs de criarde sottise et de mensonge.

Je regardais mes camarades penchés sur leurs encriers dans un complet silence. Les uns relisaient avec fatuité la page qu'ils venaient d'écrire. Bonnement ils s'imaginaient qu'ils avaient sauvé la République, en vers latins. Les autres plongeaient désespérément dans leur dictionnaire, avec des mains d'angoisse, crispées dans leurs tignasses hirsutes. Corps à corps, ils luttaient avec le contresens, comme Michel, avec le Mauvais Ange.

Et pourtant, ils avaient seize ans, dix-sept ans, dix-huit! Des ombres de moustaches se posaient au coin de leurs lèvres; leurs voix résonnaient dans des profondeurs de puits;

ils ne jouaient plus dans la cour ; ils dissertaient, gravement, sur les « monades ». Les petits les nommaient des « philosophes » ; ils admiraient leur gravité d'emprunt ; ils s'ébahissaient autour de leurs discussions scolastiques !

Moi, je les considérais avec cette nuance de mépris que le jeune homme professe pour l'enfant. Et quand je contemplais toutes leurs têtes baissées, l'orgueil de ma souffrance mettait aux coins de mes lèvres un mauvais rire. Je ne sais plus quel moine du moyen âge conte, qu'ayant perdu la foi, il lui sembla, un soir, à l'Office de Ténèbres, que tous ses frères avaient changé leurs figures humaines pour des têtes d'ânes et de bœufs. Ils ne priaient pas : ils ruminaient avec des grondements de mâchoires lourdes et secouées.

— Alors, dit-il, je rayonnai d'orgueil. Seul, parmi des bêtes, je me sentis un homme.

Moi aussi, j'avais perdu la foi dans cette vaine science que mes camarades poursuivaient avec tant de zèle. Je savais, maintenant, que le secret de la vie n'était pas là. Je les regardais comme un soldat qui a passé par le feu toise dédaigneusement des recrues.

Ces jeunes garçons grassouillets, qui avaient « l'esprit de la maison », recevaient chaque semaine la juste récompense de leur docilité. Ils devenaient experts dans l'art de « délayer » la « matière » d'un « sujet de style » ; ils l'étendaient comme de la guimauve entre leurs doigts, sans dénaturer sa saveur, sans changer sa couleur. Parfois, on nous lisait, avec de grands éloges, ces petits chefs-d'œuvre de l'application terne. Ils valaient à leurs auteurs, outre les compliments de nos maîtres, les premières places de la classe. Ils faisaient dire d'eux :

— Un tel est un esprit sûr.

Ces bons jeunes gens recevaient ces éloges avec une modestie qui était peut-être bien

sincère, mais que mon mauvais vouloir estimait feinte. Je ne leur pardonnais pas d'être si différents de moi; au fond, je crois que ma conscience me reprochait de ne point leur ressembler.

Dans cet état d'âme, les lettres de ma mère, ces chères lettres, qui, au début de l'année, étaient toute ma consolation, me causaient un peu d'ennui, au moins d'inquiétude. Je n'avais plus de hâte à m'approcher du directeur qui les distribuait. Sûrement, j'aurais souffert si elles m'avaient manqué, mais je les recevais sans joie, je les ouvrais sans empressement, je les lisais, une seule fois, pour connaître les nouvelles. Souvent encore, je les baisais à la dérobée, je ne les méditais plus. Il n'y avait pas jusqu'à la régularité admirable de leur écriture qui ne me causât une nuance d'impatience.

Je me disais :

— C'est toujours la même lettre que je reçois !...

Entre ma mère et moi, je sentais se creuser un gouffre. Pouvait-elle être la confidente d'états d'esprit qu'elle ignorait?

J'aurais souhaité qu'elle les soupçonnât. Je lui en voulais de ne point se douter que mon cœur avait des besoins nouveaux, aussi impérieux que la faim ou la soif. Je le savais, elle aurait accueilli mon aveu avec un regard d'étonnement et de reproche. Certes, je n'accusais pas sa tendresse. Mais, entre la divine faculté de comprendre, d'excuser, d'encourager, et ma vraie souffrance, se dressait un mur infranchissable : il s'appelait le Devoir. Ses fondations se perdaient dans les profondeurs de la terre, son faîte atteignait si haut, qu'il cachait le ciel bleu. Il me semblait qu'il faisait de la vie une prison pleine d'ombres, et déjà, je rêvais de m'en évader.

« Tes sœurs et moi, disaient les chères lettres de ma mère, nous mettons toutes

nos espérances en toi, car ton père ne se relèvera point. Qu'est-ce que la souffrance physique qui, jour et nuit, le torture, auprès de cette douleur-là ! L'autre matin, à son réveil, il semblait plus triste que de coutume. Je me suis approchée de lui, j'ai pris ses mains et je lui ai demandé : « Pourquoi ? » Il m'a répondu : « J'ai rêvé que je pouvais travailler ». A présent, sa tête est si inclinée qu'il faut nous mettre à genoux pour rencontrer ses yeux. Il est supprimé du nombre des vivants. Seuls, sa pensée et son cœur demeurent intacts pour souffrir et pour se résigner. Tu sais quelles sont ses douleurs? Jamais je n'ai entendu sa chère voix s'irriter contre moi, parce que, incapable comme il est de rien faire pour soi-même, j'étais trop lente à le secourir.

» Ta tâche sera lourde, mon cher fils; pourtant, elle ne te rebutera pas. L'exemple d'honneur et d'abnégation que ton père te lègue suppléera à tes forces. N'imite donc

pas ces âmes pusillanimes, qui, pour se dispenser d'accomplir le devoir, accumulent devant elles le monceau des difficultés, puis disent ensuite avec un hypocrite soupir : « Comment aurais-je soulevé une pareille masse sur mes épaules? Le fardeau était trop lourd! » Considère seulement ton devoir d'aujourd'hui et accomplis-le, quotidiennement, de toute ton âme. C'est encore un devoir d'écolier. Tel quel, il te prépare à ton devoir d'homme. Oserais-tu dire qu'il est trop lourd, quand tu as le spectacle de ce qu'ont supporté à côté de toi ceux que tu aimes? Mais non, tu ne le dis pas. Tu fais chaque jour tout ce que tu peux. Le pain de l'épreuve ne te paraîtra pas amer, s'il nourrit les tiens. »

J'ai dit que je confesserais ici mon cœur avec une sincérité entière, car ce n'est point pour le vain plaisir de me réchauffer au souvenir de mes jeunes amours que je remue

ces cendres du passé. Le spectacle de notre égoïsme adolescent est une leçon qu'il ne faut point perdre. J'avouerai donc que ces lettres de ma mère me causaient une sourde révolte.

Quelle nécessité y avait-il de m'obliger à mettre ainsi le doigt dans nos plaies? La douleur avait couché notre pauvre père hors du combat? Je ne le savais que trop! La charge que ne pouvait plus soutenir sa défaillante épaule, retomberait bientôt sur la mienne? Je ne l'ignorais pas. Encore devait-on laisser grandir mes forces, pour que le fardeau, qui allait tomber sur moi, ne m'écrasât pas, le jour venu, sous sa pesanteur énorme.

Ce qu'il me fallait pour croître, ce n'était pas de la douleur, c'était de la joie.

Hélas! Mon droit à la joie!

J'en eus, en ce temps-là, une vision qui me sembla nette, dans un vertige de colère contre les miens et leur infortune.

CHAPITRE XXI

SANS LA NOMMER

Je rentrais d'une répétition de vers latins, seul, par le Luxembourg et l'allée des Veuves. Le destin mit mon ami Jean sur ma route. Je désirais le voir, et pourtant j'eus la pensée de l'éviter ; car, je prévoyais la question qu'il me poserait, et je n'étais pas prêt à y répondre.

Mais lui m'aperçut, et il vint délibérément à moi avec un sourire de curiosité mêlée d'un peu de mépris, dont je devinais trop le sens :

— Eh bien ! demanda-t-il en m'abordant. Ça y est-il ?

Jean et moi, nous avions presque le même âge, mais quelle différence entre nous !

Avec mon feutre bas, mes mains encore tachées d'encre, ma serviette gonflée des livres où il fallait apprendre des leçons, j'avais tout à fait l'air d'un écolier. Lui, portait un chapeau à haute forme, en soie ; il étalait des gants de peau de chien. Plusieurs journaux sortaient de la poche de son pardessus, son portefeuille de maroquin était plat et brillant comme un miroir, une canne élégante moulinait dans sa main droite. C'était un étudiant, un affranchi, un homme. Comment ma philosophie n'aurait-elle pas baissé pavillon devant la sienne ? Des hauteurs de son chapeau à haute forme, il apercevait un horizon que je ne découvrais point. Il était naturel que mon ignorance vînt à lui pour se renseigner.

Jean était tout à fait dégagé à cette minute de l'influence de Musset. Il l'estimait pleurard propre « à charmer des femmes, des

garçons coiffeurs et des séminaristes ». C'était la rude franchise de Dumas fils qui l'hypnotisait alors. Vous savez, cette audace à nommer un chat qui donnait un petit frisson à nos mères dans un temps où on ne les avait pas habituées à tout entendre de la bouche du premier venu.

Le « ça y est-il » si insultant pour ma délicatesse sentimentale, si outrageant pour la chère âme qu'il visait, n'avait pas son origine dans un désir de me blesser. C'était une application à mon cas particulier de la manière nouvelle de Jean, la définitive, la vraiment virile.

Pour gagner du temps, je feignis de ne pas comprendre.

— Comment « ça y est-il »?... Quoi?... Que veux-tu dire?...

Jean haussa les épaules. Il témoigna, par une moue de complet dédain, qu'il n'était pas dupe de mon manège et que ma juvénile épouvante des mots lui donnait la nausée.

Il n'était pas disposé à me faire une concession sur ce terrain d'enfantillage, mais bien plutôt à aggraver sa brutalité comme on porte le fer rouge dans une plaie : pan ! pour en finir.

Il prononça donc avec flegme :

— Je demande si toi et ta dulcinée vous vous êtes enfin fait plaisir, si vous avez partagé la « petite convulsion » ?

Il avait encore trouvé ce mot-là chez Dumas, dans une préface.

J'en ignorais l'origine et il me jeta dans une colère qui me servit fort à propos pour masquer mon embarras.

— Pardon !... J'ai bien entendu ?

— A moins que tu ne sois sourd ?

— Alors, tu es fou !...

— Ou toi un cornichon !...

Nous étions si satisfaits de nos répliques, de leur netteté, de leur à-propos, que cela bannit d'abord toute aigreur d'une conversation si mal engagée. Et puis, il y avait là,

derrière nous, à droite, visible à travers les arbres encore mal garnis de feuilles, la silhouette de l'Odéon. Il nous faisait un fond de décor qui nous soutenait, qui nous imposait l'allure correcte, la courtoisie de controverse, les gestes sobres, les expressions sérieuses de deux personnages en habit noir discutant un cas d'élégance passionnelle devant une salle de « première ».

Et, involontairement, cette sensation du public aux écoutes élargissait nos conceptions. Elle donnait de la généralité à notre dissertation particulière. Je plaidais pour toutes les femmes qui veulent rester sous le voile. Il attaquait au nom de tous les hommes qui prétendent au droit de leur arracher le « loup ».

Je pris donc affectueusement le bras de mon ami :

— Est-ce bien possible ? demandai-je. Toi, Jean, toi, la délicatesse même ! — car tes crudités de paroles sont de la fanfaronnade,

tu vis de nuances, dans l'ordre du sentiment comme dans le reste... Toi, Jean! Tu me demandes de commettre cette action monstrueuse : trahir une femme qui, dans la sincérité de sa tendresse, aurait pu se donner à moi!

Il répondit du tac au tac :

— Tu aurais raison si je la connaissais, cette femme, mais je ne la connais pas.

— Alors, pourquoi t'intéresses-tu à son aventure?

— Parce que tu m'as parlé d'elle!

— J'ai eu tort...

— Ça, c'est bien possible...

O mystère de la vanité masculine, j'aimais mieux accepter ce blâme, même aller au-devant d'un reproche, que découvrir ce qu'il y avait de plus sincère dans mon amour : les ménagements de mon respect!

— Veux-tu, dit Jean, que nous fassions abstraction des personnes pour discuter schématiquement ton cas?

Il prit mon éclat de rire pour une approbation, et continua :

— A est un jeune homme sensible, B une femme langoureuse, C est le confident de A et de B. Or, C est une espèce d'ours, un homme qui n'a pas le sens des délicatesses sentimentales, mais qui perçoit clairement le but de l'instinct.

Je l'interrompis au passage :

— Un homme qui n'a pas le sens des délicatesses sentimentales !... Que faisait donc, sur ta cheminée, ce portrait de comédienne que tu ne pouvais pas regarder sans rougir ?

Jean ne broncha point :

— Nous avons dit, reprit-il, que nous écarterions les personnalités... Et puis tu parles du passé, mon ami ! Je reviens à ma démonstration schématique.

Jean jeta un coup d'œil dans la direction de l'Odéon. Il constata avec satisfaction que ce monument n'avait pas bougé. Il reprit en fronçant les sourcils, sans doute afin de

mieux suivre, sur l'écran noir de la pensée, sa démonstration abstraite :

— Je fais le crédit à mon ami A de penser qu'il n'est plus un enfant, mais un homme tout à fait complet. J'entends qu'il distingue l'amour tout court de l'amour qu'on a pour le bon Dieu, pour sa maman, pour les petits oiseaux. Il en voit la fin naturelle et les moyens. Je tiens d'autre part pour certain — par les récits mêmes de A — que B est follement amoureuse de A. Elle lui a passé les mains dans les cheveux, elle lui a noué les bras autour du cou, peut-être autour des reins, et, comme dit le poète de chez le Père Lunette : « Ils se sont fait un amoureux bâillon de leurs deux bouches. » Entre nous soit dit : une femme ne peut pas aller beaucoup plus loin dans la voie des avances. Tout inexpérimenté qu'il est, A s'en doute. Il vient trouver C, lui demande conseil. C est une espèce d'ours...

— Tu l'as déjà dit...

— ... Je le répète. Il connaît la vie. Il dit à son camarade : « Mon cher ami, j'ai toujours remarqué qu'en ce monde, il fallait tâcher de deviner ce que désiraient faire les gens qui viennent vous demander un avis et leur conseiller tout justement de faire cette chose-là. Or, je suis parfaitement sûr que B... et toi, vous tournez autour de la « petite convulsion » avec un égal désir de tomber dedans. Vous souhaitez seulement que quelqu'un vous pousse un peu par les épaules pour avoir une excuse, plus tard, et pour vous dire, quand passera la convenance du remords : « Ce n'est pas notre faute ! » Je l'ai compris. Et la dernière fois que j'ai eu le plaisir de te voir, je t'ai donné ce petit choc-là, de bonne amitié, pour t'obliger à te déclencher... Et allez donc ! Aujourd'hui, je repasse en médecin qui a indiqué le remède, et je demande à mon client : « Vous en êtes-vous bien trouvé ? »

Vraiment, j'enviai à mon ami Jean l'aisance de sa tirade. Fallait-il donc me rendre, avouer que ce benêt de A avait persisté dans ses irrésolutions ? Tranchons le mot : qu'il avait eu bien envie d'oser, mais qu'il avait manqué de courage ?

Qu'aurait dit l'Odéon, je vous le demande, et la salle de « première », et Jean lui-même, si j'avais battu en retraite, après un tel aveu ?

J'eus une inspiration que je n'espérais pas :

— Voilà qui va bien, répondis-je, mais A s'appelle Guillaume, C s'appelle Jean, B... tu pourrais, demain, deviner son nom. Et si dans ces conditions, A répondait à C : « Ça y est !... Ton remède a réussi ! » de cette minute, A aurait cessé d'être un galant homme.

Je vous prie de remarquer qu'à la faveur de cette déclaration de principes, j'omettais d'examiner le cas où A n'aurait point essayé de la recette que C lui avait proposée.

Jean recula d'un pas et me toucha l'épaule, pour m'obliger à le regarder en face :

— Alors, dit-il, ça y est !

Je demeurai les yeux baissés :

— Comment a-t-elle pris cela ?... Tu as dû employer la force pour mériter sa reconnaissance... Les égratignures avant les caresses ?...

Mais le doute lui traversa l'esprit comme un éclair. Il ne croyait pas à ma discrétion stoïque. Il me contempla, moi, mon petit feutre d'écolier et ma grosse serviette bourrée de livres. Et, moulinant sa canne :

— Tu ne me fais pas l'effet, dit-il, d'un homme de corps à corps.

— Qu'en sais-tu ?

Ce mensonge jaillit de mon orgueil offensé avant que j'aie pu le peser ou lui mettre un frein.

C'était fait. Je répétai deux ou trois fois :

— Qu'en sais-tu ?

Et, par lâche vanité, je livrai Celle que j'aimais aux soupçons d'un morveux.

Seigneur mon Dieu, vous le savez pourtant bien, je l'aimais de tout mon cœur, — du plus pur de mon cœur, ma chère amie !

CHAPITRE XXII

CE N'EST PAS SA FAUTE

Bons parents, qui voyez grandir vos fils, et, parfois, songez dans une subite angoisse : « Pourvu qu'un jour, il ne nous fasse pas pleurer !... » rassurez-vous ! Vos enfants, après tout, ne sont que vous, hors de vous-mêmes. Si toujours vous avez eu avec le Bien des rapports délicats, le Remords visitera vos fils, à votre place, le jour où ils auront définitivement besoin d'une remontrance.

Ce fut ce qui m'arriva après cette causerie, où, dans la crainte des ironies de mon ami

Jean, j'avais exposé au soupçon une femme qui m'aimait. Le Remords prit, dans cette occasion, le visage de ma chère amie elle-même. Il me semblait qu'elle me regardait avec des yeux de reproche — et cela était insoutenable.

Il n'était plus question de « droit à la joie ». Je rentrai en moi. Et, tandis que je contrôlais mes mauvaises actions, je découvris que j'en ferais une détestable si, à la veille des examens, je ne donnais pas ce que les âniers et les marchands de soupe nomment un « coup de collier ». Il convenait que je fusse au moins admissible au concours de l'École Normale ; autrement, les miens seraient affligés, et je n'avais pas le droit d'ajouter une déception à leurs peines.

Je résolus donc de m'enfermer, tous les dimanches, avec mes livres, tandis que mes camarades allaient prendre en famille leurs ébats hebdomadaires. C'était pour moi un soulagement d'être débarrassé de leur pré-

sence. Seul dans l'étude, je n'étais plus un écolier à qui un maître demandait compte d'un sourire. Je me sentais homme; je choisissais volontairement entre ma joie et mon devoir; ma plate besogne se relevait à mes yeux de toute la grandeur de mon sacrifice.

Beaucoup sont ainsi : petits conscrits, ils auraient tremblé dans le rang; mais leur chef les en fait sortir. On les place en sentinelles dans un lieu isolé. Il s'agit de veiller sur tous les autres, de protéger leurs vies. Et alors, le courage qui manquait, pour le devoir banal, afflue en eux, soudain, pour l'accomplissement du devoir héroïque. Ils n'étaient pas capables de faire comme tout le monde : ils peuvent mieux. Direz-vous : « Ce sont des vaniteux ! » Toute ma vie, j'ai trop ressemblé à ces conscrits-là pour vous croire sans tristesse.

Je les entends encore en moi, ces bruits du dimanche, de mes dimanches de collège, mes dimanches de mai, mes dimanches de

dix-sept ans ! De petits moineaux s'ébattaient dans les gouttières ; ils y becquetaient les morceaux de pain que nous avions jetés en l'air à l'heure du goûter. Contre les ardoises, ils faisaient un bruit doux avec leurs ailes. Parfois, je me levais pour les voir : le soleil, déjà oblique, dorait le toit ; une balle en peau pendait au bout d'une ficelle à la branche d'un sycomore ; la cour du préau se découpait vide ; au loin, dans la rue, sans roulements de charrois, les promeneurs endimanchés passaient : un soldat, en gants de filoselle, des petits bourgeois avec des enfants par la main.

Vers quatre heures, l'harmonium de la chapelle poussait dans le grand silence un gémissement plaintif. Le Supérieur qui gardait la maison, les élèves punis, le cuisinier, un ou deux garçons de peine, se réunissaient pour chanter le « Salut ». Leurs voix m'arrivaient étouffées. Et j'avais comme un étonnement qu'à tant de monotonies de

la terre, à l'exactitude accablante des heures, aux rythmes des saisons, aux cycles invariables du jour et de la nuit, l'homme eût bénévolement ajouté la monotonie de la prière.

A cinq heures, une autre musique montait de la rue.

Tous les dimanches, un joueur d'orgue, portant sa boîte à notes, venait s'installer dans un carrefour voisin. Il avait une jambe de bois, il se tenait un peu renversé en arrière, soulevant, avec le genou, sa machine inclinée. Le menton levé, les yeux au ciel il moulait son air, dans une expression de songerie.

J'aimais cet homme. Je lui jetais toujours quelques sous. Il me semblait mon frère, un blessé qui accomplissait une besogne mécanique, tandis que son âme était au loin. Il jouait la *Valse des Roses*.

Je le sais : les gens qui vont à Bayreuth disent que ce n'est pas là de la musique. J'ai

entendu Parsifal chanter au milieu des Chevaliers son antienne sacrée, et la *Valse des Roses*, je l'aime toujours. Faites-la-moi entendre, un dimanche d'été, par une boîte à notes, dans un carrefour un peu sonore; je ne suis pas sûr que mes yeux ne se mouilleront pas. Je reverrai les dimanches d'autrefois, tant d'espoirs illimités qui n'aboutirent point. Je remercierai aussi, car bien des angoisses qui flottaient autour de ma jeunesse se sont évanouies et des visages m'ont souri, qu'en ce temps-là je n'apercevais pas. Mais c'est toi surtout que je reverrai, ma première amie! Je croirai respirer l'odeur de ces quelques violettes que tu portais toujours à ton corsage, dans une place chaude. Et sur ma joue, je sentirai une caresse dont je ne saurai dire si c'est le frôlement de ton boa de plume ou le contact désiré de tes cheveux.

Elle avait approuvé, la Très Chère, mes projets de recueillement et de retraite. Elle

ne voulait pas être un obstacle à mes succès scolaires. Elle déplorait de sentir que mon âme n'était plus dans mes livres, que je l'avais laissée sur ses lèvres. Peut-être même, chez elle comme chez moi, se mêlait-il un peu de remords à la douceur d'aimer ? Cette âme mienne qui avait passé en elle causait avec la sienne perpétuellement. Elle m'avait avoué qu'elle entendait ces âmes chuchoter ensemble, même quand elle écrivait à son mari, même quand elle priait...

Le matin du mélancolique dimanche de mai auquel je pense à cette heure, j'avais reçu d'elle un petit billet, par son fils.

Il disait :

« Mon cher enfant,

» Prenez courage. Aujourd'hui, de toute la journée, vous ne me verrez pas... Non... Pas même ce soir. Il faut que je me rende à la campagne chez des parents de mon

mari. Dix fois, j'ai refusé l'invitation. Cela devient suspect... Mais ma pensée ne vous quitte pas, mon petit ami... Mon fantôme sera assis en face de vous, pendant que vous travaillerez dans le grand silence. Si vous levez les yeux, vous ne me verrez pas, car je ne dois pas vous distraire. Mais dès que vous les baisserez, je serai là... Et je vous aimerai plus pour avoir préféré, au plaisir de nous voir, votre devoir qui, à vous comme à moi, m'est plus cher que tout. »

Ce jour-là, la *Valse des Roses* me troublait plus qu'à l'ordinaire. Pour la vingtième fois, j'avais sorti sa lettre de ce beau porte-cartes qu'elle-même m'avait donné. Je l'avais baisée pour y chercher le parfum de violettes.

Soudain, la voix du portier m'appela.

C'était un Corse, redoutable comme sa consigne.

Il me dit d'un ton renfrogné :

— La dame... la dame qui vient souvent vous voir?... Elle est en bas...

Je le suivis machinalement. Je pensais qu'il se trompait. Elle avait dit :

« Je serai absente toute la journée... »

C'était bien elle...

Certes son image était installée dans ma mémoire! Et pourtant, je ne la reconstruis plus aujourd'hui tout entière. J'y ai conservé deux ou trois portraits d'elle, pris en de singulières occasions où elle m'apparut sous des aspects nouveaux, comme si, vraiment, je l'apercevais pour la première fois.

Dans l'indécise lumière du petit parloir vide où je distinguais à peine ses traits, où debout et venant vers moi, elle n'était qu'une silhouette, une ombre, j'eus la sensation d'une de ces révélations de mon amie que je ne devais jamais perdre. Ce n'était plus la mère de Ned qui était là, c'était bien ma maîtresse, une jeune femme qui était venue

vers son jeune amant. Et l'aveu, malgré elle, en monta à ses lèvres :

— J'ai essayé... je n'ai pas pu... Je leur ai dit n'importe quoi... un mensonge... Et me voilà !... J'avais besoin de te revoir...

Je ne répondis point ; le baiser nous avait repris, le baiser frère du silence.

Il nous enchaînait, si charmés, que le pas qui s'approchait, la main qui tournait le bouton de la porte, nous ne les entendîmes point. M. le Supérieur était là, devant nous, avant qu'un double cri d'effroi eût fini de détacher nos lèvres.

Je vivrais mille ans, que je n'oublierais pas l'expression de ses yeux de prêtre. Tout son mépris de la femme flambait dedans, sa haine d'éducateur d'hommes contre les tentatrices. Il me dit impérieusement :

— Montez en étude...

Puis à elle :

— Suivez-moi.

J'étais figé. Je ne pouvais obéir. Mais

déjà, elle suivait le juge en robe noire, si pâle, si calme, mon Dieu !

Elle prononça, sans hésiter :

— Ce n'est pas sa faute...

Elle avait une âme d'héroïne.

CHAPITRE XXIII

FIN D'INNOCENCE

Je suis presque sûr que je ne suis pas lâche. Deux ou trois fois, j'ai vu les vrais périls de tout près. Je n'ai pas songé à les fuir; même, puisque c'était le devoir, j'ai fait un pas en avant, vers eux. Mais, ce jour-là, je fus pis que lâche : de la chair tremblante que nulle pensée ne soutenait plus.

Je voulais fuir. Sans savoir où, sans une idée nette d'un refuge à atteindre. Si la porte de l'école se fût trouvée ouverte, je le crois bien, je me serais sauvé dans la rue. J'aurais couru devant moi, tête nue. Elle était fermée.

Je montai donc au dortoir, parce que c'était le lieu le plus éloigné de l'endroit où M. le Supérieur nous avait surpris. Et, instinctivement, comme si quelqu'un me poursuivait, derrière moi, je verrouillai la porte.

Au loin, j'entendais toujours l'orgue du dimanche. Il jouait la *Valse des Roses*. Son rythme me servit à régler la saccade de mes dents. Mais le bourdonnement de mes artères enveloppait cette musique d'un grondement d'eaux débordées, et, dans ma poitrine, mon cœur tremblait toujours.

Je ne redoutais pas d'entendre heurter la porte par quelqu'un qui serait venu m'appeler de la part de M. le Supérieur. Je ne souffrais pas pour Elle. La pensée même de mon « moi » n'était pas bien distincte. Je m'enlisais dans l'épouvante comme s'efface, dans l'asphyxie, un homme tombé à l'eau.

Encore aujourd'hui, je ne comprends pas nettement pourquoi j'eus si peur.

Que pouvais-je redouter ?

Mon renvoi de l'école ?

Il en avait été question une fois déjà, parce que, dans une poche de paletot, on avait découvert mon exemplaire de *Candide*. Sûrement, j'avais souffert à la pensée que cette honte me serait infligée et que beaucoup de douleur en rejaillirait sur mes chers parents. En cette occasion, j'avais passé des nuits sans sommeil, des journées avec un cœur étouffé d'angoisse. Mais enfin, dans cette épreuve, j'étais demeuré un homme, dominant mon chagrin, pesant mon erreur à son poids. J'avais su me défendre, j'avais gagné ma cause.

Non, ce n'était pas du renvoi que j'avais peur.

Était-ce du motif qui, cette fois, déterminerait mon expulsion ?

Pas davantage. J'avais comme un instinct que mes maîtres le tiendraient secret, qu'ils le laisseraient ignorer à mes camarades, à la

famille de mon amie, peût-être même à mes parents. Si l'on était décidé à se défaire de moi, on chercherait un autre prétexte.

Je me suis encore demandé, — quand on parle de soi, il faut être tout à fait sincère, — si mon épouvante n'avait pas pris sa source dans la crainte des violences auxquelles se livrerait, sur mon amie et sur moi-même, ce mari que nous avions offensé. Mais, on s'en souvient, il était absent, séparé de la France par des milliers de lieues... Il n'aurait pu connaître notre faute que par une révélation du Supérieur... Et, en tout état de mal, cette trahison n'était pas à redouter.

Enfin, — j'ai déjà dit que j'avais l'âme religieuse, — je ne voyais pas quel reproche d'infidélité à mes engagements de chrétien, M. le Supérieur aurait pu m'adresser dans l'occasion. Je saisissais fort bien l'intention des commandements jéhoviques qui conseillent de lutter contre la folie des sens. Or,

j'en étais sûr : c'était mon cœur que j'avais mis au jeu. Et si, en cherchant à m'accabler de ses foudres, M. le Supérieur m'avait dit :

— Il a été écrit : « Tu ne désireras pas la femme du prochain… »

J'aurais répondu avec une candeur très sincère :

— Mais je ne désire pas cette femme… Je l'aime.

Voici ce que je crois :

Cette terreur qui s'était emparée de moi est vieille dans les os de l'homme comme l'instinct même de l'amour. Elle remonte à ces époques préhistoriques où, sur la terre, la vie n'était qu'un combat de toutes les heures contre la voracité des plus forts. Elle est liée à cette inquiétude, ancienne comme le monde, qui a porté les êtres épris l'un de l'autre à cacher au fond des forêts, dans l'obscurité des grottes, l'ivresse de leur amour. Ils le savaient, à ces minutes, l'ennemi aurait pu les surprendre sans vigilance

ni forces. Alors ils exposaient leurs vies, chaque fois qu'ils s'unissaient pour allumer la Vie.

Jamais le Supérieur ne me parla de cette aventure. Sans doute, il n'avait pas considéré comme un acte de bravoure, mais comme un remords de la coupable, ce cri que mon amie avait poussé dans le premier mouvement de la surprise :

— C'est ma faute !

Cédait-il à ses préjugés de prêtre, ou simplement à son expérience d'homme déjà vieux ? Il était d'avis qu'un enfant de mon âge ne pouvait pas résister aux tendres avances d'une femme. Une fois de plus, ma chute lui était une occasion de louer l'Église qui, dans le désir où elle est de s'attacher toute l'âme de ses prêtres, ferme sur leurs adolescences les portes des Séminaires et leur interdit l'accès du Paradis Terrestre, de peur qu'ils n'y rencontrent l'Ève et qu'ils ne s'enchaînent à ses cheveux.

Mais, si aux yeux de M. le Supérieur, je n'étais pas très coupable, tout de même j'étais souillé. Je ne faisais plus partie de ce qu'il appelait « son troupeau d'innocence ». Entre lui et moi, il y avait un secret si honteux qu'il le fallait couvrir avec le voile du silence.

Il avait chargé mon amie de me faire connaître la décision. Donc, le samedi suivant, j'eus la surprise de ne point trouver mon nom sur la liste des réprouvés qui, le lendemain, n'auraient pas la permission de franchir la porte de l'école.

Il n'était pas question de m'enfermer, ce dimanche-là, par un sacrifice volontaire, avec mon Thésaurus et mes vers latins. Je ne pouvais vivre plus longtemps sans nouvelles. Je quittai l'école après la grand'messe. Je vins guetter la mère de Ned dans une chapelle de l'église où je savais qu'elle fréquentait.

Comme elle priait avec beaucoup de ferveur, elle demeura longtemps sans m'aper-

cevoir. Ses yeux se remplirent de larmes tandis que je lui tendais l'eau bénite. Pour sortir, nous attendîmes que la foule se fût un peu écoulée. Nous n'étions plus innocents. Nous avions peur des yeux qui pouvaient nous voir. C'est cela que d'abord j'aperçus, répandu sur elle comme une nouveauté. Ce prêtre l'avait troublée jusqu'au fond de l'âme. Il l'avait obligée à toucher du doigt le désir que jusque-là elle n'avait pas voulu reconnaître.

Il lui avait crié :

— Adultère !... Adultère !...

Et elle était encore meurtrie de ces paroles comme d'un jet de pierres.

Jamais je n'avais senti, à un pareil degré, la volupté qui se dégageait de sa trentaine. Ses yeux, maintenant baissés, me brûlaient plus qu'au temps où ses prunelles se noyaient dans mes prunelles. Ses lèvres, dont je me sentais si loin, me paraissaient crier notre commun désir. Sûrement, nous

étions tout proches du dénouement, quel qu'il fût, celui du devoir ou l'autre.

Nous allions à côté l'un de l'autre, sans nous donner le bras, sans nous parler. Elle suivait le chemin qui ramenait de l'église chez elle. Je m'étais mis à marcher à son côté, sans lui en demander la permission.

Qui sait ?

Si j'avais eu l'audace ?

Si je lui avais dit :

— Non... Pas par là...

Si seulement je lui avais saisi le coude, si je l'avais entraînée du côté de cette gare de banlieue dont, tant de fois, en compagnie de Ned et de la mie Nanou nous avions pris le chemin ? Peut-être elle m'aurait suivi aussi docilement qu'à cette minute moi-même je me laissais conduire ?

Je savais qu'en elle, à cette heure, elle portait un jugement qu'elle avait accepté, pour nous deux. Je le sentais aussi : l'ayant abandonnée au moment où, pour elle seule,

elle réclamait tout le poids de notre faute, je n'avais plus le droit d'attaquer sa décision.

Comme le soleil était chaud, en ce dimanche de mai, comme il me brûlait les épaules !

Elle voulut passer par la boutique d'un pâtissier et lui commander quelques friandises qu'elle me savait agréables. J'avais refusé d'entrer avec elle dans le magasin. Il y avait une disproportion trop cruelle entre cette douceur de bouche qu'elle voulait me donner encore et ce qu'on m'enlevait !

J'en étais humilié jusqu'à la colère. Je lui dis avec des larmes :

— Me prenez-vous pour Ned ? Pour un enfant que l'on console avec des dragées ?

Sa pitié nous couvrait tous les deux. Elle répondit comme un écho :

— Mon pauvre enfant !...

CHAPITRE XXIV

LA DÉROUTE

Encore une fois, nous déjeunâmes, tous les trois, dans la petite salle à manger, servis par la vieille Nanou. Elle tournait autour de la table en étouffant ses pas, comme on marche dans une chambre de souffrance. Ned était assis en face de sa mère, joyeux ainsi que de coutume. Sûrement, le secret qui flottait dans l'air, lui ne le soupçonnait pas. J'eus le sentiment que Nanou était mieux instruite. Elle se donnait tant de mal, la chère vieille, pour ne pas heurter les assiettes en nous servant !

Ned parla seul. Sa mère et moi, nous répondions pour éviter l'effroi des silences. Je crus que le beau gâteau qu'elle avait acheté allait m'étouffer au passage. Du moins, cela me fut un prétexte à laisser couler, sans contrainte, quelques larmes que je ne pouvais plus retenir.

Après le repas, Nanou conduisit Ned à un rendez-vous d'enfants. Mon amie s'assit au piano, elle joua.

Je me rappelais ce jour où, pour la première fois, j'étais venu dans sa maison sans la rencontrer. Ma main s'était posée sur ce clavier qui chaque jour recevait la caresse de ses doigts... Dans la musique éparse, j'avais cherché le secret de ses préférences, quelque aveu de ses pensées, un peu du mystère de son cœur. Comme je souffrais, alors, de ce qui commençait entre nous ! Et pourtant, pas autant qu'à cette minute, où, je le pressentais, entre elle et moi, ce que j'avais tant souhaité,

ce que j'avais saisi de mes mains, peut-être allait finir.

Elle jouait l'*Adieu*, de Schubert. Depuis, je n'ai jamais pu entendre cette page de musique. Quand je vois le cahier posé sur quelque pupitre, je ne cache pas mon émotion, je demande grâce et les gens sourient :

— Comment ? Après tant d'aventures sur tant de routes, vous avez gardé de ces superstitions ?...

Je l'avoue sans honte : cette phrase qui, sous ses doigts, chantait désolée, a, dans mon cœur, l'infinie répercussion de telles dernières paroles, confiées par de chères bouches que la mort a scellées.

Elle avait eu raison de ne pas craindre. Nulle initiative ne m'appartenait plus. J'attendais un geste pour savoir ce qu'elle ordonnait. Elle me prit la main, et comme elle avait fait autrefois dans une circonstance identique, elle m'emmena dans sa chambre, approcha pour moi un fauteuil de son petit

bureau ; puis, s'étant elle-même assise devant son buvard, elle fit tourner la clef d'un tiroir.

— Vous vous rappelez, dit-elle, ce que j'enferme là?

— Les lettres de votre mari...

Elle prit la dernière reçue et me la tendit.

Je lus :

« Ma chère amie,

» Il y a aujourd'hui plus d'une année que nous sommes séparés. L'épreuve que je m'étais imposée touche à son terme. Il ne tiendra qu'à vous qu'elle cesse bientôt, et j'ai la foi que vous ne retarderez pas l'heureux instant de notre réunion.

» Vous le savez : avant de vous emmener si loin du pays, je voulais juger par moi-même la vie que je pourrais vous faire là-bas, à vous et à notre cher enfant. Mes inquiétudes de mari et de père sont, aujourd'hui, si fort atténuées, que je puis, sans imprudence, vous inviter à me rejoindre. Le climat

d'ici n'est vraiment dangereux que pour ceux qui vivent sans discipline et qui refusent de se plier à ses exigences. Les missionnaires ont dans la ville un collège fort bien tenu. Édouard pourra y continuer ses études aussi sérieusement qu'à Paris.

» Je ne prétends pas, ma chère amie, qu'une telle décision soit sans risques. Examinez-les, pesez-les dans votre conscience. Vous vous déciderez ensuite librement. J'y tiens. Je vous prie seulement de vous demander si la sécurité morale qu'une jeune femme de votre caractère peut trouver auprès de son mari, ne compense pas, et au delà, quelques périls qui viennent du climat.

» J'attends votre réponse avec confiance ; quelle qu'elle soit, je l'accepterai avec affection. »

Elle m'avait écouté lire, les mains jointes, les yeux baissés, immobile, comme dans la prière.

Je demandai d'une voix imperceptible :

— Que répondez-vous ?

— Ceci.

Elle dénoua ses mains, tira de son buvard quelques feuilles de papier couvertes de ratures. Ici, là, des éclaboussures de larmes étaient visibles au milieu des pages.

Elle lut :

« Le désir que vous m'exprimez, mon cher ami, prévient ma résolution. Il ne la crée pas. J'étais décidée à vous rejoindre sans délai. Vous le savez, les périls qui viennent du climat n'ont jamais été pour moi un objet d'effroi ; c'est par obéissance, qu'au moment où vous partiez, je suis restée derrière vous.

» En ce qui concerne les études de Ned, je n'ai pas non plus d'inquiétude. Je commence à comprendre que j'ai peut-être élevé notre fils trop doucement. Il est tard pour feindre avec lui une fermeté qui ne m'est pas

naturelle. Nous n'y croirions ni lui, ni moi. Vous remédierez à cet inconvénient. Notre fils grandit, et je vois clairement à cette heure, qu'un homme ne peut être élevé que par un homme.

» Vous avez raison une fois de plus, quand vous dites qu'une femme peut contracter, loin de son mari, telle fièvre plus dangereuse que la contagion qui sort de vos marais. J'avoue humblement que j'en ai été atteinte. A cette heure, je ne sais plus si vos sages conseils sont venus trop tard ou si j'y ai mal obéi. Contentez-vous de cet aveu dont l'honnête sincérité doit vous rassurer suffisamment. Je sais que je suis moralement malade. Je sais aussi que je veux guérir. J'espère dans votre sagesse et dans votre indulgence pour faire ce miracle. »

Elle avait lu d'une voix blanche, comme une coupable condamnée à répéter la sentence qui la juge.

Je lui arrachai ces pages des mains. Je les froissai, je les jetai sous le bureau :

— Cette lettre, — m'écriai-je avec une décision d'autorité, une exacte notion de mon droit qui me soulageaient enfin, — cette lettre ne partira pas !

Elle baissa la tête et murmura plus qu'elle ne dit :

— Elle est déjà partie...

Combien dura le silence qui reçut son aveu ?

Nous suivions, elle et moi, la même vision : ce steamer vomissant des torrents de fumée qui, vers notre juge commun, emportait l'engagement qu'elle ne pouvait plus révoquer.

Soudain, j'eus cette pensée atroce :

— Cette lettre irréparable, elle se réjouit de ne pouvoir l'atteindre et que par elle tout soit fini !

Sur mon visage bouleversé elle lut ma révolte.

— Mon enfant !... Je vous en supplie...

Mais ce n'était plus à un enfant qu'elle

avait affaire, c'était bien à un homme. La douleur de ce que je prenais pour une trahison me soulevait, décuplait ma force. J'étais le maître de la frapper. Je ne suis pas sûr que je ne levai point le bras sur elle. En tout cas, ma passion désespérée s'échappa en injures :

— Lâche !... Lâche !... Partez donc !... Partez aujourd'hui même !... Allez retrouver ce mari à qui vous n'avez jamais cessé d'appartenir... oui, de cœur, d'âme, de regrets !... Tout entière !... A la minute même où vous faisiez semblant de m'aimer, vous songiez à lui... Vous vous divertissiez de ma naïveté, pour passer le temps... Vous me regardiez me débattre entre le désir et le respect !... Ah ! mon respect pour vous !...

Je ne me retenais plus, lancé jusqu'à la haïr.

Elle voulait bien tout accepter, hormis l'accusation de mensonge. Je sentis que sa

dignité allait à son tour se révolter contre moi. Et vraiment, je n'avais de la force que contre sa stupeur. Je m'arrêtai court dans ma rage, je tombai à ses genoux, j'appuyai ma figure à sa hanche, je versai un torrent de larmes :

— Pardon!... Pardon!... Je n'ai que vous!... Ne m'abandonnez pas!...

L'attendrissement remontait de moi vers elle. Enfin, je sentis qu'elle frémissait. Je me relevai sur les genoux. Je mis mes mains sur ses épaules. Nous nous regardions face à face.

Pressant comme si quelque lueur d'espoir venait de paraître dans ses yeux, je demandai :

— Voyons, pourquoi as-tu fait cela?

— J'avais juré...

— A qui?

— Au Supérieur... quand il nous a surpris, dimanche dernier...

Je crois bien que je vis du sang et de

la flamme. Il roulait devant moi, ce rideau de feu où les incendiaires allument leur brandon :

— Lui ! m'écriai-je. Lui !... Je m'en doutais !... Eh bien ! nous allons régler nos comptes : toi d'abord, lui ensuite !

A la fougue dont je l'avais saisie, elle comprit qu'il fallait se défendre co ntre ma résolution.

Nous luttâmes une seconde, sans cris, affreusement. Elle n'était pas la plus forte, mais j'étais à bout d'émotion et je l'adorais. Je me sauvai de chez elle comme un meurtrier qui, ayant manqué sa victime, craint qu'on le poursuive. Sûrement, je laissais un mort derrière moi : mon pauvre amour, mon amour de jeunesse, cet amour respectueux et tendre que les femmes — à les en croire — poursuivent toute leur vie, mais qu'elles font mourir dès qu'elles l'ont rencontré.

CHAPITRE XXV

LE PORT DE CHAIR

La chronique monotone des crimes que les « reporters», nous content dans les journaux finit toujours de la même manière.

Après que le meurtrier a dépensé beaucoup d'ingéniosité pour préparer son coup, beaucoup de décision pour s'y résoudre, beaucoup d'affreux courage pour l'accomplir, subitement, sa volonté se détend, sa prévoyance s'affole, sa sensibilité ressuscite. Il court, en quelque lieu louche, appuyer son front trop lourd sur une gorge louée. Et là, le vertige des aveux finit de l'étourdir.

Ses lèvres se détachent du baiser impur afin de raconter le crime. Il ne veut plus fuir devant la tempête. Il est trop las.

Allez, si cela vous plaît, pendant qu'il sommeille, chercher les menottes, le juge et le bourreau. Cet homme-ci n'ira pas plus loin. Il a trouvé le port de chair.

Mon crime à moi, c'était cette folie que j'avais eue de lever sur elle la main du désir furieux. Elle n'avait pas besoin de me poursuivre ! C'était devant moi que son image se dressait, accusatrice, la natte dénouée dans notre lutte impie, les yeux dilatés, la bouche entr'ouverte pour un cri d'épouvante qui n'avait pu jaillir. Telle, elle me précédait, menaçante, gonflée d'une force inconnue, moins terrifiante pourtant dans sa défense décidée que dans cette suprême prostration où je l'avais aperçue, du seuil, une dernière fois, avant de fermer la porte : sa face écrasée sur le tapis, disparue sous l'éparpillement des cheveux, sa jambe musclée et fine,

— sa jambe que jamais je n'avais vue, dépassant, sans pudeur, le volant de sa robe.

Je m'arrêtai dans ma course époumonée. L'air m'avait rendu des forces et de la clarté de jugement. Je me demandai où j'allais. La peur, encore une fois, disparaissait devant la colère. Je revins sur mes pas. J'avais toutes les peines du monde à m'empêcher de courir. Ma décision était prise : je reparaîtrais devant elle. Je lui dirais :

— Voyons !... Veux-tu ?... Oui ou non ?...

Un espoir se levait de cet accablement dernier où je l'avais aperçue. Peut-être que ses lèvres ne diraient pas le mot du consentement, mais elle ne résisterait plus à ma prise. Je la marquerais de moi. Et après cela, elle pouvait partir : je serais vengé.

Je gravis les marches de son escalier deux à deux, si rapide que mon pied les effleurait à peine. En une seconde, je fus devant sa porte. Je ne soufflais pas, mais mon cœur

était dans l'étau. Je sonnai avec la résolution d'un maître.

Sûrement, elle était là ; car, à supposer que dans la terreur de mon retour, elle eût voulu fuir sa maison, je ne lui avais pas laissé le loisir de rajuster ses cheveux ni le désordre de sa toilette. J'étais certain, d'autre part, que Nanou et Ned n'étaient pas rentrés de leur promenade. Je sonnai, une seconde fois, avec la même autorité.

La maison était silencieuse, vidée de ses habitants. Très haut, quelque part, sous les toits, un musicien maladroit tourmentait une petite flûte.

Surexcité comme j'étais, j'aurais entendu le bruit de son pas, son souffle même derrière la porte. Mais j'avais beau prêter l'oreille, je ne percevais rien.

Que se passait-il ?

Elle était toujours à terre ?

L'idée qui aurait dû m'attendrir, m'en révolta. Seigneur Dieu ! je m'emportai en

pensée contre elle. Je me suspendis à la sonnette. Je tirai sans discontinuer. Je frappai avec mon poing fermé le battant de la porte. Enfin, je fis tant de bruit dans l'escalier sonore, que le concierge, qui prenait l'air dans la rue, en causette avec un voisin, finit par s'en émouvoir.

Il rentra dans la maison, et, du pied de l'escalier, m'interpella avec brusquerie :

— Les locataires du troisième?... Je crois que les ai vu sortir...

— Mais je suis sûr que madame est là !...

— En ce cas, c'est qu'on ne veut pas vous recevoir...

Cet homme était bien décidé à me faire descendre. Je le suivis en baissant la tête. Comme il se rasseyait, narquois, à côté de son compagnon de commérage, je n'osai me poster sur le trottoir, en face de la maison, et rester là, en sentinelle, afin de l'obliger à m'apercevoir lorsqu'à la fin elle se déciderait à se relever et à entr'ouvrir la fenêtre.

Je ne songeais pas à rentrer à l'École. La pensée que, dans l'étude vide, j'entendrais le petit orgue et les chants du « Salut » alterner avec le sanglot de la *Valse des Roses*, me jetait dans la fureur. Et vraiment, si, à cette minute, je m'étais trouvé en face du Supérieur, je ne sais à quelle folie d'irrespect j'aurais pu céder.

Ceci, hélas ! était le plus net dans le désarroi d'âme où je me débattais : à cette heure où j'avais perdu mes jeunes illusions sur l'amour respectueux, sur la tendresse qui tremble, sur l'ingénuité qui vit de baisers, il me le fallait, à moi aussi, ce port de chair, où les désespérés se réfugient entre la faute et la prison.

Et quand je pensais que ceux-là, par qui je souffrais tant, ce prêtre dur, cette coquette sans loyauté, avaient tout fait pour me fermer ce refuge, je ne rêvais plus que de lui, j'y aspirais comme à l'oubli, comme à la consolation, comme à la vengeance.

Ce « port de chair » prenait pour moi l'aspect connu de cette Allée des Veuves que, depuis une année, je traversais deux fois par jour, sans que la discipline de l'École et mon amour pour la mère de Ned, m'eussent permis de m'y arrêter. C'était là que j'irais, puisque, lui comme elle, le Supérieur comme mon amie, ils m'avaient prié de ne m'attarder jamais au passage du lieu maudit.

— Trois heures et demie, me dis-je à demi-voix. Je suis libre jusqu'à neuf heures... C'est plus de temps qu'il ne m'en faut pour ce que j'ai à faire... Ce serait bien le diable si je ne trouvais pas une femme disponible sur les bancs de l'Allée !... Il en traîne toujours là quelques-unes, en quête d'un client...

Je me dis encore :

— Je prendrai la première venue.

Il y avait, au fond de cette décision, un mépris de la femme qui me soulageait. Il collait comme un baume à cette crevasse

immense que me laissait dans l'âme le respect disparu.

Par ce dimanche de juin, le Luxembourg était presque désert. Tout le peuple des enfants était allé porter ailleurs ses cris de joie l'agitation de ses jeux. Tous les étudiants déjeunaient sur l'herbe, et, à cette heure, ils regardaient encore l'envers des feuilles aux côtés de leurs camarades dégrafées. Pourtant, dans l'allée presque vide, j'aperçus de loin celle que je cherchais. Je la reconnus à sa solitude désolée, à son insignifiance qui m'encouragea.

Oui, certainement, mon audace était plus factice que sincère, et d'une belle, je crois que j'aurais eu peur. J'approchai sans tremblement de cette anonyme. Elle était mise comme une ouvrière pauvre, sans chapeau sur ses cheveux, qui n'étaient ni roux ni blonds et qui se tordaient à sa nuque en une maigre petite queue de rat. Son front était trop bombé et sa figure parsemée de

taches de rousseur. Elle avait la maigreur de ceux qui ont connu la maladie, la douleur et la faim. Le pauvre petit ruban bleu fané qu'elle portait noué au cou en « suivez-moi jeune homme » était plus mélancolique que tout le reste, que ses cils blonds, que sa ténuité de marionnette, que son tablier à grands carreaux, prétentieusement taillé comme un devant de soubrette. Sa figure n'était pas laide : ingrate. Elle appartenait à la race de celles qui n'eurent jamais ni enfance, ni virginité, ni bonheur, si indistinctes, que leur souffrance ne compte presque pas sur la terre et semble une fatalité indifférente, telle que la banalité de la paille, en qui nul ne reconnaît la tige radieuse des épis.

Je ne vois plus ses yeux, je ne vois plus sa bouche, vraiment j'ai oublié son nom. Je me souviens seulement que je m'assis assez craintivement à côté d'elle, et que, plus audacieuse que moi, elle parla la première :

— C'est si triste d'être seule... Vous aussi, vous êtes seul, monsieur?...

Elle n'était guère rouée ou elle devina que je ne l'étais pas du tout, car, au risque de déplaire, elle m'ouvrit son cœur.

Il y avait quelqu'un dedans, un impitoyable qui l'avait prise, autrefois, à la sortie d'un atelier. Il avait consommé sa misère. Depuis qu'il l'avait abandonnée, elle ne savait pas si elle était encore une ouvrière ou une fille du trottoir, prête à ceci comme à cela. Car après tout, il faut un toit et quelquefois manger.

A la sentir si facile à prendre, mon impatience de possession s'était soudain calmée. J'avais un peu de dégoût pour elle, mais je ne la méprisais plus. Même, elle me rassurait par sa maigreur, par l'imprécision de son corps de fillette, par la tristesse dolente de sa voix.

Le soir tombait que nous causions encore sur le banc, à côté l'un de l'autre. Mainte-

nant, je savais toute sa vie, sa vie qui lui ressemblait, incolore et douloureuse. Dans le soir tiède, nous n'étions plus un désir dédaigneux et une flétrissure à vendre, mais deux amours blessés qui se supportaient.

Quand elle vit que je me levais pour la quitter, elle parut se réveiller d'un songe :

— Tu me laisses?... Comme ça?...

Je lui avais fait perdre sa soirée. Je lui devais une réparation. Je glissai une pièce blanche dans la poche, de son tablier, avec des précautions qui la touchèrent.

— Oh! dis, fit-elle, tu n'oublieras ni mon nom, ni mon adresse? Tu viendras un soir?...

CHAPITRE XXVI

BAISER BLANC

Elle m'avait trop sincèrement aimé, la mère de Ned, pour que tout finît ainsi entre nous, sur ma violence et sur sa résistance physique. Dans le trouble où m'avait plongé mon effort désespéré de le saisir, et sa décision de ne pas aller plus loin, j'ai perdu la mémoire des circonstances. Je ne saurais dire à cette heure si elle m'écrivit, si je retournai vers elle, si elle revint à moi.

Je sais seulement que je nous revois, pour la dernière fois, marchant à côté l'un de l'autre, dans ce jardin du Luxembourg où

tout le mélancolique poème de nos amours a évolué. Je suis morne et obéissant. Elle parle avec une voix lointaine. Nous voici au bout de l'allée de l'Observatoire. Notre promenade a été longue et lente, comme tout ce qu'on ne peut se décider à finir.

— Plus tard, dit-elle, en pensant à moi, vous vous souviendrez que je vous ai ramené à Dieu.

Elle m'a arraché la promesse que, demain, je viendrais m'agenouiller à côté d'elle au confessionnal de son directeur.

J'ai cédé, bien que mon cœur, à cette minute, soit hostile à la prière. Mais je désire surtout la paix. Je veux que, sans me tourmenter davantage, on me laisse écouter cette chanson de douleur qui, à travers les voix confuses, innombrables de ma souffrance, sanglote en moi :

« Dans deux jours, elle part ! »

Je lui ai obéi comme on observe les dernières exhortations d'une mère à son lit de

mort. Et voici qu'à présent, la grande église où elle m'a dit de la rejoindre, la grande église avec ses deux tours formidables, m'apparaît ainsi qu'une tombe démesurée où je viens enterrer mon cœur.

Est-ce que je suis en retard au rendez-vous ?

Non. Et il y a une cruauté dernière dans cette hâte qu'elle a eue de me devancer, pour que je la trouve déjà agenouillée dans le confessionnal, pour que je n'aie plus le vertige de la supplier, pour qu'il soit trop tard.

Ceux qui se révoltent conservent en eux plus de force qu'il ne m'en reste. Je la regarde, je l'entends chuchoter. Certes, je ne distingue pas ses paroles, mais je n'ai pas besoin d'en saisir le sens pour savoir ce qu'elle dit au prêtre :

« J'ai glissé irrésistiblement sur la pente. J'ai cru que je le chérissais comme un fils ; je me suis réveillée quand j'ai senti que je

l'aimais comme un amant. Dieu m'a arrêtée à temps. Je vous l'amène. Allez à son secours. Car, à cette heure, j'ai déchaîné son désir dont je ne connaissais pas la force. J'ai fait un homme révolté avec un enfant tendre. J'ai mis le désespoir dans son cœur... Au moins, que son âme ne soit pas perdue à cause de moi ! »

Et, dans le silence grave qui succède à ce murmure et qui est la réponse du confesseur, j'entends triompher la cruauté inflexible de la Doctrine :

« Péché!... Péché!... Votre tendresse ne fut que péché! Vos grâces?... Impuretés... Vos délicatesses?... Souillures... Votre bonheur?... Damnation !... »

Comment est-ce qu'elle ne se révolte pas ?

Il serait si simple de se relever, de venir à moi, de prendre mon bras, de m'attirer vers la place, au grand soleil, et là, sous le ciel bleu, dans la lumière ruisselante, de me dire :

— Allons-nous-en !... Il ne comprend

pas... C'est lui qui ment, quand il affirme que nous nous sommes menti ! Si son Dieu a créé l'Amour pour s'en faire un spectacle de tentation, un outil de torture, son Dieu n'est pas le nôtre !

Peut-être, cette idée la traverse comme elle me visite moi-même ; — chimère de prisonnier qui, un instant, croit que son désir pourra déraciner les barreaux d'une cellule ! La tradition de notre foi est, à une telle évasion, un obstacle plus redoutable que toutes les geôles. Donc, je ne m'emporte pas. J'écoute la lamentation intérieure qui me paraît déborder de moi, emplir la formidable église.

S'éleva-t-elle vraiment jusqu'à Dieu, comme me l'affirmait le prêtre, au moment où il levait sur ma douleur le geste de l'absolution ?

Fut-elle la cause des larmes que je vis, quelques heures plus tard, dans les yeux de la pauvre Nanou, tandis que, discrète dans

son service, elle tournait autour de notre table muette?

Éveilla-t-elle un écho de mélancolie, même dans le cœur d'enfant du petit Ned ?

Renforcée de toutes ces détresses, aurait-elle pu, dans son cœur et dans le mien, triompher du souvenir de la Contrition et des engagements de la Pénitence?

Mon amour agonisant trouva enfin ces paroles pour exprimer sa pensée unique :

— Qu'est-ce que je vais devenir quand vous ne serez plus là?

Les meubles du salon étaient déjà emballés, cloués dans des caisses; elle m'emmena dans sa chambre. C'était là que j'avais lutté contre elle et que je l'avais terrassée. Le souvenir de cet égarement planait entre nous comme une protection plutôt que comme un péril.

Après l'acte pieux qu'elle m'avait arraché, les initiatives ne m'appartenaient plus. Je respectais en elle le Mystère derrière lequel

sa faiblesse s'était abritée. Je crois que je l'aurais regardée avec horreur, si, toute purifiée comme elle était, elle avait rallumé sur ma bouche le charbon ardent. Et pourtant, jusqu'à la dernière seconde, jusqu'au moment où la porte retomba sur mes talons, sur son adieu ferme, j'espérai désespérément qu'elle oublierait tout, Dieu et le Ciel, pour se perdre dans le sacrilège avec son frère du démon.

L'approche des grandes vacances avait désorganisé nos cours. Déjà, nombre d'élèves bouclaient leurs malles, ils partaient pour la mer ou pour les eaux. Nous étions libres d'aller et de venir à notre guise. D'ailleurs, si j'en avais fait la demande au Supérieur, si je lui avais dit :

— Ce matin, on célèbre, à des intentions pieuses, une messe matinale où des amis m'ont prié de communier avec eux...

Sûrement, il m'aurait répondu :

— Allez-y. Vous êtes libre...

Je n'aurais pas menti, car je me rendis à cet office comme à une cérémonie funèbre. J'étais surpris de ne pas trouver l'église tendue de noir et qu'il n'y eut ni larmes d'argent sur les piliers, ni alignements des cierges dans la nef. Du moins, la chapelle où nous devions entendre la messe que son directeur célébrait pour nous, était obscure et fraîche. Accablé comme j'étais, brûlé de larmes dévorées, cette obscurité me fut bienfaisante. Pour la première fois, de ma vie, je haïssais la splendeur indifférente de la lumière.

Elle m'attendait. Nous nous saluâmes sans nous toucher la main. J'osais la regarder à peine. Nous voici à genoux, elle, à droite, moi, à gauche de l'allée que le prêtre doit suivre pour monter à l'autel. Nous ne nous sommes pas donné le mot. Mais nous n'osons pas nous asseoir à côté l'un de l'autre. Entre nous, il faut laisser la place libre à celui qui nous a séparés

Il passe dans ses vêtements blancs et or. Il est rentré dans le recueillement anonyme de son ministère ; il semble impersonnel, comme si le souvenir du double secret qu'il a reçu ne survivait pas en lui et comme s'il ne nous reconnaissait point.

Sur les marches de l'autel, je le regarde aller et venir, s'agenouiller, baiser les livres, baiser la patène, accomplir toutes les obligations du rite. Vague et incertaine, ma pensée ondule comme cette fumée d'encens qui s'efforce de monter vers la voûte et, tout de suite, retombe. Je songe que des couples sont venus s'agenouiller ici, pour échanger l'anneau des engagements. Alors, ce même prêtre consacrait leurs amours. D'autres fois, debout sur ces marches, il a levé sa main pâle pour bénir des cercueils.

Nous deux, nous ne venons pas pour qu'on nous unisse ni pour qu'à un sur-

vivant en larmes, ce prêtre affirme le mystère d'outre-tombe. Nous demandons des forces pour la séparation volontaire, le secours de la prière sur la ruine de notre illusion.

... Trois fois, la clochette d'argent avait sonné dans la main de l'enfant de chœur. La minute était venue. Je m'agenouillai à côté d'elle. Si près de Dieu, n'est-ce pas, nous pouvions impunément nous frôler? L'enfant qui servait la messe avait retourné la nappe de communion.

Le prêtre descendit les marches. Il s'approcha pour elle, pour moi. Il était remonté à l'autel, elle priait toujours, son profil si incliné qu'il touchait la grille.

Elle s'assurait en Dieu avant d'agir. Soudain. — comme à ce jour où elle m'avait couvert contre le courroux du Supérieur, — sa résolution n'hésita point. Elle se pencha vers moi, sur mes doigts, encore joints parmi les plis de la nappe, — mes doigts

qui l'avaient laissée s'échapper intacte. Et je sentis qu'elle les baisait, dans le vertige de sa gratitude, — comme les mains d'un roi qui a fait grâce.

CHAPITRE XXVII

DERNIÈRES ROSES

Elle avait murmuré au seuil de l'église, après notre double communion :

— C'est ici que je te dis adieu...

Et ce tutoiement que je ne devais plus entendre dans sa bouche me bouleversa, ce dernier jour comme la première fois.

Elle avait décidé que je ne la verrais plus que le lendemain, au chemin de fer, à la minute du départ. Elle craignait les commentaires des parents de son mari qui l'entoureraient à cette seconde. Elle m'avait dit :

— Ménage-moi...

Et j'avais accepté sa volonté. Puisque mon naufrage était certain, à quoi bon discuter les détails de son abandon ? Je vins m'asseoir à la terrasse d'un café qui était voisin de sa maison. Je déjeunai là. J'y passai la journée. Je regardais les fenêtres de l'appartement, celles de sa chambre, avec des yeux tantôt brouillés de larmes, tantôt ardents et secs.

Il était tout près de sept heures du soir, quand l'omnibus de gare qui devait la transporter avec ses malles, tourna le coin de la rue. Je regardais l'homme, indifférent comme ses chevaux. J'avais une folie de lui crier : « Retourne !... Va-t'en !... Tu vas commettre un crime !... »

Il s'informa auprès du concierge, montra une lettre de commande, puis monta dans la maison. Comme il redescendait avec la première malle, je me levai en sursaut. J'allai me jeter dans un fiacre fermé, j'ordonnai au cocher d'attendre dans la rue voisine, de

guetter le départ de l'omnibus et de prendre la suite, à une petite distance.

Je ne voulais pas de mes yeux la voir sortir de chez elle. Un peu après, elle passa. Elle était assise au fond de la voiture avec Nanou. Un vieux monsieur que je ne connaissais pas occupait un des angles de la portière, Ned était en face de lui : il avait l'air joyeux.

Nos cochers prirent par les quais. Des files de voitures se succédaient, presque ininterrompues, comme un cortège. Elles étaient pleines de gens heureux qui partaient pour les pays de vacances. Ils fuyaient la lourde chaleur de juillet, la congestion de Paris.

Et soudain, je tressaillis

D'une rue transversale, venait de déboucher une voiture morne, — haut coupé noir suivi de cette chose lugubre qui traîne comme la queue d'un piano. A leur trot solennel les deux chevaux roulaient d'une

gare à l'autre ce sombre colis. Ils me masquèrent celle que je suivais.

J'espérai :

— Ils vont tourner bride...

Ils suivaient la même route que nous. De minute en minute, nous avancions plus lentement.

C'était, — comment en aurai-je oublié la date? — le 13 juillet, la veille d'une de ces premières Fêtes Nationales où, toute police disparue, le Gouvernement donna Paris à la foule, pour qu'elle s'amusât, librement, pendant un jour. Les façades des marchands de vins étaient ornées de fleurs, tous les trottoirs encombrés de tables et de bancs rustiques. Sans un frisson d'air dans leurs plis, les drapeaux pendaient aux fenêtres; ils s'épanouissaient en éventail autour des écussons, au-dessus des mâts vénitiens. Attendant les illuminations du soir, des guirlandes de lanternes et de girandoles barraient les rues d'un toit à l'autre. Il y avait dans tous

les carrefours, des gamins qui tiraient des pétards et des menuisiers qui posaient des planchers pour les quadrilles du soir. Ici, là, des orchestres répétaient leurs airs de bal. De toutes parts, les trottoirs étaient débordés, la foule piétinait dans la rue, bien décidée à jouir de sa souveraineté d'un jour et à faire marcher au pas les gens qui fuyaient ses plaisirs. Le noir fourgon lui-même ne pouvait compter sur les égards que, d'ordinaire, à Paris, nul ne refuse à la douleur et à la mort. Dès le matin, la ville s'était grisée de vin blanc et déjà, la nuit tombait sur son ivresse.

Depuis, je l'ai beaucoup fréquentée, cette gare du P.-L.-M., — la gare des grands départs. Tantôt, j'ai été celui qui se penche par la portière du train, tantôt celui qui reste sur le quai et dont le cœur s'étrangle. Jamais je n'y reviens sans me rappeler le cortège qui, ce jour-là, franchit les grilles au pas : l'omnibus qui l'emportait, elle,

— le noir fourgon derrière — et moi, le dernier, dans mon fiacre, déjà halluciné par les coups de sifflets des locomotives, comme le chevreuil que fait lever, au bois, le premier appel du cor.

En descendant de voiture, elle jeta autour de soi un regard rapide. Je pensai que ses yeux me cherchaient, mais j'avais plus envie de me cacher que de m'élancer vers elle. J'attendis qu'elle fût entrée dans les salles pour descendre moi-même de mon fiacre et pénétrer dans la gare.

Toute sa famille s'était réunie pour lui dire adieu. C'étaient les parents de son mari, les oncles et les tantes de Ned. Car elle-même était née dans une province lointaine et nul des siens ne se trouvait là. Je vis de maigres vieillards à favoris de magistrat. Ils avaient, dans la taille et dans les mouvements, cette raideur du mobilier empire qui, autrefois, m'avait tant déplu chez mon amie. Leurs femmes ressemblaient

à ces « mères de l'église » qui fréquentaient les fêtes de notre école. Une économie honorable et sans grâce était sur leur habit. Elle sentait son jansénisme d'une lieue. Elle n'éveillait pas la pensée de la modestie, mais de la mortification.

Au milieu de ce cercle rigide et noir, mon amie était aussi abandonnée que moi, — prisonnière. Ils avaient l'air de la cerner, de la surveiller, de la protéger jusqu'à la dernière minute.

Contre qui ?

Contre moi ?

Hélas ! ils avaient le droit d'être là, et moi, qui ne lui étais rien, je ne pouvais plus approcher. Les yeux de mon amie rencontrèrent les miens, et me le dirent. A cette distance où j'étais d'elle, il me sembla qu'en moi, avec l'accent qu'elle y avait mis la veille, sur les marches de l'église, sa voix murmurait à nouveau la suprême parole :

— A présent je te dis mon adieu...

Non, non, je la voulais encore! Un dernier baiser, un dernier contact, un dernier regard! Mes yeux suppliaient. Les siens demandèrent grâce...

Je la laissai passer sur le quai sans l'aborder.

Je tenais à la main un bouquet de roses. Je les avais apportées pour elle. Des yeux je cherchais son wagon pour les y déposer, en secret.

Le vieillard qui l'avait accompagnée, avait la main à la portière. Il masquait la glace. Je ne pouvais, sans scandale, accomplir mon tendre projet.

Ce fut une minute affreuse, plus douloureuse peut-être que le dernier déchirement du départ. Mes pauvres roses me faisaient pitié, comme des enfants perdus. Qu'allais-je en faire? Les jeter? Les donner à une passante? Je me détournai pour cacher mes larmes. Je savais que des milliers de lieues,

l'abîme de la mer, allaient nous séparer, elle et moi, pour toujours. Je n'avais pas prévu qu'on me refusait le droit de lui apporter des roses.

A ce moment, des hommes d'équipe nous bousculèrent. On faisait de la place sur le quai pour livrer passage à un colis funèbre. Tandis que je rôdais autour de mon amie, sans pouvoir l'approcher, on avait déchargé l'immobile voyageur que le noir coupé roulait naguère à travers la liesse de Paris. Sans le sanglot d'un seul cœur dans son sillage, précédé d'un appariteur noir, venant d'on ne sait d'où en route vers une tombe inconnue, il continuait son odyssée silencieuse. Je m'attachai à lui, mes fleurs à la main. Je le suivis jusqu'au bord du quai, entre deux haies de voyageurs respectueux. Mes larmes maintenant ne pouvaient plus donner à rire.

J'attendis que l'on eût installé ce mort dans le fourgon, qu'on eût jeté le drap noir

sur le couvercle de chêne. Alors, à la place où le cœur avait battu, je posai mon bouquet de roses.

Elle m'avait vu de loin et sans doute elle comprit. Car, à elle aussi, il lui manqua enfin son triste courage et elle se détourna.

Peut-être aurait-elle admis qu'au dernier moment je vinsse la saluer à la portière, récolter, sous les regards interrogateurs de ses parents, un :

— Merci monsieur... Comme vous êtes aimable d'être venu prendre congé de nous !...

Il me fallait plus ou moins.

Je décidai que, puisqu'elle avait perdu son ancienne bravoure, et mis elle-même un point aux audaces qu'elle voulait se permettre à mon profit, je ne la compromettrais pas pour me faire plaisir. Elle m'avait donné beaucoup de sa vie passée et maintenant, elle allait vers une existence nouvelle, où je n'avais point de place... Notre amour

dormait dans ce cercueil sur lequel j'avais posé des roses. Elle n'était plus à moi, cette jeune femme qui se penchait par la portière et qui agitait son mouchoir pour un salut d'adieu où, sans doute, je pouvais prendre ma part.

CHAPITRE XXVIII

LA « PETITE VEUVE »

Quand un enfant vient au monde, quand le dernier murmure s'éteint sur une bouche agonisante, nos yeux vont d'eux-mêmes aux aiguilles de la pendule. On veut savoir l'heure, l'heure exacte où un mystère a commencé, où un mystère a fini.

Dans un vertige pareil je consultai ma montre, au moment où le train s'ébranlait. Et je dis, à demi-voix, pour obliger mon oreille à entendre, mon cerveau à retenir :

— Huit heures vingt...

Le treize juillet, à huit heures vingt du

soir, c'est bien à cette minute précise que mon adolescence a fini.

Les gens qui étaient venus comme moi pour saluer des départs s'écoulaient en flot. Ils faisaient place à d'autres partances, à d'autres conduites. Je me laissai emporter par eux.

Où aller maintenant?

Retourner à mon école?

Entre moi et ce refuge, il y avait trop de foule débordée. A supposer que l'idée de me retirer là me vînt une minute, je ne m'y arrêtai pas plus qu'un naufragé à la nage ne songe à gagner le port, dont, très loin, il aperçoit, au delà de ses forces, au ras des flots, les vacillantes lumières. C'était une épave que je cherchais pour m'y cramponner.

Depuis un instant, dans la poche de ma veste, ma main serrait un papier, déjà froissé et vieux. Dessus, une adresse était écrite. Je l'avais conservée par précaution, à dater de

ce jour où j'avais lutté pour conquérir mon amie, et où, par la force, elle avait résisté à l'exaspération de mon désir.

Je m'étais dit, dès cette minute :

— Quand je ne saurai plus où aller, j'irai là.

Ne blasphémez jamais contre celles qui attendent toujours ! Tant de fois, leurs bras se sont ouverts pour accueillir des désespoirs qui n'avaient plus le choix qu'entre leurs lits et la boue du fleuve...

J'ai traversé le Sahara dans les ardeurs de la canicule : je n'ai pas gardé le souvenir d'une nuit aussi chaude. Une langueur traînait dans les rues. Elle prenait à la gorge, elle serrait les tempes, elle imposait de s'asseoir, de se débrailler, de boire jusqu'à l'ivresse.

Les orchestres qui, deux heures avant, dressaient leurs estrades et fourbissaient leurs cuivres, ronflaient maintenant en effroyable cacophonie. Une onde de musique

écornait une autre onde à peine formée, comme lorsque, à coups de pierres, on assaille la surface d'un étang. Les bals me paraissaient s'ébranler ainsi que ces jouets mécaniques qui, tout d'un coup, mettent en action des gestes de marionnettes. J'étais étourdi de voir tourner, tourner sans fin, ce couple sans hypocrisie des danses populaires où, frôlant leurs deux désirs, la femme se cambre, à demi pâmée, l'homme se penche, sur les yeux qui s'allongent, sur la bouche qui s'entr'ouvre en fleur.

Parfois, depuis, j'ai fait ces cauchemars où les pieds sont enchaînés, où, contre de terrifiants obstacles, les bras se débattent. J'ai connu, ce jour-là, dans la réalité de la veille, l'épuisement de forces de l'homme qui lutte contre une foule, qui est décidé à traverser ses plaisirs, à bousculer sa badauderie, pour aller là où il lui plaît. Ce ne sont pas seulement les corps qui s'opposent : les volontés se liguent et deviennent hostiles.

Elles s'offensent qu'on leur échappe ; elles se roulent en vagues de fond ; elles vous coupent la route et vous submergent.

J'ai oublié le numéro qu'une main maladroite avait noté au bout de cette adresse :

« Rue des Lions-Saint-Paul. »

Jamais je n'étais entré dans cette rue-là. Et, bien que j'habite Paris depuis près de vingt années, jamais je n'y suis repassé. J'ignore quelle est sa vraie figure, quand les roulottes de « quatre-saisons », les haquets de livreurs la parcourent, quand elle bourdonne de sa vie ouvrière, commerciale et affairée.

Ce soir-là, dans la profusion de lumières, de lanternes tricolores, de ballons vénitiens, de lampions, soulignant toutes les fenêtres, dessinant toutes les moulures, elle m'apparut comme le décor fantastique de ce Paris de la Fronde, des pittoresques guerres civiles qu'on aperçoit dans les fonds de théâtre, d'histoire et de romans.

D'un bout à l'autre, elle n'était qu'une salle d'auberge dont la nuit de juillet faisait le plafond. Il y fallait circuler entre les bancs et les tables autour desquels chantaient des amoureux, des gens avinés. On avançait avec peine, posant la main familièrement, pour se soutenir, sur les épaules des buveurs qui ne se retournaient pas.

Ainsi, j'arrivai jusqu'à la maison que je cherchais.

La reconnaîtrai-je aujourd'hui ?

C'était une des plus vieilles de cette ancienne rue. Toutes les fenêtres avaient des balcons de fleurs. La porte monumentale était surmontée d'un écusson héraldique, à demi effacé sous les couches séculaires des badigeons. L'éclat des illuminations enveloppait toute la façade d'une lueur orange, fixe comme un feu de bengale.

Je nommai celle que je venais voir à la concierge énorme. Le reflet de la kermesse était aussi sur les joues de cette commère.

Elle demanda :

— L'avez-vous prévenue, votre camarade ?... Non ?... En ce cas, vous ne la trouverez pas chez elle !... Songez donc, une nuit pareille !... Enfin ! si vous n'avez pas peur de vous user les jambes...

Par toutes les fenêtres béantes, les lampions du dehors versaient de la clarté dans les paliers obscurs. Je montai sans fin, frôlant des murs gras, ébranlant sous mes pieds des carreaux disjoints.

Elle habitait encore plus haut, plus haut encore, tout à fait dans le toit, au second étage de mansardes, là où les moineaux perchent.

Une seconde, j'hésitai avant que de frapper, et, elle aussi, avant que de répondre. Sans doute, elle n'attendait personne, et moi qui la cherchais, j'avais peur de la trouver.

Je ne l'imaginais plus que confusément.

Étais-je sûr seulement qu'elle me reconnaîtrait ?

Le timbre de sa voix me la fit revoir, avant même qu'elle ouvrît la porte, telle qu'elle était, sans mirage de désir, avec ses cheveux qui n'étaient ni blonds ni roux, sa petite natte tordue en queue de rat, son front trop bombé, ses taches de rousseur, sa maigreur d'affamée. Pourtant, cette nuit-là, la joie qu'elle eut à me voir paraître, lui fit une âme :

— C'est toi ?... Ah ! comme tu es gentil d'être venu !...

Je jetai un coup d'œil au lit de fer, à la table où était posée la cuvette et la cruche ébréchées, à la planche sur laquelle elle repassait, — pour quel espoir du lendemain ? — un peu de linge, à la faveur de l'illumination de la rue, sans lumière.

Et la pensée qu'elle aussi, par cette nuit d'orgie publique, elle veillait seule, qu'elle n'était pas descendue dans le carrefour, qu'elle ne s'était pas mêlée à la folie des bals, qu'elle n'avait point cherché à récolter quel-

ques miettes autour de la bombance des avinés, me la rendit, une heure, chère et respectable, comme si elle n'était pas une « Petite Veuve » rencontrée un soir, par hasard, dans l'Allée Médicis, mais une honnête ouvrière, gardant son cœur pour un élu.

Avec obstination, elle tournait le dos à la fenêtre, se dérobait dans l'ombre.

— Je suis humiliée, dit-elle, que tu me trouves ainsi, sans toilette!... Je ne t'espérais pas... Je profitais de la lumière... Je m'étais mise à l'aise pour repasser...

Je m'efforçais de l'entraîner vers la lucarne.

Elle supplia :

— Ne sois pas méchant... Je vais passer ma belle chemise. On dirait que je l'ai préparée en pensant à toi!... Et aussi, je vais mettre au lit des draps frais... J'en ai une paire... là, dans ma malle... Tout sera blanc, tout sera nouveau pour te recevoir... Mais ne me regarde pas pendant ce temps-là?... Je t'en prie, ne me regarde pas!...

Ne me fais pas honte !... Ne bouge pas de la fenêtre.

J'obéis dans une griserie de pitié et de reconnaissance. Je ne me demandai pas si cette pudeur n'était qu'une inquiétude de dévoiler, dans la clarté, sa nudité douloureuse. Je ne critiquais plus, je ne voulais plus me souvenir. Cette douceur d'accueil avait fondu les scrupules suprêmes. Rien ne m'empêchait plus de me mêler enfin à ce Paris d'émeute, qui, de la rue en liesse, plus haut que les orchestres, plus haut que les chansons d'amour, poussait vers la nuit pourpre, son cri de « Liberté ! »

FIN

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 14428-7-99. — (Encre Lorilleux).

